

Contes - Tome II

Marie-Catherine Baronne
d'Aulnoy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MARIE CATHERINE LE JUMEL
DE BERNVILLE

*Comtesse d'Artois
Mort au Mont de la Vierge 1793*

Marie-Catherine Baronne d'Aulnoy

CONTES

Tome II

La Chatte Blanche

Il était une fois un roi qui avait trois fils bien faits et courageux ; il eut peur que l'envie de régner ne leur prît avant sa mort ; il courait même certains bruits qu'ils cherchaient à s'acquérir des créatures, et que c'était pour lui ôter son royaume. Le roi se sentait vieux, mais son esprit et sa capacité n'ayant point diminué, il n'avait pas envie de leur céder une place qu'il remplissait si dignement ; il pensa donc que le meilleur moyen de vivre en repos, c'était de les amuser par des promesses dont il saurait toujours éluder l'effet.

Il les appela dans son cabinet, et après leur avoir parlé avec beaucoup de bonté, il ajouta : « Vous conviendrez avec moi, mes chers enfants, que mon grand âge ne permet pas que je m'applique aux affaires de mon État avec autant de soin que je le faisais autrefois. Je crains que mes sujets n'en souffrent, je veux mettre ma couronne sur la tête de l'un de vous autres ; mais il est bien juste que, pour un tel présent, vous cherchiez les moyens de me plaire, dans le dessein que j'ai de me retirer à la campagne. Il me semble qu'un petit chien adroit, joli et fidèle me tiendrait bonne compagnie : de sorte que sans choisir mon fils aîné plutôt que mon cadet, je vous déclare que celui des trois qui m'apportera le plus beau petit chien sera aussitôt mon héritier. » Ces princes demeurèrent surpris de l'inclination de leur père pour un petit chien mais les deux cadets y pouvaient trouver leur compte, et ils acceptèrent avec plaisir la commission d'aller en chercher un ; l'aîné était trop timide ou trop respectueux pour représenter ses droits. Ils prirent congé du roi ; il leur donna de l'argent et des pierreries, ajoutant que dans un an sans y manquer ils revinssent, au même jour et à la même heure, lui apporter leurs petits chiens.

Avant de partir, ils allèrent dans un château qui n'était qu'à une lieue de la ville. Ils y menèrent leurs plus confidents, et firent de grands festins, où les trois frères se promirent une amitié éternelle, qu'ils agiraient dans l'affaire en question sans jalousie et sans chagrin, et que le plus heureux ferait toujours part de sa fortune aux autres ; enfin ils partirent, réglant qu'ils se trouveraient à leur retour dans le même château, pour aller ensemble chez le roi ; ils ne voulurent être suivis de personne, et changèrent leurs noms pour n'être pas connus.

Chacun prit une route différente : les deux aînés eurent beaucoup

d'aventures ; mais je ne m'attache qu'à celles du cadet. Il était gracieux, il avait l'esprit gai et réjouissant, la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince. Il chantait agréablement, il touchait le luth et le théorbe avec une délicatesse qui charmaient, il savait peindre. En un mot, il était très accompli ; et pour sa valeur, elle allait jusqu'à l'intrépidité.

Il n'y avait guère de jours qu'il n'achetât des chiens, de grands, de petits, des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons ; dès qu'il en avait un beau, et qu'il en trouvait un plus beau, il laissait aller le premier pour garder l'autre ; car il aurait été impossible qu'il eût mené tout seul trente ou quarante mille chiens, et il ne voulait ni gentilshommes, ni valets de chambre, ni pages à sa suite. Il avançait toujours son chemin, n'ayant point déterminé jusqu'où il irait, lorsqu'il fut surpris de la nuit, du tonnerre et de la pluie dans une forêt, dont il ne pouvait plus reconnaître les sentiers.

Il prit le premier chemin, et après avoir marché longtemps, il aperçut un peu de lumière ; ce qui lui persuada qu'il y avait quelque maison proche, où il se mettrait à l'abri jusqu'au lendemain. Ainsi guidé par la lumière qu'il voyait, il arriva à la porte d'un château, le plus superbe qui se soit jamais imaginé. Cette porte était d'or, couverte d'escarboucles, dont la lumière vive et pure éclairait tous les environs. C'était elle que le prince avait vue de fort loin ; les murs étaient d'une porcelaine transparente, mêlée de plusieurs couleurs, qui représentaient l'histoire de toutes les fées, depuis la création du monde jusqu'alors ; les fameuses aventures de Peau-d'Âne, de Finette, de l'Oranger, de Gracieuse, de la Belle au bois dormant, de Serpentin-Vert, et de cent autres, n'y étaient pas oubliées. Il fut charmé d'y reconnaître le prince Lutin, car c'était son oncle à la mode de Bretagne. La pluie et le mauvais temps l'empêchèrent de s'arrêter davantage dans un lieu où il se mouillait jusqu'aux os, outre qu'il ne voyait point du tout aux endroits où la lumière des escarboucles ne pouvait s'étendre.

Il revint à la porte d'or ; il vit un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamant, il admira cette magnificence, et la sécurité avec laquelle on vivait dans le château. Car enfin, disait-il, qui empêche les voleurs de venir couper cette chaîne, et d'arracher les escarboucles ? Ils se feraient riches pour toujours.

Il tira le pied de chevreuil, et aussitôt il entendit sonner une cloche, qui lui parut d'or ou d'argent par le son qu'elle rendait ; au bout d'un moment la porte fut ouverte, sans qu'il aperçût autre chose qu'une douzaine de mains en l'air, qui tenaient chacune un flambeau. Il

demeura si surpris qu'il hésitait à avancer, quand il sentit d'autres mains qui le poussaient par derrière avec assez de violence. Il marcha donc fort inquiet, et, à tout hasard, il porta la main sur la garde de son épée ; mais en entrant dans un vestibule tout incrusté de porphyre et de lapis, il entendit deux voix ravissantes qui chantaient ces paroles :

Des mains que vous voyez ne prenez point d'ombrage,

Et ne craignez, en ce séjour,

Que les charmes d'un beau visage,

Si votre cœur veut fuir l'amour.

Il ne put croire qu'on l'invitât de si bonne grâce pour lui faire ensuite du mal ; de sorte que se sentant poussé vers une grande porte de corail, qui s'ouvrit dès qu'il s'en fut approché, il entra dans un salon de nacre de perle, et ensuite dans plusieurs chambres ornées différemment, et si riches par les peintures et les pierreries qu'il en était comme enchanté. Mille et mille lumières attachées depuis la voûte du salon jusqu'en bas éclairaient une partie des autres appartements, qui ne laissaient pas d'être remplis de lustres, de girandoles, et de gradins couverts de bougies ; enfin la magnificence était telle qu'il n'était pas aisé de croire que ce fût une chose possible.

Après avoir passé dans soixante chambres, les mains qui le conduisaient l'arrêtèrent ; il vit un grand fauteuil de commodité, qui s'approcha tout seul de la cheminée. En même temps le feu s'alluma, et les mains qui lui semblaient fort belles, blanches, petites, grassettes et bien proportionnées le déshabillèrent, car il était mouillé comme je l'ai déjà dit, et l'on avait peur qu'il ne s'enrhumât. On lui présenta, sans qu'il vît personne, une chemise aussi belle que pour un jour de noces, avec une robe de chambre d'une étoffe glacée d'or, brodée de petites émeraudes qui formaient des chiffres. Les mains sans corps approchèrent de lui une table, sur laquelle sa toilette fut mise. Rien n'était plus magnifique ; elles le peignèrent avec une légèreté et une adresse dont il fut fort content. Ensuite on le rhabilla, mais ce ne fut pas avec ses habits, on lui en apporta de beaucoup plus riches. Il admirait silencieusement tout ce qui se passait, et quelquefois il lui prenait de petits mouvements de frayeur, dont il n'était pas tout à fait le maître.

Après qu'on l'eut poudré, frisé, parfumé, paré, ajusté, et rendu plus beau qu'Adonis, les mains le conduisirent dans une salle superbe par ses dorures et ses meubles. On voyait autour l'histoire des plus fameux chats : Rodillardus pendu par les pieds au conseil des rats, Chat botté marquis de Carabas, le Chat qui écrit, la Chatte devenue femme, les sorciers devenus chats, le sabbat et toutes ses cérémonies ; enfin rien n'était plus singulier que ces tableaux.

Le couvert était mis ; il y en avait deux, chacun garni de son cadenas d'or ; le buffet surprenait par la quantité de vases de cristal de roche et de mille pierres rares. Le prince ne savait pour qui ces deux couverts étaient mis, lorsqu'il vit des chats qui se placèrent dans un petit orchestre, ménagé exprès ; l'un tenait un livre avec des notes les plus extraordinaires du monde, l'autre un rouleau de papier dont il battait la mesure, et les autres avaient de petites guitares. Tout d'un coup chacun se mit à miauler sur différents tons, et à gratter les cordes des guitares avec ses ongles ; c'était la plus étrange musique que l'on eût jamais entendue. Le prince se serait cru en enfer, s'il n'avait pas trouvé ce palais trop merveilleux pour donner dans une pensée si peu vraisemblable ; mais il se bouchait les oreilles, et riait de toute sa force, de voir les différentes postures et les grimaces de ces nouveaux musiciens.

Il rêvait aux différentes choses qui lui étaient déjà arrivées dans ce château, lorsqu'il vit entrer une petite figure qui n'avait pas une coudée de haut. Cette bamboche se couvrait d'un long voile de crêpe noir. Deux chats la menaient ; ils étaient vêtus de deuil, en manteau, et l'épée au côté ; un nombreux cortège de chats venait après ; les uns portaient des ratières pleines de rats, et les autres des souris dans des cages.

Le prince ne sortait point d'étonnement ; il ne savait que penser. La figurine noire s'approcha ; et levant son voile, il aperçut la plus belle petite chatte blanche qui ait jamais été et qui sera jamais. Elle avait l'air fort jeune et fort triste ; elle se mit à faire un miaulis si doux et si charmant qu'il allait droit au cœur ; elle dit au prince : « Fils de roi, sois le bien venu, ma miaularde majesté te voit avec plaisir. – Madame la Chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil, mais vous ne me paraissez pas une bestiole ordinaire ; le don que vous avez de la parole, et le superbe château que vous possédez, en sont des preuves assez évidentes. – Fils de roi, reprit Chatte Blanche, je te prie, cesse de me faire des compliments, je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve, et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent. – Et disent-ils quelque chose, madame ? reprit-il. – Sans doute, continua-t-elle ; nous avons ici des poètes qui ont infiniment d'esprit, et si vous restez un peu parmi nous, vous aurez lieu d'en être convaincu. – Il ne faut que vous entendre pour le croire, dit galamment le prince ; mais aussi, madame, je vous regarde comme une chatte fort rare. »

L'on apporta le souper, les mains dont les corps étaient invisibles servaient. L'on mit d'abord sur la table deux bisques, l'une de pigeonneaux, et l'autre de souris fort grasses. La vue de l'une empêcha

le prince de manger de l'autre, se figurant que le même cuisinier les avait accommodées : mais la petite chatte, qui devina par la mine qu'il faisait ce qu'il avait dans l'esprit, l'assura que sa cuisine était à part, et qu'il pouvait manger de ce qu'on lui présenterait avec certitude qu'il n'y aurait ni rats, ni souris.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois, croyant bien que la belle petite chatte ne voudrait pas le tromper. Il remarqua qu'elle avait à sa patte un portrait fait en table ; cela le surprit. Il la pria de le lui montrer, croyant que c'était maître Minagrobis. Il fut bien étonné de voir un jeune homme si beau qu'il était à peine croyable que la nature en pût former un semblable, et qui lui ressemblait si fort qu'on n'aurait pu le peindre mieux. Elle soupira, et devenant encore plus triste, elle garda un profond silence. Le prince vit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire là-dessous ; cependant il n'osa s'en informer, de peur de déplaire à la chatte, ou de la chagriner. Il l'entretint de toutes les nouvelles qu'il savait, et il la trouva fort instruite des différents intérêts des princes, et des autres choses qui se passaient dans le monde.

Après le souper, Chatte Blanche convia son hôte d'entrer dans un salon où il y avait un théâtre, sur lequel douze chats et douze singes dansèrent un ballet. Les uns étaient vêtus en Maures, et les autres en Chinois. Il est aisé de juger des sauts et des cabrioles qu'ils faisaient, et de temps en temps ils se donnaient des coups de griffes ; c'est ainsi que la soirée finit. Chatte Blanche donna le bonsoir à son hôte ; les mains qui l'avaient conduit jusque-là le reprirent et le menèrent dans un appartement tout opposé à celui qu'il avait vu. Il était moins magnifique que galant ; tout était tapissé d'ailes de papillons, dont les diverses couleurs formaient mille fleurs différentes. Il y avait aussi des plumes d'oiseaux très rares, et qui n'ont peut-être jamais été vus que dans ce lieu-là. Les lits étaient de gaze, rattachés par mille nœuds de rubans. C'étaient de grandes glaces depuis le plafond jusqu'au parquet, et les bordures d'or ciselé représentaient mille petits amours.

Le prince se coucha sans dire mot, car il n'y avait pas moyen de faire la conversation avec les mains qui le servaient ; il dormit peu, et fut réveillé par un bruit confus. Les mains aussitôt le tirèrent de son lit, et lui mirent un habit de chasse. Il regarda dans la cour du château, il aperçut plus de cinq cents chats, dont les uns menaient des lévriers en laisse, les autres sonnaient du cor ; c'était une grande fête. Chatte Blanche allait à la chasse ; elle voulait que le prince y vînt. Les officieuses mains lui présentèrent un cheval de bois qui courait à toute bride, et qui allait le pas à merveille ; il fit quelque difficulté d'y monter, disant qu'il s'en fallait beaucoup qu'il ne fût chevalier errant comme don Quichotte : mais sa résistance ne servit de rien, on le

planta sur le cheval de bois. Il avait une housse et une selle en broderie d'or et de diamants. Chatte Blanche montait un singe, le plus beau et le plus superbe qui se soit encore vu ; elle avait quitté son grand voile, et portait un bonnet à la dragonne, qui lui donnait un air si résolu que toutes les souris du voisinage en avaient peur. Il ne s'était jamais fait une chasse plus agréable ; les chats couraient plus vite que les lapins et les lièvres ; de sorte que, lorsqu'ils en prenaient, Chatte Blanche faisait faire la curée devant elle, et il s'y passait mille tours d'adresse très réjouissants ; les oiseaux n'étaient pas de leur côté trop en sûreté, car les chatons grimpaient aux arbres, et le maître singe portait Chatte Blanche jusque dans les nids des aigles, pour disposer à sa volonté des petites altesses aiglones.

La chasse étant finie, elle prit un cor qui était long comme le doigt, mais qui rendait un son si clair et si haut qu'on l'entendait aisément de dix lieues : dès qu'elle eut sonné deux ou trois fanfares, elle fut environnée de tous les chats du pays, les uns paraissaient en l'air, montés sur des chariots, les autres dans des barques abordaient par eau, enfin, il ne s'en est jamais tant vu. Ils étaient presque tous habillés de différentes manières : elle retourna au château avec ce pompeux cortège, et pria le prince d'y venir. Il le voulut bien, quoiqu'il lui semblât que tant de chatonnerie tenait un peu du sabbat et du sorcier, et que la chatte parlante l'étonnât plus que tout le reste.

Dès qu'elle fut rentrée chez elle, on lui mit son grand voile noir ; elle soupa avec le prince, il avait faim, et mangea de bon appétit ; l'on apporta des liqueurs dont il but avec plaisir, et sur-le-champ elles lui ôtèrent le souvenir du petit chien qu'il devait porter au roi. Il ne pensa plus qu'à miauler avec Chatte Blanche, c'est-à-dire, à lui tenir bonne et fidèle compagnie ; il passait les jours en fêtes agréables, tantôt à la pêche ou à la chasse, puis l'on faisait des ballets, des carrousels, et mille autres choses où il se divertissait très bien ; souvent même la belle chatte composait des vers et des chansonnettes d'un style si passionné qu'il semblait qu'elle avait le cœur tendre, et que l'on ne pouvait parler comme elle faisait sans aimer ; mais son secrétaire, qui était un vieux chat, écrivait si mal que, encore que ses ouvrages aient été conservés, il est impossible de les lire.

Le prince avait oublié jusqu'à son pays. Les mains dont j'ai parlé continuaient de le servir. Il regrettait quelquefois de n'être pas chat, pour passer sa vie dans cette bonne compagnie. « Hélas ! disait-il à Chatte Blanche, que j'aurai de douleur de vous quitter ; je vous aime si chèrement ! ou devenez fille, ou rendez-moi chat. » Elle trouvait son souhait fort plaisant, et ne lui faisait que des réponses obscures, où il ne comprenait presque rien.

Une année s'écoule bien vite quand on n'a ni souci ni peine, qu'on

se réjouit et qu'on se porte bien. Chatte Blanche savait le temps où il devait retourner ; et comme il n'y pensait plus, elle l'en fit souvenir. « Sais-tu, dit-elle, que tu n'as que trois jours pour chercher le petit chien que le roi ton père souhaite, et que tes frères en ont trouvé de fort beaux ? » Le prince revint à lui, et s'étonnant de sa négligence : « Par quel charme secret, s'écria-t-il, ai-je oublié la chose du monde qui m'est la plus importante ? Il y va de ma gloire et de ma fortune ; où prendrai-je un chien tel qu'il le faut pour gagner un royaume, et un cheval assez diligent pour faire tant de chemin ? » Il commença de s'inquiéter, et s'affligea beaucoup.

Chatte Blanche lui dit, en s'adoucissant : « Fils de roi, ne te chagrine point, je suis de tes amies ; tu peux rester encore ici un jour, et quoiqu'il y ait cinq cents lieues d'ici à ton pays, le bon cheval de bois t'y portera en moins de douze heures. – Je vous remercie, belle Chatte, dit le prince ; mais il ne me suffit pas de retourner vers mon père, il faut que je lui porte un petit chien. – Tiens, lui dit Chatte Blanche, voici un gland où il y en a un plus beau que la canicule. – Oh, dit le prince, madame la Chatte, Votre Majesté se moque de moi. – Approche le gland de ton oreille, continua-t-elle, et tu l'entendras japper. » Il obéit. Aussitôt le petit chien fit jap, jap, et le prince demeura transporté de joie, car tel chien qui tient dans un gland doit être fort petit. Il voulait l'ouvrir, tant il avait envie de le voir, mais Chatte Blanche lui dit qu'il pourrait avoir froid par les chemins, et qu'il valait mieux attendre qu'il fût devant le roi son père. Il la remercia mille fois, et lui dit un adieu très tendre. « Je vous assure, ajouta-t-il, que les jours m'ont paru si courts avec vous que je regrette en quelque façon de vous laisser ici ; et quoique vous y soyez souveraine, et que tous les chats qui vous font la cour aient plus d'esprit et de galanterie que les nôtres, je ne laisse pas de vous convier de venir avec moi. » La Chatte ne répondit à cette proposition que par un profond soupir.

Ils se quittèrent ; le prince arriva le premier au château où le rendez-vous avait été réglé avec ses frères. Ils s'y rendirent peu après, et demeurèrent surpris de voir dans la cour un cheval de bois qui sautait mieux que tous ceux que l'on a dans les académies.

Le prince vint au-devant d'eux. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, et se rendirent compte de leurs voyages ; mais notre prince déguisa à ses frères la vérité de ses aventures, et leur montra un méchant chien, qui servait à tourner la broche, disant qu'il l'avait trouvé si joli que c'était celui qu'il apportait au roi. Quelque amitié qu'il y eût entre eux, les deux aînés sentirent une secrète joie du mauvais choix de leur cadet : ils étaient à table, et se marchaient sur le pied, comme pour se dire qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté-là.

Le lendemain ils partirent ensemble dans un même carrosse. Les deux fils aînés du roi avaient de petits chiens dans des paniers, si beaux et si délicats que l'on osait à peine les toucher. Le cadet portait le pauvre tournebroche, qui était si crotté que personne ne pouvait le souffrir. Lorsqu'ils furent dans le palais, chacun les environna pour leur souhaiter la bienvenue ; ils entrèrent dans l'appartement du roi. Celui-ci ne savait en faveur duquel décider, car les petits chiens qui lui étaient présentés par ses deux aînés étaient presque d'une égale beauté, et ils se disputaient déjà l'avantage de la succession, lorsque leur cadet les mit d'accord en tirant de sa poche le gland que Chatte Blanche lui avait donné. Il l'ouvrit promptement, puis chacun vit un petit chien couché sur du coton. Il passait au milieu d'une bague sans y toucher. Le prince le mit par terre, aussitôt il commença de danser la sarabande avec des castagnettes, aussi légèrement que la plus célèbre Espagnole. Il était de mille couleurs différentes, ses soies et ses oreilles traînaient par terre. Le roi demeura fort confus, car il était impossible de trouver rien à redire à la beauté du toutou.

Cependant il n'avait aucune envie de se défaire de sa couronne. Le plus petit fleuron lui était plus cher que tous les chiens de l'univers. Il dit donc à ses enfants qu'il était satisfait de leurs peines ; mais qu'ils avaient si bien réussi dans la première chose qu'il avait souhaitée d'eux qu'il voulait encore éprouver leur habileté avant de tenir parole ; qu'ainsi il leur donnait un an à chercher par terre et par mer une pièce de toile si fine qu'elle passât par le trou d'une aiguille à faire du point de Venise. Ils demeurèrent tous trois très affligés d'être en obligation de retourner à une nouvelle quête. Les deux princes, dont les chiens étaient moins beaux que celui de leur cadet, y consentirent. Chacun partit de son côté, sans se faire autant d'amitié que la première fois, car le tournebroche les avait un peu refroidis.

Notre prince reprit son cheval de bois ; et sans vouloir chercher d'autres secours que ceux qu'il pourrait espérer de l'amitié de Chatte Blanche, il partit en toute diligence, et retourna au château où elle l'avait si bien reçu. Il en trouva toutes les portes ouvertes ; les fenêtres, les toits, les tours et les murs étaient bien éclairés de cent mille lampes, qui faisaient un effet merveilleux. Les mains qui l'avaient si bien servi s'avancèrent au-devant de lui, prirent la bride de l'excellent cheval de bois, qu'elles menèrent à l'écurie, pendant que le prince entrait dans la chambre de Chatte Blanche.

Elle était couchée dans une petite corbeille, sur un matelas de satin blanc très propre. Elle avait des cornettes négligées, et paraissait abattue ; mais quand elle aperçut le prince, elle fit mille sauts et autant de gambades, pour lui témoigner la joie qu'elle avait. « Quelque sujet que j'eusse, lui dit-elle, d'espérer ton retour, je

t'avoue, fils de roi, que je n'osais m'en flatter ; et je suis ordinairement si malheureuse dans les choses que je souhaite, que celle-ci me surprend. » Le prince reconnaissant lui fit mille caresses ; il lui conta le succès de son voyage, qu'elle savait peut-être mieux que lui, et que le roi voulait une pièce de toile qui pût passer par le trou d'une aiguille ; qu'à la vérité il croyait la chose impossible, mais qu'il n'avait pas laissé de la tenter, se promettant tout de son amitié et de son secours. Chatte Blanche, prenant un air plus sérieux, lui dit que c'était une affaire à laquelle il fallait penser, que par bonheur elle avait dans son château des chattes qui filaient fort bien, qu'elle-même y mettrait la griffe, et qu'elle avancerait cette besogne ; qu'ainsi il pouvait demeurer tranquille, sans aller bien loin chercher ce qu'il trouverait plus aisément chez elle qu'en aucun lieu du monde.

Les mains parurent, elles portaient des flambeaux ; et le prince les suivant avec Chatte Blanche entra dans une magnifique galerie qui régnait le long d'une grande rivière, sur laquelle on tira un grand feu d'artifice surprenant. L'on y devait brûler quatre chats, dont le procès était fait dans les formes. Ils étaient accusés d'avoir mangé le rôti du souper de Chatte Blanche, son fromage, son lait, d'avoir même conspiré contre sa personne avec Martafax et Lhermite, fameux rats de la contrée, et tenus pour tels par La Fontaine, auteur très véritable : mais avec tout cela, l'on savait qu'il y avait beaucoup de cabale dans cette affaire, et que la plupart des témoins étaient subornés. Quoi qu'il en soit, le prince obtint leur grâce. Le feu d'artifice ne fit mal à personne, et l'on n'a encore jamais vu de si belles fusées.

L'on servit ensuite une médianoche très propre, qui causa plus de plaisir au prince que le feu, car il avait grand faim, et son cheval de bois l'avait mené si vite qu'il n'a jamais été de diligence pareille. Les jours suivants se passèrent comme ceux qui les avaient précédés, avec mille fêtes différentes, dont l'ingénieuse Chatte Blanche régala son hôte. C'est peut-être le premier mortel qui se soit si bien diverti avec des chats, sans avoir d'autre compagnie.

Il est vrai que Chatte Blanche avait l'esprit agréable, liant, et presque universel. Elle était plus savante qu'il n'est permis à une chatte de l'être. Le prince s'en étonnait quelquefois : « Non, lui disait-il, ce n'est point une chose naturelle que tout ce que je remarque de merveilleux en vous : si vous m'aimez, charmante minette, apprenez-moi par quel prodige vous pensez et vous parlez si juste qu'on pourrait vous recevoir dans les académies fameuses des plus beaux esprits ? – Cesse tes questions, fils de roi, lui disait-elle, il ne m'est pas permis d'y répondre, et tu peux pousser tes conjectures aussi loin que tu voudras, sans que je m'y oppose ; qu'il te suffise que j'aie toujours pour toi patte de velours, et que je m'intéresse tendrement dans tout ce qui te

regarde. »

Insensiblement cette seconde année s'écoula comme la première, le prince ne souhaitait guère de choses que les mains diligentes ne lui apportassent sur-le-champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques ; enfin il n'avait qu'à dire je veux un tel bijou, qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe ou de la Grèce, il voyait aussitôt devant lui ce qu'il désirait, sans savoir ni qui l'avait apporté, ni d'où il venait. Cela ne laisse pas d'avoir ses agréments ; et pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte Blanche, qui veillait toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchait, qu'il pouvait se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désirait, et qu'elle lui en avait fait une merveilleuse ; elle ajouta qu'elle voulait cette fois-ci lui donner un équipage digne de sa naissance, et sans attendre sa réponse, elle l'obligea de regarder dans la grande cour du château. Il y avait une calèche découverte, d'or émaillé de couleur de feu, avec mille devises galantes, qui satisfaisaient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînaient, chargés de harnais de velours couleur de feu en broderie de diamants, et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche était pareille, et cent carrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence, très superbement vêtus, suivaient cette calèche. Elle était encore accompagnée par mille gardes du corps dont les habits étaient si couverts de broderie que l'on n'apercevait point l'étoffe ; ce qui était singulier, c'est qu'on voyait partout le portrait de Chatte Blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attachés avec un ruban du justaucorps de ceux qui faisaient le cortège, comme un ordre nouveau dont elle les avait honorés.

« Va, dit-elle au prince, va paraître à la cour du roi ton père, d'une manière si somptueuse que tes airs magnifiques servent à lui en imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, ne la casse qu'en sa présence, tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée. – Aimable Blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si pénétré de vos bontés, que si vous y vouliez consentir, je préférerais de passer ma vie avec vous à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs. – Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur, c'est une marchandise rare parmi les princes, ils veulent être aimés de tout le monde, et ne veulent rien aimer ; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attachement que tu témoignes pour une petite Chatte Blanche, qui dans le fond n'est propre à rien qu'à prendre des souris. » Le prince lui baisa la patte, et partit.

L'on aurait de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savait déjà de quelle manière le cheval de bois l'avait porté en moins de deux jours à plus de cinq cents lieues du château ; de sorte que le même pouvoir qui anima celui-là pressa si fort les autres qu'ils ne restèrent que vingt-quatre heures sur le chemin ; ils ne s'arrêtèrent en aucun endroit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étaient déjà rendus ; de sorte que ne voyant point paraître leur cadet, ils s'applaudissaient de sa négligence, et se disaient tout bas l'un à l'autre : « Voilà qui est bien heureux, il est mort ou malade, il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter. » Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui à la vérité étaient si fines qu'elles passaient par le trou d'une grosse aiguille, mais dans une petite, cela ne se pouvait ; et le roi, très aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avait proposée et que les magistrats, par son ordre, apportèrent du trésor de la ville, où elle avait été soigneusement enfermée.

Il y avait beaucoup de murmure sur cette dispute. Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'aîné, car c'était sa toile qui était la plus belle, disaient que c'était là une franche chicane, où il entrait beaucoup d'adresse et de normanisme. Les créatures du roi soutenaient qu'il n'était point obligé de tenir des conditions qu'il n'avait pas proposées ; enfin, pour les mettre tous d'accord, l'on entendit un bruit charmant de trompettes, de timbales et de hautbois ; c'était notre prince qui arrivait en pompeux appareil. Le roi et ses deux fils demeurèrent aussi étonnés les uns que les autres d'une si grande magnificence.

Après qu'il eut salué respectivement son père, embrassé ses frères, il tira d'une boîte couverte de rubis la noix qu'il cassa ; il croyait y trouver la pièce de toile tant vantée ; mais il y avait au lieu une noisette. Il cassa encore, et demeura surpris de voir un noyau de cerise. Chacun se regardait, le roi riait tout doucement, et se moquait que son fils eût été assez crédule pour croire apporter dans une noix une pièce de toile : mais pourquoi ne l'aurait-il pas cru, puisqu'il a déjà donné un petit chien qui tenait dans un gland ? Il cassa donc le noyau de cerise, qui était rempli de son amande ; alors il s'éleva un grand bruit dans la chambre, l'on n'entendait autre chose que : « Le prince cadet est la dupe de l'aventure. » Il ne répondit rien aux mauvaises plaisanteries des courtisans ; il ouvre l'amande, et trouve un grain de blé puis dans le grain de blé un grain de millet. Oh ! c'est la vérité qu'il commença à se défier, et marmotta entre ses dents : « Chatte Blanche, Chatte Blanche, tu t'es moquée de moi. » Il sentit dans ce moment la griffe d'un chat sur sa main, dont il fut si bien égratigné qu'il saignait. Il ne savait si cette griffade était faite pour lui

donner du cœur, ou lui faire perdre courage. Cependant il ouvrit le grain de millet, et l'étonnement de tout le monde ne fut pas petit, quand il en tira une pièce de toile de quatre cents aunes, si merveilleuse que tous les oiseaux, les animaux et les poissons y étaient peints avec les arbres, les fruits et les plantes de la terre, les rochers, les raretés et les coquillages de la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les astres et les planètes des cieux : il y avait encore le portrait des rois et autres souverains qui régnaient pour lors dans le monde ; celui de leurs femmes, de leurs maîtresses, de leurs enfants et de tous leurs sujets, sans que le plus petit polisson y fût oublié. Chacun dans son état faisait le personnage qui lui convenait, et vêtu à la mode de son pays. Lorsque le roi vit cette pièce de toile, il devint aussi pâle que le prince était devenu rouge de la chercher si longtemps. L'on présenta l'aiguille, et elle y passa et repassa six fois. Le roi et les deux princes aînés gardaient un morne silence, quoique la beauté si rare de cette toile les forçât de temps en temps de dire que tout ce qui était dans l'univers ne lui était pas comparable.

Le roi poussa un profond soupir, et se tournant vers ses enfants : « Rien ne peut, leur dit-il, me donner tant de consolation dans ma vieillesse que de reconnaître votre déférence pour moi, je souhaite donc que vous vous mettiez à une nouvelle épreuve. Allez encore voyager un an, et celui qui au bout de l'année ramènera la plus belle fille l'épousera, et sera couronné roi à son mariage ; c'est aussi bien une nécessité que mon successeur se marie. Je jure, je promets, que je ne différerai plus à donner la récompense que j'ai promise. »

Toute l'injustice roulait sur notre prince. Le petit chien et la pièce de toile méritaient dix royaumes plutôt qu'un ; mais il était si bien né qu'il ne voulut point contrarier la volonté de son père ; et sans différer, il remonta dans sa calèche : tout son équipage le suivit, et il retourna auprès de sa chère Chatte Blanche ; elle savait le jour et le moment qu'il devait arriver, tout était jonché de fleurs sur le chemin, mille cassolettes fumaient de tous côtés, et particulièrement dans le château. Elle était assise sur un tapis de Perse, et sous un pavillon de drap d'or, dans une galerie où elle pouvait le voir revenir. Il fut reçu par les mains qui l'avaient toujours servi. Tous les chats grimpèrent sur les gouttières pour le féliciter par un miaulage désespéré.

« Eh bien, fils de roi, lui dit-elle, te voilà donc encore revenu sans couronne ? – Madame, répliqua-t-il, vos bontés m'avaient mis en état de la gagner : mais je suis persuadé que le roi aurait plus de peine à s'en défaire que je n'aurais de plaisir à la posséder. – N'importe, dit-elle, il ne faut rien négliger pour la mériter, je te servirai dans cette occasion ; et puisqu'il faut que tu mènes une belle fille à la cour de ton père, je t'en chercherai quelque une qui te fera gagner le prix ;

cependant réjouissons-nous, j'ai ordonné un combat naval entre mes chats et les terribles rats de la contrée. Mes chats seront peut-être embarrassés, car ils craignent l'eau ; mais aussi ils auraient trop d'avantage, et il faut, autant qu'on le peut, équilibrer toutes choses. » Le prince admira la prudence de madame Minette. Il la loua beaucoup, et fut avec elle sur une terrasse qui donnait vers la mer.

Les vaisseaux des chats consistaient en de grands morceaux de liège, sur lesquels ils voguaient assez commodément. Les rats avaient joint plusieurs coques d'œufs, et c'étaient là leurs navires. Le combat s'opiniâtra cruellement ; les rats se jetaient dans l'eau, et nageaient bien mieux que les chats ; de sorte que vingt fois ils furent vainqueurs et vaincus ; mais Minagrobis, amiral de la flotte chatonique, réduisit la gente ratonienne dans le dernier désespoir. Il mangea à belles dents le général de leur flotte ; c'était un vieux rat expérimenté, qui avait fait trois fois le tour du monde dans de bons vaisseaux, où il n'était ni capitaine, ni matelot, mais seulement croque-lardon.

Chatte Blanche ne voulut pas qu'on détruisît absolument ces pauvres infortunés. Elle avait de la politique, et songeait que s'il n'y avait plus ni rats, ni souris dans le pays, ses sujets vivraient dans une oisiveté qui pourrait lui devenir préjudiciable. Le prince passa cette année comme il avait fait des autres, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche, au jeu, car Chatte Blanche jouait fort bien aux échecs. Il ne pouvait s'empêcher de temps en temps de lui faire de nouvelles questions, pour savoir par quel miracle elle parlait. Il lui demandait si elle était fée, ou si par une métamorphose on l'avait rendue chatte ; mais comme elle ne disait jamais que ce qu'elle voulait bien dire, elle ne répondait aussi que ce qu'elle voulait bien répondre, et c'était tant de petits mots qui ne signifiaient rien qu'il jugea aisément qu'elle ne voulait pas partager son secret avec lui.

Rien ne s'écoule plus vite que des jours qui se passent sans peine et sans chagrin, et si la chatte n'avait pas été soigneuse de se souvenir du temps qu'il fallait retourner à la cour, il est certain que le prince l'aurait absolument oublié. Elle l'avertit la veille qu'il ne tiendrait qu'à lui d'emmener une des plus belles princesses qui fût dans le monde, que l'heure de détruire le fatal ouvrage des fées était à la fin arrivé, et qu'il fallait pour cela qu'il se résolût à lui couper la tête et la queue, qu'il jetterait promptement dans le feu. « Moi, s'écria-t-il, Blanchette ! mes amours ! moi, dis-je, je serais assez barbare pour vous tuer ? Ah ! vous voulez sans doute éprouver mon cœur, mais soyez certaine qu'il n'est point capable de manquer à l'amitié et à la reconnaissance qu'il vous doit. – Non, fils de roi, continua-t-elle, je ne te soupçonne d'aucune ingratitude ; je connais ton mérite, ce n'est ni toi, ni moi qui réglons dans cette affaire notre destinée. Fais ce que je souhaite, nous

recommencerons l'un et l'autre d'être heureux, et tu connaîtras, foi de chatte de bien et d'honneur, que je suis véritablement ton amie.

Les larmes vinrent deux ou trois fois aux yeux du jeune prince, de la seule pensée qu'il fallait couper la tête à sa petite chatonne qui était si jolie et si gracieuse. Il dit encore tout ce qu'il put imaginer de plus tendre pour qu'elle l'en dispensât, elle répondait opiniâtrement qu'elle voulait mourir de sa main ; et que c'était l'unique moyen d'empêcher que ses frères n'eussent la couronne ; en un mot, elle le pressa avec tant d'ardeur qu'il tira son épée en tremblant, et, d'une main mal assurée, il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la chatte : en même temps il vit la plus charmante métamorphose qui se puisse imaginer. Le corps de Chatte Blanche devint grand, et se changea tout d'un coup en fille, c'est ce qui ne saurait être décrit, il n'y a eu que celle-là d'aussi accomplie. Ses yeux ravissaient les cœurs, et sa douceur les retenait : sa taille était majestueuse, l'air noble et modeste, un esprit liant, des manières engageantes ; enfin, elle était au-dessus de tout ce qu'il y a de plus aimable.

Le prince en la voyant demeura si surpris, et d'une surprise si agréable, qu'il se crut enchanté. Il ne pouvait parler, ses yeux n'étaient pas assez grands pour la regarder, et sa langue liée ne pouvait expliquer son étonnement ; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'il vit entrer un nombre extraordinaire de dames et de seigneurs, qui tenant tous leur peau de chattes ou de chats jetée sur leurs épaules vinrent se prosterner aux pieds de la reine, et lui témoigner leur joie de la revoir dans son état naturel. Elle les reçut avec des témoignages de bonté qui marquaient assez le caractère de son cœur. Et après avoir tenu son cercle quelques moments, elle ordonna qu'on la laissât seule avec le prince, et elle lui parla ainsi :

« Ne pensez pas, seigneur, que j'aie toujours été chatte, ni que ma naissance soit obscure parmi les hommes. Mon père était roi de six royaumes. Il aimait tendrement ma mère, et la laissait dans une entière liberté de faire tout ce qu'elle voulait. Son inclination dominante était de voyager ; de sorte qu'étant grosse de moi, elle entreprit d'aller voir une certaine montagne, dont elle avait entendu dire des choses surprenantes. Comme elle était en chemin, on lui dit qu'il y avait, proche du lieu où elle passait, un ancien château de fées, le plus beau du monde, tout au moins qu'on le croyait tel par une tradition qui en était restée ; car d'ailleurs comme personne n'y entrait, on n'en pouvait juger, mais qu'on savait très sûrement que ces fées avaient dans leur jardin les meilleurs fruits, les plus savoureux et délicats qui se fussent jamais mangés.

Aussitôt la reine ma mère eut une envie si violente d'en manger qu'elle y tourna ses pas. Elle arriva à la porte de ce superbe édifice,

qui brillait d'or et d'azur de tous les côtés ; mais elle y frappa inutilement : qui que ce soit ne parut, il semblait que tout le monde y était mort ; son envie augmentant par les difficultés, elle envoya quérir des échelles, afin que l'on pût passer par-dessus les murs du jardin, et l'on en serait venu à bout si ces murs ne se fussent haussés à vue d'œil, bien que personne n'y travaillât ; l'on attachait des échelles les unes aux autres, elles rompaient sous le poids de ceux qu'on y faisait monter, et ils s'estropiaient ou se tuaient.

La reine se désespérait. Elle voyait de grands arbres chargés de fruits qu'elle croyait délicieux, elle en voulait manger ou mourir ; de sorte qu'elle fit tendre des tentes fort riches devant le château, et elle y resta six semaines avec toute sa cour. Elle ne dormait ni ne mangeait, elle soupirait sans cesse, elle ne parlait que des fruits du jardin inaccessible ; enfin elle tomba dangereusement malade, sans que qui que ce soit pût apporter le moindre remède à son mal, car les inexorables fées n'avaient pas même paru depuis qu'elle s'était établie proche de leur château. Tous ses officiers s'affligeaient extraordinairement : l'on n'entendait que des pleurs et des soupirs, pendant que la reine mourante demandait des fruits à ceux qui la servaient ; mais elle n'en voulait point d'autres que ceux qu'on lui refusait.

Une nuit qu'elle s'était un peu assoupie, elle vit en se réveillant une petite vieille, laide et décrépète, assise dans un fauteuil au chevet de son lit. Elle était surprise que ses femmes eussent laissé approcher si près d'elle une inconnue, lorsque celle-ci lui dit : « Nous trouvons Ta Majesté bien importune, de vouloir avec tant d'opiniâtreté manger de nos fruits ; mais puisqu'il y va de ta précieuse vie, mes sœurs et moi consentons à t'en donner tant que tu pourras en emporter, et tant que tu resteras ici, pourvu que tu nous fasses un don. – Ah ! ma bonne mère, s'écria la reine, parlez, je vous donne mes royaumes, mon cœur, mon âme, pourvu que j'aie des fruits, je ne saurais les acheter trop cher. – Nous voulons, dit-elle, que Ta Majesté nous donne la fille que tu portes dans ton sein ; dès qu'elle sera née, nous la viendrons quérir ; elle sera nourrie parmi nous ; il n'y a point de vertus, de beautés, de sciences, dont nous ne la voulions douer : en un mot, ce sera notre enfant, nous la rendrons heureuse ; mais observe que Ta Majesté ne la reverra plus qu'elle ne soit mariée. Si la proposition t'agrée, je vais tout à l'heure te guérir, et te mener dans nos vergers ; malgré la nuit, tu verras assez clair pour choisir ce que tu voudras. Si ce que je te dis ne te plaît pas, bonsoir, madame la reine, je vais dormir. – Quelque dure que soit la loi que vous m'imposez, répondit la reine, je l'accepte plutôt que de mourir ; car il est certain que je n'ai pas un jour à vivre, ainsi je perdrais mon enfant en me perdant.

Guérissez-moi, savante fée, continua-t-elle, et ne me laissez pas un moment sans jouir du privilège que vous venez de m'accorder. »

La fée la toucha avec une petite baguette d'or, en disant : « Que Ta Majesté soit quitte de tous les maux qui la retiennent dans ce lit. » Il lui sembla aussitôt qu'on lui ôtait une robe fort pesante et fort dure, dont elle se sentait comme accablée, et qu'il y avait des endroits où elle tenait davantage. C'était apparemment ceux où le mal était le plus grand. Elle fit appeler toutes ses dames, et leur dit avec un visage gai qu'elle se portait à merveille, qu'elle allait se lever, et qu'enfin ces portes si bien verrouillées et si bien barricadées du palais de féerie lui seraient ouvertes pour manger de beaux fruits, et pour en emporter tant qu'il lui plairait.

Il n'y eut aucune de ses dames qui ne crût la reine en délire, et que dans ce moment elle rêvait à ces fruits qu'elle avait tant souhaités ; de sorte qu'au lieu de lui répondre, elles se prirent à pleurer, et firent éveiller tous les médecins pour voir en quel état elle était. Ce retardement désespérait la reine ; elle demandait promptement ses habits, on les lui refusait ; elle se mettait en colère, et devenait fort rouge. L'on disait que c'était l'effet de sa fièvre ; cependant les médecins étant entrés, après lui avoir touché le pouls, et fait leurs cérémonies ordinaires, ne purent nier qu'elle fût dans une parfaite santé. Ses femmes qui virent la faute que le zèle leur avait fait commettre tâchèrent de la réparer en l'habillant promptement. Chacun lui demanda pardon, tout fut apaisé, et elle se hâta de suivre la vieille fée qui l'avait toujours attendue.

Elle entra dans le palais où rien ne pouvait être ajouté pour en faire le plus beau lieu du monde. Vous le croirez aisément, seigneur, ajouta la reine Chatte Blanche, quand je vous aurai dit que c'est celui où nous sommes ; deux autres fées un peu moins vieilles que celle qui conduisait ma mère les reçurent à la porte, et lui firent un accueil très favorable. Elle les pria de la mener promptement dans le jardin, et vers les espaliers où elle trouverait les meilleurs fruits. « Ils sont tous également bons, lui dirent-elles, et si ce n'était que tu veux avoir le plaisir de les cueillir toi-même, nous n'aurions qu'à les appeler pour les faire venir ici. – Je vous supplie, mesdames, dit la reine, que j'aie la satisfaction de voir une chose si extraordinaire. » La plus vieille mit ses doigts dans sa bouche, et siffla trois fois, puis elle cria : « Abricots, pêches, pavis, brugnons, cerises, prunes, poires, bigarreaux, melons, muscats, pommes, oranges, citrons, groseilles, fraises, framboises, accourez à ma voix. – Mais, dit la reine, tout ce que vous venez d'appeler vient en différentes saisons. – Cela n'est pas ainsi dans nos vergers, dirent-elles, nous avons de tous les fruits qui sont sur la terre, toujours mûrs, toujours bons, et qui ne se gâtent jamais.

En même temps, ils arrivèrent roulants, rampants, pêle-mêle, sans se gêner ni se salir ; de sorte que la reine, impatiente de satisfaire son envie, se jeta dessus, et prit les premiers qui s'offrirent sous ses mains ; elle les dévora plutôt qu'elle ne les mangea.

Après s'en être un peu rassasiée, elle pria les fées de la laisser aller aux espaliers, pour avoir le plaisir de les choisir de l'œil avant que de les cueillir. » Nous y consentons volontiers, dirent les trois fées ; mais souviens-toi de la promesse que tu nous as faite, il ne te sera plus permis de t'en dédire. – Je suis persuadée, répliqua-t-elle, que l'on est si bien avec vous, et ce palais me semble si beau, que si je n'aimais pas chèrement le roi mon mari, je m'offrirais d'y demeurer aussi ; c'est pourquoi vous ne devez point craindre que je rétracte ma parole. » Les fées, très contentes, lui ouvrirent tous leurs jardins, et tous leurs enclos ; elle y resta trois jours et trois nuits sans en vouloir sortir, tant elle les trouvait délicieux. Elle cueillit des fruits pour sa provision ; et comme ils ne se gâtent jamais, elle en fit charger quatre mille mulets qu'elle emmena. Les fées ajoutèrent à leurs fruits des corbeilles d'or, d'un travail exquis, pour les mettre, et plusieurs raretés dont le prix est excessif ; elles lui promirent de m'élever en princesse, de me rendre parfaite, et de me choisir un époux, qu'elle serait avertie de la noce, et qu'elles espéraient bien qu'elle y viendrait.

Le roi fut ravi du retour de la reine ; toute la cour lui en témoigna sa joie ; ce n'étaient que bals, mascarades, courses de bagues et festins, où les fruits de la reine étaient servis comme un régal délicieux. Le roi les mangeait préférablement à tout ce qu'on pouvait lui présenter. Il ne savait point le traité qu'elle avait fait avec les fées, et souvent il lui demandait en quel pays elle était allée pour rapporter de si bonnes choses ; elle lui répondait qu'elles se trouvaient sur une montagne presque inaccessible, une autre fois qu'elles venaient dans des vallons, puis au milieu d'un jardin ou dans une grande forêt. Le roi demeurait surpris de tant de contrariétés. Il questionnait ceux qui l'avaient accompagnée ; mais elle leur avait tant défendu de conter à personne son aventure qu'ils n'osaient en parler. Enfin la reine inquiète de ce qu'elle avait promis aux fées, voyant approcher le temps de ses couches, tomba dans une mélancolie affreuse, elle soupirait à tout moment, et changeait à vue d'œil. Le roi s'inquiéta, il pressa la reine de lui déclarer le sujet de sa tristesse ; et après des peines extrêmes, elle lui apprit tout ce qui s'était passé entre les fées et elle, et comme elle leur avait promis la fille qu'elle devait avoir. « Quoi ! s'écria le roi, nous n'avons point d'enfants, vous savez à quel point j'en désire, et pour manger deux ou trois pommes, vous avez été capable de promettre votre fille ? Il faut que vous n'ayez aucune amitié pour moi. » Là-dessus il l'accabla de mille reproches, dont ma pauvre mère

pensa mourir de douleur ; mais il ne se contenta pas de cela, il la fit enfermer dans une tour, et mit des gardes de tous côtés pour empêcher qu'elle n'eût commerce avec qui que ce fût au monde, que les officiers qui la servaient, encore changea-t-il ceux qui avaient été avec elle au château des fées.

La mauvaise intelligence du roi et de la reine jeta la cour dans une consternation infinie. Chacun quitta ses riches habits pour en prendre de conformes à la douleur générale. Le roi, de son côté, paraissait inexorable ; il ne voyait plus sa femme, et sitôt que je fus née, il me fit apporter dans son palais pour y être nourrie, pendant qu'elle resterait prisonnière et fort malheureuse. Les fées n'ignoraient rien de ce qui se passait ; elles s'en irritèrent, elles voulaient m'avoir, elles me regardaient comme leur bien, et que c'était leur faire un vol que de me retenir. Avant que de chercher une vengeance proportionnée à leur chagrin, elles envoyèrent une célèbre ambassade au roi, pour l'avertir de mettre la reine en liberté, et de lui rendre ses bonnes grâces, et pour le prier aussi de me donner à leurs ambassadeurs, afin d'être nourrie et élevée parmi elles. Les ambassadeurs étaient si petits et si contrefaits, car c'étaient des nains hideux, qu'ils n'eurent pas le don de persuader ce qu'ils voulaient au roi. Il les refusa rudement, et s'ils n'étaient partis en diligence, il leur serait peut-être arrivé pis.

Quand les fées surent le procédé de mon père, elles s'indignèrent autant qu'on peut l'être ; et après avoir envoyé dans ses six royaumes tous les maux qui pouvaient les désoler, elles lâchèrent un dragon épouvantable, qui remplissait de venin les endroits où il passait, qui mangeait les hommes et les enfants, et qui faisait mourir les arbres et les plantes du souffle de son haleine.

Le roi se trouva dans la dernière désolation : il consulta tous les sages de son royaume sur ce qu'il devait faire pour garantir ses sujets des malheurs, dont il les voyait accablés. Ils lui conseillèrent d'envoyer chercher par tout le monde les meilleurs médecins et les plus excellents remèdes, et d'un autre côté, qu'il fallait promettre la vie aux criminels condamnés à la mort qui voudraient combattre le dragon. Le roi, assez satisfait de cet avis, l'exécuta, et n'en reçut aucune consolation, car la mortalité continuait, et personne n'allait contre le dragon qu'il n'en fût dévoré ; de sorte qu'il eut recours à une fée dont il était protégé dès sa plus tendre jeunesse. Elle était fort vieille, et ne se levait presque plus ; il alla chez elle, et lui fit mille reproches de souffrir que le destin le persécutât sans le secourir. « Comment voulez-vous que je fasse, lui dit-elle, vous avez irrité mes sœurs ; elles ont autant de pouvoir que moi, et rarement nous agissons les unes contre les autres. Songez à les apaiser en leur donnant votre fille, cette petite princesse leur appartient : vous avez mis la reine dans une étroite

prison ; que vous a donc fait cette femme si aimable pour la traiter si mal ? Résolvez-vous de tenir la parole qu'elle a donnée, je vous assure que vous serez comblé de biens. »

Le roi mon père m'aimait chèrement ; mais ne voyant point d'autre moyen de sauver ses royaumes, et de se délivrer du fatal dragon, il dit à son amie qu'il était résolu de la croire, qu'il voulait bien me donner aux fées, puisqu'elle assurait que je serais chérie et traitée en princesse de mon rang ; qu'il ferait aussi revenir la reine, et qu'elle n'avait qu'à lui dire à qui il me confierait pour me porter au château de féerie. « Il faut, lui dit-elle, la porter dans son berceau sur la montagne de fleurs ; vous pourrez même rester aux environs, pour être spectateur de la fête qui se passera. » Le roi lui dit que dans huit jours il irait avec la reine, qu'elle en avertît ses sœurs les fées, afin qu'elles fissent là-dessus ce qu'elles jugeraient à propos.

Dès qu'il fut de retour au palais, il envoya quérir la reine avec autant de tendresse et de pompe qu'il l'avait fait mettre prisonnière avec colère et emportement. Elle était si abattue et si changée qu'il aurait eu peine à la reconnaître, si son cœur ne l'avait pas assuré que c'était cette même personne qu'il avait tant chérie. Il la pria, les larmes aux yeux, d'oublier les déplaisirs qu'il venait de lui causer, l'assurant que ce seraient les derniers qu'elle éprouverait jamais avec lui. Elle répliqua qu'elle se les était attirés par l'imprudence qu'elle avait eue de promettre sa fille aux fées ; et que si quelque chose la pouvait rendre excusable, c'était l'état où elle était ; enfin il lui déclara qu'il voulait me remettre entre leurs mains. La reine à son tour combattit ce dessein : il semblait que quelque fatalité s'en mêlait, et que je devais toujours être un sujet de discorde entre mon père et ma mère. Après qu'elle eut bien gémi et pleuré, sans rien obtenir de ce qu'elle souhaitait (car le roi en voyait trop les funestes conséquences, et nos sujets continuaient de mourir, comme s'ils eussent été coupables des fautes de notre famille), elle consentit à tout ce qu'il désirait, et l'on prépara tout pour la cérémonie.

Je fus mise dans un berceau de nacre de perle, orné de tout ce que l'art peut faire imaginer de plus galant. Ce n'étaient que guirlandes de fleurs et festons qui pendaient autour, et les fleurs en étaient de pierreries, dont les différentes couleurs, frappées par le soleil, réfléchissaient des rayons si brillants qu'on ne pouvait les regarder. La magnificence de mon ajustement surpassait, s'il se peut, celle du berceau. Toutes les bandes de mon maillot étaient faites de grosses perles, vingt-quatre princesses du sang me portaient sur une espèce de brancard fort léger ; leurs parures n'avaient rien de commun, mais il ne leur fut pas permis de mettre d'autres couleurs que du blanc, par rapport à mon innocence. Toute la cour m'accompagna, chacun dans

son rang.

Pendant que l'on montait la montagne, on entendit une mélodieuse symphonie qui s'approchait ; enfin les fées parurent, au nombre de trente-six ; elles avaient prié leurs bonnes amies de venir avec elles ; chacune était assise dans une coquille de perle, plus grande que celle où Vénus était lorsqu'elle sortit de la mer ; des chevaux marins qui n'allaient guère bien sur la terre les traînaient plus pompeuses que les premières reines de l'univers ; mais d'ailleurs vieilles et laides avec excès. Elles portaient une branche d'olivier, pour signifier au roi que sa soumission trouvait grâce devant elles ; et lorsqu'elles me tinrent, ce furent des caresses si extraordinaires qu'il semblait qu'elles ne voulaient plus vivre que pour me rendre heureuse.

Le dragon qui avait servi à les venger contre mon père venait après elles, attaché avec des chaînes de diamant : elles me prirent entre leurs bras, me firent mille caresses, me douèrent de plusieurs avantages, et commencèrent ensuite le branle des fées. C'est une danse fort gaie ; il n'est pas croyable combien ces vieilles dames sautèrent et gambadèrent ; puis le dragon qui avait mangé tant de personnes s'approcha en rampant. Les trois fées à qui ma mère m'avait promise, s'assirent dessus, mirent mon berceau au milieu d'elles, et frappant le dragon avec une baguette, il déploya aussitôt ses grandes ailes écaillées ; plus fines que du crêpe, elles étaient mêlées de mille couleurs bizarres : elles se rendirent ainsi au château. Ma mère me voyant en l'air, exposée sur ce furieux dragon, ne put s'empêcher de pousser de grands cris. Le roi la consola, par l'assurance que son amie lui avait donnée qu'il ne m'arriverait aucun accident, et que l'on prendrait le même soin de moi que si j'étais restée dans son propre palais. Elle s'apaisa, bien qu'il lui fût très douloureux de me perdre pour si longtemps, et d'en être la seule cause ; car si elle n'avait pas voulu manger les fruits du jardin, je serais demeurée dans le royaume de mon père, et je n'aurais pas eu tous les déplaisirs qui me restent à vous raconter.

Sachez donc, fils de roi, que mes gardiennes, avaient bâti exprès une tour, dans laquelle on trouvait mille beaux appartements pour toutes les saisons de l'année, des meubles magnifiques, des livres agréables, mais il n'y avait point de porte, et il fallait toujours entrer par les fenêtres, qui étaient prodigieusement hautes. L'on trouvait un beau jardin sur la tour, orné de fleurs, de fontaines et de berceaux de verdure, qui garantissaient de la chaleur dans la plus ardente canicule. Ce fut en ce lieu que les fées m'élevèrent avec des soins qui surpassaient tout ce qu'elles avaient promis à la reine. Mes habits étaient des plus à la mode, et si magnifiques que si quelqu'un m'avait vue, l'on aurait cru que c'était le jour de mes noces. Elles

m'apprenaient tout ce qui convenait à mon âge et à ma naissance : je ne leur donnais pas beaucoup de peine, car il n'y avait guère de choses que je ne comprisse avec une extrême facilité : ma douceur leur était fort agréable, et comme je n'avais jamais rien vu qu'elles, je serais demeurée tranquille dans cette situation le reste de ma vie.

Elles venaient toujours me voir, montées sur le furieux dragon dont j'ai déjà parlé ; elles ne m'entretenaient jamais ni du roi, ni de la reine ; elles me nommaient leur fille, et je croyais l'être. Personne au monde ne restait avec moi dans la tour qu'un perroquet et un petit chien, qu'elles m'avaient donnés pour me divertir, car ils étaient doués de raison, et parlaient à merveille.

Un des côtés de la tour était bâti sur un chemin creux, plein d'ornières et d'arbres qui l'embarrassaient, de sorte que je n'y avais aperçu personne depuis qu'on m'avait enfermée. Mais un jour, comme j'étais à la fenêtre, causant avec mon perroquet et mon chien, j'entendis quelque bruit. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus un jeune chevalier qui s'était arrêté pour écouter notre conversation ; je n'en avais jamais vu qu'en peinture. Je ne fus pas fâchée qu'une rencontre inespérée me fournît cette occasion ; de sorte que ne me défiant point du danger qui est attaché à la satisfaction de voir un objet aimable, je m'avançai pour le regarder, et plus je le regardais, plus j'y prenais de plaisir. Il me fit une profonde révérence, il attachas ses yeux sur moi, et me parut très en peine de quelle manière il pourrait m'entretenir ; car ma fenêtre était fort haute, il craignait d'être entendu, et il savait bien que j'étais dans le château des fées.

La nuit vint presque tout d'un coup, ou, pour parler plus juste, elle vint sans que nous nous en aperçussions ; il sonna deux ou trois fois du cor, et me réjouit de quelques fanfares, puis il partit sans que je pusse même distinguer de quel côté il allait, tant l'obscurité était grande. Je restai très rêveuse ; je ne sentis plus le même plaisir que j'avais toujours pris à causer avec mon perroquet et mon chien. Ils me disaient les plus jolies choses du monde, car des bêtes fées deviennent spirituelles, mais j'étais occupée, et je ne savais point l'art de me contraindre. Perroquet le remarqua ; il était fin, il ne témoigna rien de ce qui roulait dans sa tête.

Je ne manquai pas de me lever avec le jour. Je courus à ma fenêtre ; je demeurai agréablement surprise d'apercevoir au pied de la tour le jeune chevalier. Il avait des habits magnifiques ; je me flattai que j'y avais un peu de part, et je ne me trompais point. Il me parla avec une espèce de trompette qui porte la voix, et par son secours, il me dit qu'ayant été insensible jusqu'alors à toutes les beautés qu'il avait vues, il s'était senti tout d'un coup si vivement frappé de la mienne qu'il ne pouvait comprendre comment il se passerait sans

mourir de me voir tous les jours de sa vie. Je demeurai très contente de son compliment, et très inquiète de n'oser y répondre ; car il aurait fallu crier de toute ma force, et me mettre dans le risque d'être mieux entendue encore des fées que de lui. Je tenais quelques fleurs que je lui jetai, il les reçut comme une insigne faveur ; de sorte qu'il les baisa plusieurs fois, et me remercia. Il me demanda ensuite si je trouverais bon qu'il vînt tous les jours à la même heure sous mes fenêtres, et que si je le voulais bien, je lui jetasse quelque chose. J'avais une bague de turquoise que j'ôtai brusquement de mon doigt, et que je lui jetai avec beaucoup de précipitation, lui faisant signe de s'éloigner en diligence ; c'est que j'entendais de l'autre côté la fée Violente, qui montait sur son dragon pour m'apporter à déjeuner.

La première chose qu'elle dit en entrant dans ma chambre, ce furent ces mots : « Je sens ici la voix d'un homme, cherche, dragon. » Oh ! que devins-je ! J'étais transie de peur qu'il ne passât par l'autre fenêtre, et qu'il ne suivît le chevalier, pour lequel je m'intéressais déjà beaucoup. « En vérité, dis-je, ma bonne maman (car la vieille fée voulait que je la nommasse ainsi), vous plaisantez, quand vous dites que vous sentez la voix d'un homme : est-ce que la voix sent quelque chose ? Et quand cela serait, quel est le mortel assez téméraire pour hasarder de monter dans cette tour ? – Ce que tu dis est vrai, ma fille, répondit-elle, je suis ravie de te voir raisonner si joliment, et je conçois que c'est la haine que j'ai pour tous les hommes qui me persuade quelquefois qu'ils ne sont pas éloignés de moi. » Elle me donna mon déjeuner et ma quenouille. « Quand tu auras mangé, ne manque pas de filer, car tu ne fis rien hier, me dit-elle, et mes sœurs se fâcheront. » En effet, je m'étais si fort occupée de l'inconnu qu'il m'avait été impossible de filer.

Dès qu'elle fut partie, je jetai la quenouille d'un petit air mutin, et montai sur la terrasse pour découvrir de plus loin dans la campagne. J'avais une lunette d'approche excellente ; rien ne bornait ma vue, je regardais de tous côtés, lorsque je découvris mon chevalier sur le haut d'une montagne. Il se reposait sous un riche pavillon d'étoffe d'or, et il était entouré d'une fort grosse cour. Je ne doutai point que ce ne fût le fils de quelque roi voisin du palais des fées. Comme je craignais que, s'il revenait à la tour, il ne fût découvert par le terrible dragon, je vins prendre mon perroquet, et lui dis de voler jusqu'à cette montagne, qu'il y trouverait celui qui m'avait parlé, et qu'il le priât de ma part de ne plus revenir, parce que j'appréhendais la vigilance de mes gardiennes, et qu'elles ne lui fissent un mauvais tour.

Perroquet s'acquitta de sa commission en perroquet d'esprit. Chacun demeura surpris de le voir venir à tire-d'aile se percher sur l'épaule du prince, et lui parler tout bas à l'oreille. Le prince ressentit

de la joie et de la peine de cette ambassade. Le soin que je prenais flattait son cœur ; mais les difficultés qui se rencontraient à me parler l'accablaient, sans pouvoir le détourner du dessein qu'il avait formé de me plaire. Il fit cent questions à Perroquet, et Perroquet lui en fit cent à son tour, car il était naturellement curieux. Le roi le chargea d'une bague pour moi, à la place de ma turquoise ; c'en était une aussi, mais beaucoup plus belle que la mienne : elle était taillée en cœur avec des diamants. « Il est juste, ajoutait-il, que je vous traite en ambassadeur : voilà mon portrait que je vous donne, ne le montrez qu'à votre charmante maîtresse. » Il lui attacha sous son aile son portrait, et il apporta la bague dans son bec.

J'attendais le retour de mon petit courrier vert avec une impatience que je n'avais point connue jusqu'alors. Il me dit que celui à qui je l'avais envoyé était un grand roi, qu'il l'avait reçu le mieux du monde, et que je pouvais m'assurer qu'il ne voulait plus vivre que pour moi ; qu'encore qu'il y eût beaucoup de péril à venir au bas de ma tour, il était résolu à tout, plutôt que de renoncer à me voir. Ces nouvelles m'intriguèrent fort, je me pris à pleurer. Perroquet et Toutou me consolèrent de leur mieux, car ils m'aimaient tendrement. Puis Perroquet me présenta la bague du prince, et me montra le portrait. J'avoue que je n'ai jamais été si aise que je le fus de pouvoir considérer de près celui que je n'avais vu que de loin. Il me parut encore plus aimable qu'il ne m'avait semblé ; il me vint cent pensées dans l'esprit, dont les unes agréables, et les autres tristes, me donnèrent un air d'inquiétude extraordinaire. Les fées qui vinrent me voir s'en aperçurent. Elles se dirent l'une à l'autre que sans doute je m'ennuyais, et qu'il fallait songer à me trouver un époux de race fée. Elles parlèrent de plusieurs, et s'arrêtèrent sur le petit roi Migonnet, dont le royaume était à cinq cent mille lieues de leur palais ; mais ce n'était pas là une affaire. Perroquet entendit ce beau conseil, il vint m'en rendre compte, et me dit : « Ah ! que je vous plains, ma chère maîtresse, si vous devenez la reine Migonnette ! C'est un magot qui fait peur, j'ai regret de vous le dire, mais en vérité le roi qui vous aime ne voudrait pas de lui pour être son valet de pied. – Est-ce que tu l'as vu, Perroquet – Je le crois vraiment, continua-t-il, j'ai été élevé sur une branche avec lui. – Comment ! Sur une branche ? repris-je. – Oui, dit-il, c'est qu'il a les pieds d'un aigle. »

Un tel récit m'affligea étrangement ; je regardais le charmant portrait du jeune roi, je pensais bien qu'il n'en avait régélé Perroquet que pour me donner lieu de le voir ; et quand j'en faisais la comparaison avec Migonnet, je n'espérais plus rien de ma vie, et je me résolvais plutôt à mourir qu'à l'épouser.

Je ne dormis point tant que la nuit dura. Perroquet et Toutou

causèrent avec moi ; je m'endormis un peu sur le matin ; et comme mon chien avait le nez bon, il sentit que le roi était au pied de la tour. Il éveilla Perroquet : « Je gage, dit-il, que le roi est là-bas. » Perroquet répondit : « Tais-toi, babillard, parce que tu as presque toujours les yeux ouverts et l'oreille alerte, tu es fâché du repos des autres. – Mais gageons, dit encore le bon Toutou, je sais bien qu'il y est. » Perroquet répliqua. « Et moi, je sais bien qu'il n'y est point ; ne lui ai-je pas défendu d'y venir de la part de notre maîtresse ? – Ah ! vraiment, tu me la donnes belle avec tes défenses, s'écria mon chien, un homme passionné ne consulte que son cœur. » Là-dessus il se mit à lui tirailler si fort les ailes que Perroquet se fâcha. Je m'éveillai aux cris de l'un et de l'autre ; ils me dirent ce qui en faisait le sujet, je courus, ou plutôt je volai à ma fenêtre ; je vis le roi qui me tendait les bras, et qui me dit avec sa trompette qu'il ne pouvait plus vivre sans moi, qu'il me conjurait de trouver les moyens de sortir de ma tour, ou de l'y faire entrer ; qu'il attestait tous les dieux et tous les éléments, qu'il m'épouserait aussitôt, et que je serais une des plus grandes reines de l'univers.

Je commandai à Perroquet de lui aller dire que ce qu'il souhaitait me semblait presque impossible ; que cependant, sur la parole qu'il me donnait et les serments qu'il avait faits, j'allais m'appliquer à ce qu'il désirait ; que je le conjurais de ne pas venir tous les jours, qu'enfin l'on pourrait s'en apercevoir, et qu'il n'y aurait point de quartier avec les fées.

Il se retira comblé de joie, dans l'espérance dont je le flattais ; et je me trouvai dans le plus grand embarras du monde, lorsque je fis réflexion à ce que je venais de promettre. Comment sortir de cette tour, où il n'y avait point de portes ? Et n'avoir pour tout secours que Perroquet et Toutou ! Être si jeune, si peu expérimentée, si craintive ! Je pris donc la résolution de ne point tenter une chose où je ne réussirais jamais, et je l'envoyai dire au roi par Perroquet. Il voulut se tuer à ses yeux ; mais enfin il le chargea de me persuader, ou de le venir voir mourir, ou de le soulager. « Sire, s'écria l'ambassadeur emplumé, ma maîtresse est suffisamment persuadée, elle ne manque que de pouvoir. »

Quand il me rendit compte de tout ce qui s'était passé, je m'affligeai plus encore. La fée Violente vint, elle me trouva les yeux enflés et rouges ; elle dit que j'avais pleuré, et que si je ne lui en avouais le sujet, elle me brûlerait ; car toutes ses menaces étaient toujours terribles. Je répondis, en tremblant, que j'étais lasse de filer, et que j'avais envie de petits filets pour prendre des oisillons qui venaient becqueter sur les fruits de mon jardin. « Ce que tu souhaites, ma fille, me dit-elle, ne te coûtera plus de larmes, je t'apporterai des

cordelettes tant que tu en voudras. » En effet, j'en eus le soir même : mais elle m'avertit de songer moins à travailler qu'à me faire belle, parce que le roi Migonnet devait arriver dans peu. Je frémis à ces fâcheuses nouvelles, et ne répliquai rien.

Dès qu'elle fut partie, je commençai deux ou trois morceaux de filets ; mais à quoi je m'appliquai, ce fut à faire une échelle de corde, qui était très bien faite, sans en avoir jamais vu. Il est vrai que la fée ne m'en fournissait pas autant qu'il m'en fallait, et sans cesse elle disait : « Mais ma fille, ton ouvrage est semblable à celui de Pénélope, il n'avance point, et tu ne te lasses pas de me demander de quoi travailler. – Oh ! ma bonne maman ! disais-je. Vous en parlez bien à votre aise ; ne voyez-vous pas que je ne sais comment m'y prendre, et que je brûle tout ? Avez-vous peur que je vous ruine en ficelle ? » Mon air de simplicité la réjouissait, bien qu'elle fût d'une humeur très désagréable et très cruelle.

J'envoyai Perroquet dire au roi de venir un soir sous les fenêtres de la tour, qu'il y trouverait l'échelle, et qu'il saurait le reste quand il serait arrivé. En effet je l'attachai bien ferme, résolue de me sauver avec lui ; mais quand il la vit, sans attendre que je descendisse, il monta avec empressement, et se jeta dans ma chambre comme je préparais tout pour ma fuite.

Sa vue me donna tant de joie, que j'en oubliai le péril où nous étions. Il renouvela tous ses serments, et me conjura de ne point différer de le recevoir pour époux : nous prîmes Perroquet et Toutou pour témoins de notre mariage ; jamais noces ne se sont faites, entre des personnes si élevées, avec moins d'éclat et de bruit, et jamais cœurs n'ont été plus contents que les nôtres.

Le jour n'était pas encore venu quand le roi me quitta, je lui racontai l'épouvantable dessein des fées de me marier au petit Migonnet ; je lui dépeignis sa figure, dont il eut autant d'horreur que moi. À peine fut-il parti que les heures me semblèrent aussi longues que des années : je courus à la fenêtre, je le suivis des yeux malgré l'obscurité. Quel fut mon étonnement de voir en l'air un chariot de feu traîné par des salamandres ailées, qui faisaient une telle diligence que l'œil pouvait à peine les suivre ! Ce chariot était accompagné de plusieurs gardes montés sur des autruches. Je n'eus pas assez de loisir pour bien considérer le magot qui traversait ainsi les airs ; mais je crus aisément que c'était une fée ou un enchanteur.

Peu après la fée Violente entra dans ma chambre : « Je t'apporte de bonnes nouvelles, me dit-elle ; ton amant est arrivé depuis quelques heures, prépare-toi à le recevoir : voici des habits et des pierreries. – Eh ! qui vous a dit, m'écriai-je, que je voulais être mariée ? Ce n'est

point du tout mon intention, renvoyez le roi Migonnet, je n'en mettrai pas une épingle davantage ; qu'il me trouve belle ou laide, je ne suis point pour lui. – Ouais, ouais, dit la fée encore, quelle petite révoltée, quelle tête sans cervelle ! Je n'entends pas raillerie, et je te... – Que me ferez-vous répliquai-je, toute rouge des noms qu'elle m'avait donnés ? Peut-on être plus tristement nourrie que je le suis, dans une tour avec un perroquet et un chien, voyant tous les jours plusieurs fois l'horrible figure d'un dragon épouvantable ? – Ah ! petite ingrate, dit la fée, méritais-tu tant de soins et de peines ? Je ne l'ai que trop dit à mes sœurs, que nous en aurions une triste récompense. » Elle fut les trouver, elle leur raconta notre différend ; elles restèrent aussi surprises les unes que les autres.

Perroquet et Toutou me firent de grandes remontrances, que si je faisais davantage la mutine, ils prévoyaient qu'il m'en arriverait des cuisants déplaisirs. Je me sentais si fière de posséder le cœur d'un grand roi que je méprisais les fées et les conseils de mes pauvres petits camarades. Je ne m'habillai point, et j'affectai de me coiffer de travers, afin que Migonnet me trouvât désagréable. Notre entrevue se fit sur la terrasse. Il y vint dans son chariot de feu. Jamais depuis qu'il y a des nains, il ne s'en est vu un si petit. Il marchait sur ses pieds d'aigle et sur les genoux tout ensemble, car il n'avait point d'os aux jambes ; de sorte qu'il se soutenait sur deux béquilles de diamant. Son manteau royal n'avait qu'une demi-aune de long, et traînait plus d'un tiers. Sa tête était grosse comme un boisseau, et son nez si grand qu'il portait dessus une douzaine d'oiseaux, dont le ramage le réjouissait : il avait une si furieuse barbe que les serins de Canarie y faisaient leurs nids, et ses oreilles passaient d'une coudée au-dessus de sa tête ; mais on s'en apercevait peu, à cause d'une haute couronne pointue qu'il portait pour paraître plus grand. La flamme de son chariot rôtit les fruits, sécha les fleurs, et tarit les fontaines de mon jardin. Il vint à moi, les bras ouverts pour m'embrasser, je me tins fort droite, il fallut que son premier écuyer le haussât ; mais aussitôt qu'il s'approcha, je m'enfuis dans ma chambre, dont je fermai la porte et les fenêtres de sorte que Migonnet se retira chez les fées très indigné contre moi.

Elles lui demandèrent mille fois pardon de ma brusquerie, et pour l'apaiser, car il était redoutable, elles résolurent de l'amener la nuit dans ma chambre pendant que je dormirais, de m'attacher les pieds et les mains, pour me mettre avec lui dans son brûlant chariot, afin qu'il m'emmenât. La chose ainsi arrêtée, elles me grondèrent à peine des brusqueries que j'avais faites. Elles dirent seulement qu'il fallait songer à les réparer. Perroquet et Toutou restèrent surpris d'une si grande douceur. « Savez-vous bien, ma maîtresse, dit mon chien, que le cœur ne m'annonce rien de bon : mesdames les fées sont d'étranges

personnages, et surtout Violente. » Je me moquai de ces alarmes, et j'attendis mon cher époux avec mille impatiences : il en avait trop de me voir pour tarder ; je jetai l'échelle de corde, bien résolue de m'en retourner avec lui ; il monta légèrement, et me dit des choses si tendres que je n'ose encore les rappeler à mon souvenir.

Comme nous parlions ensemble avec la même tranquillité que nous aurions eue dans son palais, nous vîmes tout d'un coup enfoncer les fenêtres de ma chambre. Les fées entrèrent sur leur terrible dragon, Migonnet les suivait dans son chariot de feu, et tous ses gardes avec leurs autruches. Le roi, sans s'effrayer, mit l'épée à la main, et ne songea qu'à me garantir de la plus furieuse aventure qui se soit jamais passée ; car enfin, vous le dirai-je, seigneur ? ces barbares créatures poussèrent leur dragon sur lui, et à mes yeux il le dévora.

Désespérée de son malheur et du mien, je me jetai dans la gueule de cet horrible monstre, voulant qu'il m'engloutît, comme il venait d'engloutir tout ce que j'aimais au monde. Il voulait bien aussi ; mais les fées encore plus cruelles que lui ne le voulurent pas. « Il faut, s'écrièrent-elles, la réserver à de plus longues peines, une prompte mort est trop douce pour cette indigne créature. » Elles me touchèrent, je me vis aussitôt sous la figure d'une chatte blanche ; elles me conduisirent dans ce superbe palais qui était à mon père ; elles métamorphosèrent tous les seigneurs et toutes les dames du royaume en chats et en chattes ; elles en laissèrent à qui l'on ne voyait que les mains, et me réduisirent dans le déplorable état où vous me trouvâtes, me faisant savoir ma naissance, la mort de mon père, celle de ma mère, et que je ne serais délivrée de ma chatonique figure que par un prince qui ressemblerait parfaitement à l'époux qu'elles m'avaient ravi. C'est vous, seigneur, qui avez cette ressemblance, continua-t-elle, mêmes traits, même air, même son de voix ; j'en fus frappée aussitôt que je vous vis ; j'étais informée de tout ce qui devait arriver, et je le suis encore de tout ce qui arrivera ; mes peines vont finir. – Et les miennes, belle reine, dit le prince, en se jetant à ses pieds, seront-elles de longue durée ? – Je vous aime déjà plus que ma vie, seigneur, dit la reine ; il faut partir pour aller vers votre père, nous verrons ses sentiments pour moi, et s'il consentira à ce que vous désirez.

Elle sortit, le prince lui donna la main, elle monta dans un chariot avec lui : il était beaucoup plus magnifique que ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Le reste de l'équipage y répondait à tel point que tous les fers des chevaux étaient d'émeraude, et les clous, de diamant. Cela ne s'est peut-être jamais vu que cette fois-là. Je ne dis point les agréables conversations que la reine et le prince avaient ensemble ; si elle était unique en beauté, elle ne l'était pas moins en esprit, et le jeune prince était aussi parfait qu'elle ; de sorte qu'ils pensaient des choses toutes

charmantes.

Lorsqu'ils furent près du château, où les deux frères aînés du prince devaient se trouver, la reine entra dans un petit rocher de cristal, dont toutes les pointes étaient garnies d'or et de rubis. Il y avait des rideaux tout autour, afin qu'on ne la vît point, et il était porté par de jeunes hommes très bien faits et superbement vêtus. Le prince demeura dans le chariot ; il aperçut ses frères qui se promenaient avec des princesses d'une excellente beauté. Dès qu'ils le reconnurent, ils s'avancèrent pour le recevoir, et lui demandèrent s'il amenait une maîtresse : il leur dit qu'il avait été si malheureux, que dans tout son voyage il n'en avait rencontré que de très laides, que ce qu'il apportait de plus rare, c'était une petite chatte blanche. Ils se prirent à rire de sa simplicité. « Une chatte, lui dirent-ils, avez-vous peur que les souris ne mangent notre palais ? » Le prince répliqua qu'en effet il n'était pas sage de vouloir faire un tel présent à son père ; là-dessus chacun prit le chemin de la ville.

Les princes aînés montèrent avec leurs princesses dans des calèches toutes d'or et d'azur, leurs chevaux avaient sur leurs têtes des plumes et des aigrettes ; rien n'était plus brillant que cette cavalcade. Notre jeune prince allait après, et puis le rocher de cristal que tout le monde regardait avec admiration.

Les courtisans s'empressèrent de venir dire au roi que les trois princes arrivaient : « Amènent-ils des belles dames ? répliqua le roi. – Il est impossible de rien voir qui les surpasse. » À cette réponse il parut fâché. Les deux princes s'empressèrent de monter avec leurs merveilleuses princesses. Le roi les reçut très bien, et ne savait à laquelle donner le prix ; il regarda son cadet, et lui dit : « Cette fois-ci vous venez donc seul ? – Votre Majesté verra dans ce rocher une petite chatte blanche, répliqua le prince, qui miaule si doucement, et qui fait si bien patte de velours, qu'elle lui agréera. » Le roi sourit, et fut lui-même pour ouvrir le rocher ; mais aussitôt qu'il s'approcha, la reine avec un ressort en fit tomber toutes les pièces, et parut comme le soleil qui a été quelque temps enveloppé dans une nue ; ses cheveux blonds étaient épars sur ses épaules, ils tombaient par grosses boucles jusqu'à ses pieds ; sa tête était ceinte de fleurs, sa robe d'une légère gaze blanche, doublée de taffetas couleur de rosé, elle se leva et fit une profonde révérence au roi, qui ne put s'empêcher, dans l'excès de son admiration, de s'écrier : « Voici l'incomparable, et celle qui mérite ma couronne. »

« Seigneur, lui dit-elle, je ne suis pas venue pour vous arracher un trône que vous remplissez si dignement, je suis née avec six royaumes : permettez que je vous en offre un, et que j'en donne autant à chacun de vos fils. Je ne vous demande pour toute récompense que

votre amitié, et ce jeune prince pour époux. Nous aurons encore assez de trois royaumes. » Le roi et toute la cour poussèrent de longs cris de joie et d'étonnement. Le mariage fut célébré aussitôt, aussi bien que celui des deux princes ; de sorte que toute la cour passa plusieurs mois dans les divertissements et les plaisirs. Chacun ensuite partit pour aller gouverner ses États ; la belle Chatte Blanche s'y est immortalisée, autant par ses bontés et ses libéralités que par son rare mérite et sa beauté.

Le Rameau d'Or

Il était une fois un roi dont l'humeur austère et chagrine inspirait plutôt de la crainte que de l'amour. Il se laissait voir rarement ; et sur les plus légers soupçons, il faisait mourir ses sujets. On le nommait le roi Brun, parce qu'il fronçait toujours le sourcil. Le roi Brun avait un fils qui ne lui ressemblait point. Rien n'égalait son esprit, sa douceur, sa magnificence et sa capacité ; mais il avait les jambes tordues, une bosse plus haute que sa tête, les yeux de travers, la bouche de côté ; enfin c'était un petit monstre, et jamais une si belle âme n'avait animé un corps si mal fait. Cependant, par un sort singulier, il se faisait aimer jusqu'à la folie des personnes auxquelles il voulait plaire ; son esprit était si supérieur à tous les autres, qu'on ne pouvait l'entendre avec indifférence.

La reine sa mère voulut qu'on l'appelât Torticoli ; soit qu'elle aimât ce nom, ou qu'étant effectivement tout de travers, elle crût avoir rencontré ce qui lui convenait davantage. Le roi Brun, qui pensait plus à sa grandeur qu'à la satisfaction de son fils, jeta les yeux sur la fille d'un puissant roi, qui était son voisin, et dont les États, joints aux siens, pouvaient le rendre redoutable à toute la terre. Il pensa que cette princesse serait fort propre pour le prince Torticoli, parce qu'elle n'aurait pas lieu de lui reprocher sa difformité et sa laideur, puisqu'elle était pour le moins aussi laide et aussi difforme que lui. Elle allait toujours dans une jatte, elle avait les jambes rompues. On l'appelait Trognon. C'était la créature du monde la plus aimable par l'esprit ; il semblait que le ciel avait voulu la récompenser du tort que lui avait fait la nature.

Le roi Brun ayant demandé et obtenu le portrait de la princesse Trognon, le fit mettre dans une grande salle sous un dais, et il envoya quérir le prince Torticoli, auquel il commanda de regarder ce portrait avec tendresse, puisque c'était celui de Trognon, qui lui était destinée. Torticoli y jeta les yeux, et les détourna aussitôt avec un air de dédain qui offensa son père.

« Est-ce que vous n'êtes pas content ? lui dit-il d'un ton aigre et fâché.

– Non, seigneur, répondit-il ; je ne serai jamais content d'épouser un cul-de-jatte.

– Il vous sied bien, dit le roi Brun, de trouver des défauts en cette princesse, étant vous-même un petit monstre qui fait peur !

– C'est par cette raison, ajouta le prince, que je ne veux point m'allier avec un autre monstre ; j'ai assez de peine à me souffrir : que serait-ce si j'avais une telle compagnie ?

– Vous craignez de perpétuer la race des magots, répondit le roi d'un air offensant ; mais vos craintes sont vaines, vous l'épouserez. Il suffit que je l'ordonne pour être obéi. »

Torticoli ne répliqua rien ; il fit une profonde révérence, et se retira.

Le roi Brun n'était point accoutumé à trouver la plus petite résistance ; celle de son fils le mit dans une colère épouvantable. Il le fit enfermer dans une tour qui avait été bâtie exprès pour les princes rebelles, mais il ne s'en était point trouvé depuis deux cent ans ; de sorte que tout y était en assez mauvais ordre. Les appartements et les meubles y paraissaient d'une antiquité surprenante. Le prince aimait la lecture. Il demanda des livres ; on lui permit d'en prendre dans la bibliothèque de la tour. Il crut d'abord que cette permission suffisait. Lorsqu'il voulut les lire, il en trouva le langage si ancien qu'il n'y comprenait rien. Il les laissait, puis il les reprenait, essayant d'y entendre quelque chose, ou tout au moins de s'amuser avec.

Le roi Brun, persuadé que Torticoli se lasserait de sa prison, agit comme s'il avait consenti à épouser Trognon ; il envoya des ambassadeurs au roi son voisin, pour lui demander sa fille, à laquelle il promettait une félicité parfaite. Le père de Trognon fut ravi de trouver une occasion si avantageuse de la marier ; car tout le monde n'est pas d'humeur de se charger d'un cul-de-jatte. Il accepta la proposition du roi Brun, quoiqu'à dire vrai, le portrait du prince Torticoli, qu'on lui avait apporté, ne lui parût pas fort touchant. Il le fit placer à son tour dans une galerie magnifique ; l'on y apporta Trognon. Lorsqu'elle l'aperçut, elle baissa les yeux et se mit à pleurer. Son père, indigné de la répugnance qu'elle témoignait, prit un miroir. Le mettant vis-à-vis d'elle :

« Vous pleurez, ma fille, lui dit-il. Ah ! regardez-vous, et convenez après cela qu'il ne vous est pas permis de pleurer.

– Si j'avais quelque empressement d'être mariée, seigneur, lui dit-elle, j'aurais peut-être tort d'être si délicate ; mais je chérirai mes disgrâces, si je les souffre toute seule ; je ne veux partager avec personne l'ennui de me voir. Que je reste toute ma vie la malheureuse princesse Trognon, je serai contente, ou tout au moins je ne me plaindrai point. »

Quelque bonnes que pussent être ses raisons, le roi ne les écouta pas ; il fallut partir avec les ambassadeurs qui l'étaient venus demander.

Pendant qu'elle fait son voyage dans une litière, où elle était comme un vrai Trognon, il faut revenir dans la tour, et voir ce que fait le prince. Aucun de ses gardes n'osait lui parler. On avait ordre de le laisser s'ennuyer, de lui donner mal à manger, et de le fatiguer par toute sorte de mauvais traitements. Le roi Brun savait se faire obéir : si ce n'était pas par amour, c'était au moins par crainte ; mais l'affection qu'on avait pour le prince était cause qu'on adoucissait ses peines autant qu'on le pouvait.

Un jour qu'il se promenait dans une grande galerie, pensant tristement à sa destinée, qui l'avait fait naître si laid et si affreux, et qui lui faisait rencontrer une princesse encore plus disgraciée, il jeta les yeux sur les vitres, qu'il trouva peintes de couleurs si vives, et les dessins si bien exprimés, qu'ayant un goût particulier pour ces beaux ouvrages, il s'attacha à regarder celui-là ; mais il n'y comprenait rien, car c'étaient des histoires qui étaient passées depuis plusieurs siècles. Il est vrai que ce qui le frappa, ce fut de voir un homme qui lui ressemblait si fort, qu'il paraissait que c'était son portrait. Cet homme était dans le donjon de la tour, et cherchait dans la muraille, où il trouvait un tire-bourre d'or, avec lequel il ouvrait un cabinet. Il y avait encore beaucoup d'autres choses qui frappèrent son imagination ; et sur la plupart des vitres, il voyait toujours son portrait. « Par quelle aventure, disait-il, me fait-on faire ici un personnage, moi qui n'étais pas encore né ? Et par quelle fatale idée le peintre s'est-il diverti à faire un homme comme moi ? » Il voyait sur ces vitres une belle personne, dont les traits étaient si réguliers, et la physionomie si spirituelle, qu'il ne pouvait en détourner les yeux. Enfin il y avait mille objets différents, et toutes les passions y étaient si bien exprimées, qu'il croyait voir arriver ce qui n'était représenté que par le mélange des couleurs.

Il ne sortit de la galerie que lorsqu'il n'eut plus assez de jour pour distinguer ces peintures. Quand il fut retourné dans sa chambre, il prit un vieux manuscrit qui lui tomba le premier sous la main ; les feuilles en étaient de vélin, peintes tout autour, et la couverture d'or émaillé de bleu, qui formait des chiffres. Il demeura bien surpris d'y voir les mêmes choses qui étaient sur les vitres de la galerie ; il tâchait de lire ce qui était écrit ; il n'en put venir à bout. Mais tout d'un coup il vit que dans un des feuillets où l'on représentait des musiciens, ils se mirent à chanter ; et dans un autre feuillet, où il y avait des joueurs de bassette et de trictrac, les cartes et les dés allaient et venaient. Il tourna le vélin ; c'était un bal où l'on dansait ; toutes les dames étaient

parées, et d'une beauté merveilleuse. Il tourna encore le feuillet : il sentit l'odeur d'un excellent repas : c'étaient les petites figures qui mangeaient. La plus grande n'avait pas un quartier de haut. Il y en eut une qui se tournant vers le prince : « À ta santé, Torticoli, lui dit-elle, songe à nous rendre notre reine ; si tu le fais, tu t'en trouveras bien ; si tu y manques, tu t'en trouveras mal. »

À ces paroles, le prince fut saisi d'une si violente peur, car il y avait déjà quelque temps qu'il commençait à trembler, qu'il laissa tomber le livre d'un côté, et il tomba de l'autre comme un homme mort. Au bruit de sa chute, ses gardes accoururent ; ils l'aimaient chèrement, et ne négligèrent rien pour le faire revenir de son évanouissement. Lorsqu'il se trouva en état de parler, ils lui demandèrent ce qu'il avait ; il leur dit qu'on le nourrissait si mal qu'il n'y pouvait résister, et qu'ayant la tête pleine d'imaginings, il s'était figuré de voir et d'entendre des choses si surprenantes dans ce livre, qu'il avait été saisi de peur. Ses gardes affligés lui donnèrent à manger, malgré toutes les défenses du roi Brun. Quand il eut mangé, il reprit le livre devant eux, et ne trouva plus rien de ce qu'il avait vu ; cela lui confirma qu'il s'était trompé.

Il retourna le lendemain dans la galerie ; il vit encore les peintures sur les vitres, qui se remuaient, qui se promenaient dans des allées, qui chassaient des cerfs et des lièvres, qui pêchaient, ou qui bâtissaient de petites maisons ; car c'étaient des miniatures fort petites et son portrait était toujours partout. Il avait un habit semblable au sien, il montait dans le donjon de la tour, et il y trouvait le tire-bourre d'or. Comme il avait bien mangé, il n'y avait plus lieu de croire qu'il entrât de la vision dans cette affaire. » Ceci est trop mystérieux, dit-il, pour que je doive négliger les moyens d'en savoir davantage ; peut-être que je les apprendrai dans le donjon. » Il y monta, et frappant contre le mur, il lui sembla qu'un endroit était creux ; il prit un marteau, il démaçonna cet endroit, et trouva un tire-bourre d'or fort proprement fait. Il ignorait encore à quel usage il devait lui servir, lorsqu'il aperçut dans un coin du donjon une vieille armoire de méchant bois. Il voulut l'ouvrir, mais il ne put trouver de serrures ; de quelque côté qu'il la tournât, c'était une peine inutile. Enfin il vit un petit trou, et soupçonnant que le tire-bourre lui serait utile, il l'y mit ; puis tirant avec force, il ouvrit l'armoire. Mais autant qu'elle était vieille et laide par dehors, autant était-elle belle et merveilleuse par dedans ; tous les tiroirs étaient de cristal de roche gravé, ou d'ambre, ou de pierres précieuses ; quand on en avait tiré un, l'on en trouvait de plus petits aux côtés, dessus, dessous et au fond, qui étaient séparés par de la nacre de perle. On tirait cette nacre, et les tiroirs ensuite ; chacun était rempli des plus belles armes du monde, de riches couronnes, de

portraits admirables. Le prince Torticoli était charmé ; il tirait toujours sans se lasser. Enfin il trouva une petite clef, faite d'une seule émeraude, avec laquelle il ouvrit un guichet d'or qui était dans le fond ; il fut ébloui d'une brillante escarboucle qui formait une grande boîte. Il la tira promptement du guichet ; mais que devint-il, lorsqu'il la trouva toute pleine de sang, et la main d'un homme qui était coupée, laquelle tenait encore une boîte de portrait.

À cette vue Torticoli frémit, ses cheveux se hérissèrent, ses jambes mal assurées le soutenaient avec peine. Il s'assit par terre, tenant encore la boîte, détournant les yeux d'un objet si funeste ; il avait grande envie de la remettre où il l'avait prise, mais il pensait que tout ce qui s'était passé jusqu'alors n'était point arrivé sans de grands mystères. Il se souvenait de ce que la petite figure du livre lui avait dit : « Que selon qu'il en userait, il s'en trouverait bien ou mal. » Il craignait autant l'avenir que le présent. Et venant à se reprocher une timidité indigne d'une grande âme, il fit un effort sur lui-même ; puis attachant les yeux sur cette main :

« Ô main infortunée ! dit-il, ne peux-tu par quelques signes m'instruire de ta triste aventure ? Si je suis en état de te servir, assure-toi de la générosité de mon cœur. »

Cette main à ces paroles parut agitée, et remuant les doigts, elle lui fit des signes, dont il entendit aussi bien le discours, que si une bouche intelligente lui eût parlé.

« Apprends, dit la main, que tu peux tout pour celui dont la barbarie d'un jaloux m'a séparée. Tu vois dans ce portrait l'adorable beauté qui est cause de mon malheur ; va sans différer dans la galerie, prends garde à l'endroit où le soleil darde ses plus ardents rayons ; cherche, et tu trouveras mon trésor. »

La main cessa alors d'agir ; le prince lui fit plusieurs questions, à quoi elle ne répondit point.

« Où vous remettrai-je ? » lui dit-il.

Elle lui fit de nouveaux signes ; il comprit qu'il fallait la remettre dans l'armoire : il n'y manqua pas. Tout fut refermé ; il serra le tire-bourre dans le même mur où il l'avait pris, et s'étant un peu aguerri sur les prodiges, il descendit dans la galerie.

À son arrivée les vitres commencèrent à faire un cliquetis et un trémoussement extraordinaires ; il regarda où les rayons du soleil donnaient ; il vit que c'était sur le portrait d'un jeune adolescent, si beau et d'un si grand air qu'il en demeura charmé. En levant ce tableau, il trouva un lambris d'ébène avec des filets d'or, comme dans tout le reste de la galerie : il ne savait comment l'ôter, et s'il devait

l'ôter. Il regarda sur les vitres, il connut que le lambris se levait ; aussitôt il le lève, et il se trouve dans un vestibule tout de porphyre, orné de statues ; il monte un large degré d'agate, dont la rampe était d'or de rapport ; il entre dans un salon tout de lapis et traversant des appartements sans nombre, où il restait ravi de l'excellence des peintures et de la richesse des meubles, il arriva enfin dans une petite chambre, dont tous les ornements étaient de turquoise, et il vit sur un lit de gaze bleue et or, une dame qui semblait dormir. Elle était d'une beauté incomparable ; ses cheveux plus noirs que l'ébène relevaient la blancheur de son teint ; elle paraissait inquiète dans son sommeil ; son visage avait quelque chose d'abattu et d'une personne malade.

Le prince, craignant de la réveiller, s'approcha doucement ; il entendit qu'elle parlait, et prêtant une grande attention à ses paroles, il ouït ce peu de mots, entrecoupés de soupirs : « Penses-tu, perfide, que je puisse t'aimer, après m'avoir éloignée de mon aimable Trasimène ? Quoi ! à mes yeux tu as osé séparer une main si chère, d'un bras qui doit t'être toujours redoutable ? Est-ce ainsi que tu prétends me prouver ton respect et ton amour ? Ah ! Trasimène, mon cher amant, ne dois-je plus vous voir ? » Le prince remarqua que les larmes cherchaient un passage entre ses paupières fermées, et que coulant sur ses joues, elles ressemblaient aux pleurs de l'aurore.

Il restait au pied de son lit comme immobile, ne sachant s'il devait l'éveiller ou la laisser plus longtemps dans un sommeil si triste ; il comprenait déjà que Trasimène était son amant, et qu'il en avait trouvé la main dans le donjon ; il roulait mille pensées confuses sur tant de différentes choses, quand il entendit une musique charmante ; elle était composée de rossignols et de serins, qui accordaient si bien leur ramage, qu'ils surpassaient les plus agréables voix. Aussitôt un aigle, d'une grandeur extraordinaire, entra ; il volait doucement, et tenait dans ses serres un rameau d'or chargé de rubis, qui formaient des cerises. Il attachait fixement ses yeux sur la belle endormie ; il semblait voir son soleil ; et déployant ses grandes ailes, il planait devant elle, tantôt s'élevant, et tantôt s'abaissant jusqu'à ses pieds.

Après quelques moments, il se tourna vers le prince, et s'en approcha, mettant dans sa main le rameau d'or cerisé ; les oiseaux qui chantaient poussèrent alors des tons qui percèrent les voûtes du palais. Le prince appliqua si bien son esprit aux différentes choses qui s'entre-succédaient, qu'il jugea que cette dame était enchantée, et que l'honneur d'une aventure si glorieuse lui était réservé ; il s'avance vers elle, il met un genou en terre, il la frappe avec le rameau, lui dit :

« Belle et charmante personne, qui dormez par un pouvoir qui m'est inconnu, je vous conjure au nom de Trasimène de rentrer dans toutes les fonctions de la vie, qu'il semble que vous avez perdue. »

La dame ouvre les yeux, aperçoit l'aigle, et s'écrie :

« Arrêtez, cher amant, arrêtez. »

Mais l'oiseau royal jette un cri aussi aigu que douloureux, et il s'envole avec ses petits musiciens emplumés.

La dame, se tournant en même temps vers Torticoli :

« J'ai écouté mon cœur plutôt que ma reconnaissance, lui dit-elle ; je sais que je vous dois tout, et que vous me rappelez à la lumière, que j'ai perdue depuis deux cents ans. L'enchanteur qui m'aimait, et qui m'a fait souffrir tant de maux, vous avait réservé cette grande aventure ; j'ai le pouvoir de vous servir, j'en ai un désir passionné. Voyez ce que vous souhaitez ; j'emploierai l'art de féerie, que je possède souverainement, pour vous rendre heureux.

– Madame, répondit le prince, si votre science vous fait pénétrer jusqu'aux sentiments du cœur, il vous est aisé de connaître que, malgré les disgrâces dont je suis accablé, je suis moins à plaindre qu'un autre.

– C'est l'effet de votre bon esprit, ajouta la fée ; mais enfin ne me laissez pas la honte d'être ingrate à votre égard. Que souhaitez-vous ? Je peux tout : demandez.

– Je souhaiterais, répondit Torticoli, vous rendre le beau Trasimène, qui vous coûte de si fréquents soupirs.

– Vous êtes trop généreux, lui dit-elle, de préférer mes intérêts aux vôtres ; cette grande affaire s'achèvera par une autre personne : je ne m'explique pas davantage. Sachez seulement qu'elle ne vous sera pas indifférente ; mais ne me refusez pas plus longtemps le plaisir de vous obliger.

– Que désirez-vous, madame ? dit le prince, en se jetant à ses pieds, vous voyez mon affreuse figure, on me nomme Torticoli par dérision ; rendez-moi moins ridicule.

– Va, prince, lui dit la fée, en le touchant trois fois avec le rameau d'or, va, tu seras si accompli et si parfait, que jamais homme, devant ni après toi, ne t'égale ; nomme-toi *Sans-Pair*, tu porteras ce nom à juste titre. »

Le prince reconnaissant embrassa ses genoux, et par un silence qui expliquait sa joie, il lui laissait deviner ce qui se passait dans son âme. Elle l'obligea de se relever ; il se mira dans les glaces qui ornaient cette chambre, et Sans-Pair ne reconnut plus Torticoli. Il était grand de trois pieds ; il avait des cheveux qui tombaient par grosses boucles sur ses épaules, un air plein de grandeur et de grâces, des traits réguliers, des yeux d'esprit ; enfin c'était le digne ouvrage d'une fée

bienfaisante et sensible.

« Que ne m'est-il permis, lui dit-elle, de vous apprendre votre destinée ! de vous instruire des écueils que la fortune mettra en votre chemin ! de vous enseigner les moyens de les éviter ! Que j'aurais de satisfaction de joindre ce bon office à celui que je viens de vous rendre ! mais j'offenserais le Génie supérieur qui vous guide. Allez, prince, fuyez de la tour, et souvenez-vous que la fée Bénigne sera toujours de vos amies. »

À ces mots, elle, le palais et les merveilles que le prince avait vues, disparurent : il se trouva dans une épaisse forêt, à plus de cent lieues de la tour où le roi Brun l'avait fait mettre.

Laissons-le revenir de son juste étonnement, et voyons deux choses ; l'une, ce qui se passe entre les gardes que son père lui avait donnés, et l'autre, ce qui arrive à la princesse Trognon. Ces pauvres gardes, surpris que leur prince ne demandât point à souper, entrèrent dans sa chambre, et ne l'ayant pas trouvé, ils le cherchèrent partout avec une extrême crainte qu'il ne se fût sauvé. Leur peine étant inutile, ils pensèrent se désespérer ; car ils appréhendaient que le roi Brun, qui était si terrible, ne les fît mourir. Après avoir agité tous les moyens propres à l'apaiser, ils conclurent qu'il fallait qu'un d'entre eux se mit au lit et ne se laissât point voir ; qu'ils diraient que le prince était bien malade, que peu après ils le feindraient mort, et qu'une bûche ensevelie et enterrée les tirerait d'intrigue. Ce remède leur parut infaillible ; sur-le-champ ils le mirent en pratique. Le plus petit des gardes, à qui l'on fit une grosse bosse, se coucha. On fut dire au roi que son fils était bien malade ; il crut que c'était pour l'attendrir, et ne voulut rien relâcher de sa sévérité : c'était justement ce que les timides gardes souhaitaient ; et plus ils faisaient paraître d'empressements, plus le roi Brun marquait d'indifférence.

Pour la princesse Trognon, elle arriva dans une petite machine qui n'avait qu'une coudée de haut, et la machine était dans une litière. Le roi Brun alla au-devant d'elle ; lorsqu'il la vit si difforme, dans une jatte, la peau écaillée comme une morue, les sourcils joints, le nez plat et large, et la bouche proche des oreilles, il ne put s'empêcher de lui dire :

« En vérité, princesse Trognon, vous êtes gracieuse de mépriser mon Torticoli ; sachez qu'il est bien laid, mais sans mentir il l'est moins que vous.

– Seigneur, lui dit-elle, je n'ai pas assez d'amour-propre pour m'offenser des choses désobligeantes que vous me dites ; je ne sais cependant si vous croyez que ce soit un moyen sûr pour me persuadée d'aimer votre charmant Torticoli ; mais je vous déclare, malgré ma

misérable jatte, et les défauts dont je suis remplie, que je ne veux point l'épouser, et que je préfère le titre de princesse Trognon à celui de reine Torticoli. »

Le roi Brun s'échauffa fort de cette réponse.

« Je vous assure, lui dit-il, que je n'en aurai pas le démenti ; le roi votre père doit être votre maître, et je le suis devenu depuis qu'il vous a mise entre mes mains.

– Il est des choses, dit-elle, sur lesquelles nous pouvons opter ; c'est en dépit de moi qu'on m'a conduite ici, je vous en avertis ; et je vous regarderai comme mon plus mortel ennemi, si vous me faites violence. »

Le roi encore plus irrité la quitta et lui donna un appartement dans son palais, avec des dames qui avaient ordre de lui persuader que le meilleur parti à prendre, pour elle, était d'épouser le prince.

Cependant les gardes, qui craignaient d'être découverts, et que le roi ne sût que son fils s'était sauvé, se hâtèrent de lui aller dire qu'il était mort. À ces nouvelles il ressentit une douleur dont on le croyait incapable ; il cria, il hurla, et se prenant à Trognon de la perte qu'il venait de faire, il l'envoya dans la tour à la place de son cher défunt.

La pauvre princesse demeura aussi triste qu'étonnée de se trouver prisonnière ; elle avait du cœur, et elle parla comme elle devait d'un procédé si dur. Elle croyait qu'on le dirait au roi ; mais personne n'osa l'en entretenir. Elle croyait aussi qu'elle pouvait écrire à son père les mauvais traitements qu'elle souffrait, et qu'il viendrait la délivrer. Ses projets de ce côté-là furent inutiles : on interceptait ses lettres et on les donnait au roi Brun.

Comme elle vivait dans cette espérance, elle s'affligeait moins, et tous les jours elle allait dans la galerie regarder les peintures qui étaient sur les vitres ; rien ne lui paraissait plus extraordinaire que ce nombre de choses différentes qui y étaient représentées, et de s'y voir dans sa jatte. « Depuis que je suis arrivée en ce pays-ci, les peintres, disait-elle, ont pris un étrange plaisir à me peindre ; est-ce qu'il n'y a pas assez de figures ridicules sans la mienne ? ou veulent-ils par des oppositions faire éclater davantage la beauté de cette jeune bergère qui me semble charmante ? » Elle regardait ensuite le portrait d'un berger qu'elle ne pouvait assez louer. « Que l'on est à plaindre, disait-elle, d'être disgraciée de la nature au point que je le suis ! Et que l'on est heureuse quand on est belle ! » En disant ces mots, elle avait les larmes aux yeux ; puis se voyant dans un miroir, elle se tourna brusquement ; mais elle fut bien étonnée de trouver derrière elle une petite vieille, coiffée d'un chaperon, qui était la moitié plus laide qu'elle ; et la jatte où elle se traînait avait plus de vingt trous, tant elle

était usée.

« Princesse, lui dit cette vieillotte, vous pouvez choisir entre la vertu et la beauté ; vos regrets sont si touchants que je les ai entendus. Si vous voulez être belle, vous serez coquette, glorieuse et très galante ; si vous voulez rester comme vous êtes, vous serez sage, estimée et fort humble. »

Trognon regarda celle qui lui parlait, et lui demanda si la beauté était incompatible avec la sagesse.

« Non, lui dit la bonne femme ; mais à votre égard il est arrêté que vous ne pouvez avoir que l'un des deux.

– Hé bien, s'écria Trognon d'un air ferme, je préfère ma laideur à la beauté.

– Quoi ! vous aimez mieux effrayer ceux qui vous voient ? reprit la vieille.

– Oui, madame, dit la princesse, je choisis plutôt tous les malheurs ensemble, que de manquer de vertu.

– J'avais apporté exprès mon manchon jaune et blanc, dit la fée ; en soufflant du côté jaune, vous seriez devenue semblable à cette admirable bergère qui vous a paru si charmante, et vous auriez été aimée d'un berger dont le portrait a arrêté vos yeux plus d'une fois ; en soufflant du côté blanc, vous pourrez vous affermir encore dans le chemin de la vertu, où vous entrez si courageusement.

– Hé ! madame, reprit la princesse, ne me refusez pas cette grâce, elle me consolera de tout le mépris que l'on a pour moi. »

La petite vieille lui donna le manchon de vertu et de beauté ; Trognon ne se méprit point, elle souffla par le côté blanc, et remercia la fée qui disparut aussitôt.

Elle était ravie du bon choix qu'elle avait fait ; et quelque sujet qu'elle eût d'envier l'incomparable beauté de la bergère peinte sur les vitres, elle pensait, pour s'en consoler, que la beauté passe comme un songe ; que la vertu est un trésor éternel et une beauté inaltérable, qui dure plus que la vie : elle espérait toujours que le roi son père se mettrait à la tête d'une grosse armée, et qu'il la tirerait de la tour. Elle attendait le moment de le voir avec mille impatiences, et elle mourait d'envie de monter au donjon pour voir arriver le secours qu'elle attendait. Mais comment grimper si haut ? Elle allait dans sa chambre moins vite qu'une tortue ; et pour monter, c'était ses femmes qui la portaient.

Cependant elle en trouva un moyen assez particulier. Elle sut que l'horloge était dans le donjon ; elle ôta les poids, et se mit à la place.

Lorsqu'on remonta l'horloge, elle fut guindée jusqu'en haut ; elle regarda promptement à la fenêtre qui donnait sur la campagne, mais elle ne vit rien venir, et elle s'en retira pour se reposer un peu. En s'appuyant contre le mur que Torticoli, ou pour mieux dire le prince Sans-Pair, avait défait et raccommodé assez mal, le plâtre tomba et le tire-bourre d'or, qui fit tin, tin, près de Trognon. Elle l'aperçut, et après l'avoir ramassé, elle examina à quoi il pouvait servir. Comme elle avait plus d'esprit qu'une autre, elle jugea bien vite que c'était pour ouvrir l'armoire, où il n'y avait point de serrure ; elle en vint à bout, et elle ne fut pas moins ravie que le prince l'avait été de tout ce qu'elle y rencontra de rare et de galant. Il y avait quatre mille tiroirs, tous remplis de bijoux antiques et modernes ; enfin elle trouve le guichet d'or, la boîte d'escarboucle, et la main qui nageait dans le sang. Elle en frémit, et voulut la jeter ; mais il ne fut pas en son pouvoir de la laisser aller, une puissance secrète l'en empêchait. « Hélas ! que vais-je faire ? dit-elle tristement. J'aime mieux mourir que de rester davantage avec cette main coupée. » Dans ce moment elle entendit une voix douce et agréable, qui lui dit :

« Prends courage, princesse, ta félicité dépend de cette aventure.

– Hé ! que puis-je faire ? répondit-elle en tremblant.

– Il faut, lui dit la voix, emporter cette main dans ta chambre la cacher sous ton chevet ; et, quand tu verras un aigle, la lui donner sans tarder un moment. »

Quelque effrayée que fût la princesse, cette voix avait quelque chose de si persuasif, qu'elle n'hésita pas à obéir ; elle remplaça les tiroirs et les raretés comme elle les avait trouvés, sans en prendre aucune. Ses gardes, qui craignaient qu'elle ne leur échappât à son tour, ne l'ayant point vue dans sa chambre, la cherchèrent et demeurèrent surpris de la rencontrer dans un lieu où elle ne pouvait, disaient-ils, monter que par enchantement.

Elle fut trois jours sans rien voir ; elle n'osait ouvrir la belle boîte d'escarboucle, parce que la main coupée lui faisait trop grand peur. Enfin, une nuit elle entendit du bruit contre sa fenêtre ; elle ouvrit son rideau, et elle aperçut au clair de la lune un aigle qui voltigeait. Elle se leva comme elle put, et se traînant dans la chambre, elle ouvrit la fenêtre. L'aigle entra, faisant grand bruit avec ses ailes, en signe de réjouissance ; elle ne différa pas à lui présenter la main, qu'il prit avec ses serres, et un moment après elle ne l'aperçut plus ; il y avait à sa place un jeune homme, le plus beau et le mieux fait qu'elle eût jamais vu ; son front était ceint d'un diadème, son habit couvert de pierreries. Il tenait dans sa main un portrait ; et prenant le premier la parole :

« Princesse, dit-il à Trognon, il y a deux cents ans qu'un perfide

enchanteur me retient en ces lieux. Nous aimions l'un et l'autre l'admirable fée Bénigne ; j'étais souffert, il était jaloux. Son art surpassait le mien ; et voulant s'en prévaloir pour me perdre, il me dit d'un air absolu qu'il me défendait de la voir davantage. Une telle défense ne convenait ni à mon amour, ni au rang que je tenais : je le menaçai ; et la belle que j'adore se trouva si offensée de la conduite de l'enchanteur, qu'elle lui défendit à son tour de l'approcher jamais. Ce cruel résolut de nous punir l'un et l'autre.

« Un jour que j'étais auprès d'elle, charmé du portrait qu'elle m'avait donné, et que je regardais, le trouvant mille fois moins beau que l'original, il parut, et d'un coup de sabre il sépara ma main de mon bras. La fée Bénigne (c'est le nom de ma reine) ressentit plus vivement que moi la douleur de cet accident ; elle tomba évanouie sur son lit, et sur-le-champ je me sentis couvert de plumes ; je fus métamorphosé en aigle. Il m'était permis de venir tous les jours voir la reine, sans pouvoir en approcher ni la réveiller ; mais j'avais la consolation de l'entendre sans cesse pousser de tendres soupirs, et parler en rêvant de son cher Trasimène. Je savais encore qu'au bout de deux cents ans un prince rappellerait Bénigne à la lumière, et qu'une princesse, en me rendant ma main coupée, me rendrait ma première forme. Une fée qui s'intéresse à votre gloire a voulu que cela fût ainsi ; c'est elle qui a si soigneusement enfermé ma main dans l'armoire du donjon ; c'est elle qui m'a donné le pouvoir de vous marquer aujourd'hui ma reconnaissance. Souhaitez, princesse, ce qui peut vous faire le plus de plaisir, et sur-le-champ vous l'obtiendrez.

– Grand roi, répliqua Trognon (après quelques moments de silence), si je ne vous ai pas répondu promptement, ce n'est point que j'hésite ; mais je vous avoue que je ne suis pas aguerrie sur des aventures aussi surprenantes que celle-ci, et je me figure que c'est plutôt un rêve qu'une vérité.

– Non, madame, répondit Trasimène, ce n'est point une illusion ; vous en ressentirez les effets dès que vous voudrez me dire quel don vous désirez.

– Si je demandais tous ceux dont j'aurais besoin pour être parfaite, dit-elle, quelque pouvoir que vous ayez, il vous serait difficile d'y satisfaire ; mais je m'en tiens au plus essentiel : rendez mon âme aussi belle que mon corps est laid et difforme.

– Ah ! princesse, s'écria le roi Trasimène, vous me charmez par un choix si juste et si élevé ; mais qui est capable de le faire est déjà accomplie : votre corps va donc devenir aussi beau que votre âme et que votre esprit. »

Il toucha la princesse avec le portrait de la fée ; elle entend cric,

croc dans tous ses os ; ils s'allongent, ils se remboîtent ; elle se lève, elle est grande, elle est belle, elle est droite, elle a le teint plus blanc que du lait, tous les traits réguliers, un air majestueux et modeste, une physionomie fine et agréable.

« Quel prodige ! s'écrie-t-elle. Est-ce moi ? Est-ce une chose possible ?

– Oui, madame, reprit Trasimène, c'est vous ; le sage choix que vous avez fait de la vertu vous attire l'heureux changement que vous éprouvez. Quel plaisir pour moi, après ce que je vous dois, d'avoir été destiné pour y contribuer ! Mais quittez pour toujours le nom de Trognon ; prenez celui de Brillante, que vous méritez par vos lumières et par vos charmes. »

Dans ce moment il disparut ; et la princesse, sans savoir par quelle voiture elle était allée, se trouva au bord d'une petite rivière, dans un lieu ombragé d'arbres, le plus agréable de la terre.

Elle ne s'était point encore vue ; l'eau de cette rivière était si claire qu'elle connut avec une surprise extrême qu'elle était la même bergère dont elle avait tant admiré le portrait sur les vitres de la galerie. En effet, elle avait comme elle un habit blanc, garni de dentelles fines, le plus propre qu'on eût jamais vu à aucune bergère ; sa ceinture était de petites roses et de jasmins, ses cheveux ornés de fleurs ; elle trouva une houlette peinte et dorée auprès d'elle, avec un troupeau de moutons qui paissaient le long du rivage, et qui entendaient sa voix ; jusqu'au chien du troupeau, il semblait la connaître, et la caressait.

Quelles réflexions ne faisait-elle point sur des prodiges si nouveaux ! Elle était née, et elle avait vécu jusqu'alors, la plus laide de toutes les créatures ; mais elle était princesse. Elle devenait plus belle que l'astre du jour ; elle n'était plus qu'une bergère, et la perte de son rang ne laissait pas de lui être sensible.

Ces différentes pensées l'agitèrent jusqu'au moment où elle s'endormit. Elle avait veillé toute la nuit (comme je l'ai déjà dit), et le voyage qu'elle avait fait, sans s'en apercevoir, était de cent lieues : de sorte qu'elle s'en trouvait un peu lasse. Ses moutons et son chien, rassemblés à ses côtés, semblaient la garder, et lui donner les soins qu'elle leur devait. Le soleil ne pouvait l'incommoder, quoiqu'il fût dans toute sa force ; les arbres touffus l'en garantissaient ; et l'herbe fraîche et fine, sur laquelle elle s'était laissée tomber, paraissait orgueilleuse d'une charge si belle. C'est là

*Qu'on voyait les violettes,
À l'envi des autres fleurs,
S'élever sur les herbettes*

Les oiseaux y faisaient de doux concerts, et les zéphirs retenaient leur haleine, dans la crainte de l'éveiller. Un berger, fatigué de l'ardeur du soleil, ayant remarqué de loin cet endroit, s'y rendit en diligence ; mais lorsqu'il vit la jeune Brillante, il demeura si surpris, que sans un arbre contre lequel il s'appuya, il serait tombé de toute sa hauteur. En effet, il la reconnut pour cette même personne dont il avait admiré la beauté sur les vitres de la galerie et dans le livre de vélin ; car le lecteur ne doute pas que ce berger ne soit le prince Sans-Pair. Un pouvoir inconnu l'avait arrêté dans cette contrée ; il s'était fait admirer de tous ceux qui l'avaient vu. Son adresse en toutes choses, sa bonne mine et son esprit, ne le distinguaient pas moins entre les autres bergers, que sa naissance l'aurait distingué ailleurs.

Il attacha ses yeux sur Brillante avec une attention et un plaisir qu'il n'avait point ressentis jusqu'alors. Il se mit à genoux auprès d'elle ; il examinait cet assemblage de beauté qui la rendait toute parfaite ; et son cœur fut le premier qui paya le tribut qu'aucun autre depuis n'osa lui refuser. Comme il rêvait profondément, Brillante s'éveilla ; et voyant Sans-Pair proche d'elle avec un habit de pasteur extrêmement galant, elle le regarda, et rappela aussitôt son idée, parce qu'elle avait vu son portrait dans la tour.

« Aimable bergère, lui dit-il, quelle heureuse destinée vous conduit ici ? Vous y venez, sans doute, pour recevoir notre encens et nos vœux. Ah ! je sens déjà que je serai le plus empressé à vous rendre mes hommages.

– Non, berger, lui dit-elle, je ne prétends point exiger des honneurs qui ne me sont pas dus ; je veux demeurer simple bergère, j'aime mon troupeau et mon chien. La solitude a des charmes pour moi, je ne cherche qu'elle.

– Quoi ! jeune bergère, en arrivant en ces lieux vous y apportez le dessein de vous cacher aux mortels qui les habitent ! Est-il possible, continua-t-il, que vous nous vouliez tant de mal ? Tout du moins exceptez-moi, puisque je suis le premier qui vous ai offert ses services.

– Non, reprit Brillante, je ne veux point vous voir plus souvent que les autres, quoique je sente déjà une estime particulière pour vous ; mais enseignez-moi quelque sage bergère chez qui je puisse me retirer ; car étant inconnue ici, et dans un âge à ne pouvoir demeurer seule, je serai bien aise de me mettre sous sa conduite. »

Sans-Pair fut ravi de cette commission. Il la mena dans une cabane si propre qu'elle avait mille agréments dans sa simplicité. Il y avait une petite vieillotte qui sortait rarement, parce qu'elle ne pouvait presque plus marcher.

« Tenez, ma bonne mère, dit Sans-Pair en lui présentant Brillante, voici une fille incomparable dont la seule présence vous rajeunira. »

La vieille l'embrassa, et lui dit d'un air affable qu'elle était la bienvenue ; qu'elle avait de la peine de la loger si mal, mais que tout au moins elle la logerait fort bien dans son cœur.

« Je ne pensais pas, dit Brillante, trouver ici un accueil si favorable, et tant de politesse ; je vous assure, ma bonne mère, que je suis ravie d'être auprès de vous. Ne me refusez pas, continua-t-elle, en s'adressant au berger, de me dire votre nom, pour que je sache à qui je suis obligée d'un tel service.

– On m'appelle Sans-Pair, répondit le prince ; mais à présent je ne veux point d'autre nom que celui de votre esclave.

– Et moi, dit la petite vieille, je souhaite aussi de savoir comment on appelle la bergère pour qui j'exerce l'hospitalité. »

La princesse lui dit qu'on la nommait Brillante. La vieille parut charmée d'un si aimable nom, et Sans-Pair dit cent jolies choses là-dessus.

La vieille bergère, ayant peur que Brillante n'eût faim, lui présenta dans une terrine fort propre, du lait doux, avec du pain bis, des œufs frais, du beurre nouveau battu et un fromage à la crème. Sans-Pair courut dans sa cabane ; il en apporta des fraises, des noisettes, des cerises et d'autres fruits, tout entourés de fleurs ; et pour avoir lieu de rester plus longtemps auprès de Brillante, il lui demanda permission d'en manger avec elle. Hélas ! qu'il lui aurait été difficile de la lui refuser. Elle le voyait avec un plaisir extrême ; et quelque froideur qu'elle affectât, elle sentait bien que sa présence ne lui serait point indifférente.

Lorsqu'il l'eut quittée, elle pensa encore longtemps à lui, et lui à elle. Il la voyait tous les jours, il conduisait son troupeau dans le lieu où elle faisait paître le sien, il chantait auprès d'elle des paroles passionnées : il jouait de la flûte et de la musette pour la faire danser, et elle s'en acquittait avec une grâce et une justesse qu'il ne pouvait assez admirer. Chacun de son côté faisait réflexion à cette suite surprenante d'aventures qui leur étaient arrivées, et chacun commençait à s'inquiéter. Sans-Pair la cherchait soigneusement partout.

Enfin, toutes les fois qu'il la trouva seulette,

Il lui parla tant d'amourette,

Il lui peignit si bien son feu, sa passion,

Et ce qui de deux cœurs fait la douce union,

*Qu'elle reconnut dans son âme
Que ce petit je ne sais quoi
Qu'elle sentait pour lui, sans bien savoir pourquoi,
Était une amoureuse flamme.
Alors connaissant le danger
Où, pour son peu d'expérience,
Elle exposait son innocence,
Elle évite avec soin cet aimable berger ;
Mais ce fut pour elle
Une peine cruelle !
Et que souvent son cœur, soupirant en secret,
Lui reprocha de fuir un amant si discret !
Sans-Pair, qui ne pouvait comprendre
Ce qui causait ce cruel changement,
Cherche partout un moment pour l'apprendre,
Mais il le cherche vainement ;
Brillante ne veut plus l'approcher ni l'entendre.*

Elle l'évitait avec soin et se reprochait sans cesse ce qu'elle ressentait pour lui. « Quoi ! j'ai le malheur d'aimer, disait-elle, et d'aimer un malheureux berger ! Quelle destinée est la mienne ? J'ai préféré la vertu à la beauté : il semble que le ciel, pour me récompenser de ce choix, m'avait voulu rendre belle ; mais que je m'estime malheureuse de l'être devenue ! Sans ces inutiles attraites, le berger que je fuis ne serait point attaché à me plaire, et je n'aurais pas la honte de rougir des sentiments que j'ai pour lui. » Ses larmes finissaient toujours par de si douloureuses réflexions, et ses peines augmentaient par l'état où elle réduisait son aimable berger.

Il était de son côté accablé de tristesse ; il avait envie de déclarer à Brillante la grandeur de sa naissance, dans la pensée qu'elle serait peut-être piquée d'un sentiment de vanité, et qu'elle l'écouterait plus favorablement ; mais il se persuadait ensuite qu'elle ne le croirait pas, et que si elle lui demandait quelque preuve de ce qu'il lui dirait, il était hors d'état de lui en donner. « Que mon sort est cruel ! s'écriait-il. Quoique je fusse affreux, je devais succéder à mon père. Un grand royaume répare bien des défauts. Il me serait à présent inutile de me présenter à lui ni à ses sujets, il n'y en a aucun qui puisse me reconnaître ; et tout le bien que m'a fait la fée Bénigne, en m'ôtant mon nom et ma laideur, consiste à me rendre berger, et à me livrer

aux charmes d'une bergère inexorable, qui ne peut me souffrir. Étoile barbare, disait-il en soupirant, deviens-moi plus propice, ou rends-moi ma difformité avec ma première indifférence ! »

Voilà les tristes regrets que l'amant et la maîtresse faisaient sans se connaître. Mais comme Brillante s'appliquait à fuir Sans-Pair, un jour qu'il avait résolu de lui parler, pour en trouver un prétexte qui ne l'offensât point, il prit un petit agneau, qu'il enjoliva de rubans et de fleurs ; il lui mit un collier de paille peinte, travaillé si proprement que c'était une espèce de chef-d'œuvre ; il avait un habit de taffetas couleur de rose, couvert de dentelles d'Angleterre, une houlette garnie de rubans, une panetière ; et en cet état tous les Céladons du monde n'auraient osé paraître devant lui. Il trouva Brillante assise au bord d'un ruisseau qui coulait lentement dans le plus épais du bois ; ses moutons y paissaient épars. La profonde tristesse de la bergère ne lui permettait pas de leur donner ses soins. Sans-Pair l'aborda d'un air timide ; il lui présenta le petit agneau ; et la regardant tendrement :

« Que vous ai-je donc fait, belle bergère, lui dit-il, qui m'attire de si terribles marques de votre aversion ? Vous reprochez à vos yeux le moindre de leurs regards ; vous me fuyez. Ma passion vous paraît-elle si offensante ? En pouvez-vous souhaiter une plus pure et plus fidèle ? Mes paroles, mes actions n'ont-elles pas toujours été remplies de respect et d'ardeur ? Mais, sans doute, vous aimez ailleurs ; votre cœur est prévenu pour un autre. »

Elle lui répartit aussitôt :

*Berger, lorsque je vous évite,
Devez-vous vous en alarmer ?
On connaît assez par ma fuite
Que je crains de vous trop aimer.
Je fuirais avec moins de peine,
Si la haine me faisait fuir ;
Mais lorsque la raison m'entraîne,
L'amour cherche à me retenir.
Tout m'alarme ; en ce moment même,
Je sens que vos regards affaiblissent mon cœur.
Je reste toutefois ; quand l'amour est extrême,
Berger, que le devoir paraît plein de rigueur !
Et qu'on fuit lentement, quand on fuit ce qu'on aime !
Adieu ; si vous m'aimez, hélas !*

Mon repos en dépend, gardez-vous de me suivre.

Peut-être que sans vous, je ne pourrai plus vivre ;

Mais toutefois, berger, ne suivez point mes pas.

En achevant ces mots, Brillante s'éloigna. Le prince amoureux et désespéré voulut la suivre ; mais sa douleur devint si forte qu'il tomba sans connaissance au pied d'un arbre. Ah ! vertu sévère et trop farouche, pourquoi redoutez-vous un homme qui vous a chérie dès sa plus tendre enfance ? Il n'est point capable de vous méconnaître, et sa passion est toute innocente. Mais la princesse se défiait autant d'elle que de lui ; elle ne pouvait s'empêcher de rendre justice au mérite de ce charmant berger, et elle savait bien qu'il faut éviter ce qui nous paraît trop aimable.

On n'a jamais tant pris sur soi qu'elle y prit dans ce moment ; elle s'arrachait à l'objet le plus tendre et le plus chèrement aimé qu'elle eût vu de sa vie. Elle ne put s'empêcher de tourner plusieurs fois la tête pour regarder s'il la suivait ; elle l'aperçut tomber demi-mort. Elle l'aimait et elle se refusa la consolation de le secourir. Lorsqu'elle fut dans la plaine, elle leva pitoyablement les yeux ; et joignant ses bras l'un sur l'autre : « Ô vertu ! ô gloire, ô grandeur ! je te sacrifie mon repos, s'écria-t-elle. Ô destin ! ô Trasimène ! je renonce à ma fatale beauté ; rends-moi ma laideur, ou rends-moi, sans que j'en puisse rougir, l'amant que j'abandonne ! » Elle s'arrêta à ces mots, incertaine si elle continuerait de fuir, ou si elle retournerait sur ses pas. Son cœur voulait qu'elle rentrât dans le bois où elle avait laissé Sans-Pair ; mais sa vertu triompha de sa tendresse. Elle prit la généreuse résolution de ne le plus voir.

Depuis qu'elle avait été transportée dans ces lieux, elle avait entendu parler d'un célèbre enchanteur, qui demeurait dans un château qu'il avait bâti avec sa sœur aux confins de l'île. On ne parlait que de leur savoir ; c'était tous les jours de nouveaux prodiges. Elle pensa qu'il ne fallait pas moins qu'un pouvoir magique pour effacer de son cœur l'image du charmant berger ; et sans en rien dire à sa charitable hôtesse, qui l'avait reçue et qui la traitait comme sa fille, elle se mit en chemin, si occupée de ses déplaisirs qu'elle ne faisait aucune réflexion au péril qu'elle courait, étant belle et jeune, de voyager toute seule. Elle ne s'arrêtait ni jour ni nuit ; elle ne buvait ni ne mangeait, tant elle avait envie d'arriver au château pour guérir de sa tendresse. Mais en passant dans, un bois, elle ouït quelqu'un qui chantait ; elle crut entendre prononcer son nom, et reconnaître la voix d'une de ses compagnes. Elle s'arrêta pour l'écouter ; elle entendit ces paroles :

Sans-Pair, de son hameau,

*Le mieux fait, le plus beau,
Aimait la bergère Brillante,
Aimable, jeune et belle, enfin toute charmante.
Par mille petits soins, ce berger, chaque jour,
Lui déclarait assez ce qu'il sentait pour elle,
Mais la jeune rebelle
Ignorait ce que c'est qu'amour.
Son cœur plein de tristesse
Soupirait toutefois loin du berger absent :
Ce qui marque de la tendresse,
Et ce qu'on ne fait pas pour un indiffèrent.
Il est vrai qu'à notre bergère,
De tels chagrins n'arrivaient guère ;
Car son amant la suivait en tous lieux
(Elle ne demandait pas mieux).
Souvent couchés dessus l'herbette,
Il lui chantait des vers de sa façon ;
La belle avec plaisir écoutait sa musette,
Et même apprenait sa chanson.*

« Ah ! c'en est trop, dit-elle, en versant des larmes ; indiscret berger, tu t'es vanté des faveurs innocentes que je t'ai accordées ! Tu as osé présumer que mon faible cœur serait plus sensible à ta passion qu'à mon devoir ! Tu as fait confidence de tes injustes désirs, et tu es cause que l'on me chante dans les bois et dans les plaines ! » Elle en conçut un dépit si violent, qu'elle se crut en état de le voir avec indifférence, et peut-être avec de la haine. « Il est inutile, continua-t-elle, que j'aille plus loin pour chercher des remèdes à ma peine ; je n'ai rien à craindre d'un berger en qui je connais si peu de mérite. Je vais retourner au hameau avec la bergère que je viens d'entendre. » Elle l'appela de toute sa force, sans que personne lui répondit, et cependant elle entendait de temps en temps chanter assez proche d'elle. L'inquiétude et la peur la prirent. En effet, ce bois appartenait à l'enchanteur, et l'on n'y passait point sans avoir quelque aventure.

Brillante, plus incertaine que jamais, se hâta de sortir du bois. « Le berger que je craignais, disait-elle, m'est-il devenu si peu redoutable, que je doive m'exposer à le revoir ? N'est-ce point plutôt que mon cœur, d'intelligence avec lui, cherche à me tromper ? Ah ! fuyons,

fuyons, c'est le meilleur parti pour une princesse aussi malheureuse que moi. » Elle continua son chemin vers le château de l'enchanteur ; elle y parvint, et elle y entra sans obstacle. Elle traversa plusieurs grandes cours, où l'herbe et les ronces étaient si hautes qu'il semblait qu'on n'y avait pas marché depuis cent ans ; elle les rangea avec ses mains, qu'elle égratigna en plus d'un endroit. Elle entra dans une salle où le jour ne venait que par un petit trou : elle était tapissée d'ailes de chauves-souris. Il y avait douze chats pendus au plancher, qui servaient de lustres, et qui faisaient un miaulis à faire perdre patience ; et sur une longue table, douze grosses souris attachées par la queue, qui avaient chacune devant elles un morceau de lard, où elles ne pouvaient atteindre ; de sorte que les chats voyaient les souris sans les pouvoir manger ; les souris craignaient les chats, et se désespéraient de faim près d'un bon morceau de lard.

La princesse considérait le supplice de ces animaux, lorsqu'elle vit entrer l'enchanteur avec une longue robe noire. Il avait sur sa tête un crocodile qui lui servait de bonnet ; et jamais il n'a été une coiffure si effrayante. Ce vieillard portait des lunettes et un fouet à la main d'une vingtaine de longs serpents tous en vie. Oh ! que la princesse eut de peur ! qu'elle regretta dans ce moment son berger, ses moutons et son chien ! Elle ne pensa qu'à fuir ; et sans dire mot à ce terrible homme, elle courut vers la porte ; mais elle était couverte de toiles d'araignées. Elle en leva une, et elle en trouva une autre, qu'elle leva encore, et à laquelle une troisième succéda ; elle la lève, il en paraît une nouvelle, qui était devant une autre ; enfin ces vilaines portières de toiles d'araignées étaient sans compte et sans nombre. La pauvre princesse n'en pouvait plus de lassitude ; ses bras n'étaient pas assez forts pour soutenir ces toiles. Elle voulut s'asseoir par terre afin de se reposer un peu, elle sentit de longues épines qui la pénétraient. Elle fut bientôt relevée, et se mit encore en devoir de passer ; mais toujours il paraissait une toile sur l'autre. Le méchant vieillard, qui la regardait, faisait des éclats de rire à s'en engouer. À la fin il l'appela et lui dit :

« Tu passerais là le reste de ta vie sans en venir à bout ; tu me sembles jeune et plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau ; si tu veux, je t'épouserai. Je te donnerai ces douze chats que tu vois pendus au plancher, pour en faire tout ce que tu voudras, et ces douze souris qui sont sur cette table seront tiennes aussi. Les chats sont autant de princes, et les souris autant de princesses. Les friponnes, en différents temps, avaient eu l'honneur de me plaire (car j'ai toujours été aimable et galant) ; aucune d'elles ne voulut m'aimer. Ces princes étaient mes rivaux, et plus heureux que moi. La jalousie me prit ; je trouvai le moyen de les attirer ici, et à mesure que je les ai attrapés, je les ai métamorphosés en chats et en souris. Ce qui est plaisant, c'est qu'ils se

haïssent autant qu'ils se sont aimés, et que l'on ne peut trouver une vengeance plus complète.

– Ah ! seigneur, s'écria Brillante, rendez-moi souris ; je ne le mérite pas moins que ces pauvres princesses.

– Comment, dit le magicien, petite bergeronnette, tu ne veux donc pas m'aimer ?

– J'ai résolu de n'aimer jamais, dit-elle.

– Oh ! que tu es simple ! continua-t-il. Je te nourrirai à merveille, je te ferai des contes, je te donnerai les plus beaux habits du monde ; tu n'iras qu'en carrosse et en litière, tu t'appelleras madame.

– J'ai résolu de n'aimer jamais, répondit encore la princesse.

– Prends garde à ce que tu dis, s'écria l'enchanteur en colère ; tu t'en repentiras pour longtemps.

– N'importe, dit Brillante, j'ai résolu de n'aimer jamais.

– Ho bien, trop indifférente créature, dit-il en la touchant, puisque tu ne veux pas aimer, tu dois être d'une espèce particulière : tu ne seras donc à l'avenir ni chair ni poisson, tu n'auras ni sang ni os, tu seras verte, parce que tu es encore dans ta verte jeunesse ; tu seras légère et fringante, tu vivras dans les prairies comme tu vivais ; on t'appellera sauterelle. »

Au même moment, la princesse Brillante devint la plus jolie sauterelle du monde ; et jouissant de la liberté, elle se rendit promptement dans le jardin.

Dès qu'elle fut en état de se plaindre, elle s'écria douloureusement ; « Ah ! ma jatte, ma chère jatte, qu'êtes-vous devenue ? Voilà donc l'effet de vos promesses, Trasimène ? Voilà donc ce qu'on me gardait depuis deux cents ans avec tant de soin ? Une beauté aussi peu durable que les fleurs du printemps ; et pour conclusion, un habit de crêpe vert, une petite figure singulière, qui n'est ni chair ni poisson, qui n'a ni os ni sang. Je suis bien malheureuse ! Hélas ! une couronne aurait caché tous mes défauts, j'eusse trouvé un époux digne de moi ; et si j'étais restée bergère, l'aimable Sans-Pair ne souhaitait que la possession de mon cœur : il n'est que trop vengé de mes injustes dédains. Me voilà sauterelle, destinée à chanter jour et nuit, quand mon cœur rempli d'amertume m'invite à pleurer ! » C'est ainsi que parlait la sauterelle, cachée entre les herbes fines qui bordaient un ruisseau.

Mais que faisait le prince Sans-Pair, absent de son adorable bergère ? La dureté avec laquelle elle l'avait quitté le pénétra si vivement qu'il n'eut pas la force de la suivre. Avant qu'il l'eût jointe, il

s'évanouit, et il resta longtemps sans aucune connaissance au pied de l'arbre où Brillante l'avait vu tomber. Enfin la fraîcheur de la terre, ou quelque puissance inconnue, le fit revenir à lui : il n'osa aller ce jour-là chez elle ; et repassant dans son esprit les derniers vers qu'elle lui avait dits :

*Et pour fuir un amant
Tendre, jeune et confiant,
On ne prend guère tant de peine,
Quand on ne le fait que par haine.*

il en prit des espérances assez flatteuses ; et il se promit du temps et de ses soins un peu de reconnaissance. Mais que devint-il, lorsque, ayant été chez la vieille bergère où Brillante se retirait, il apprit qu'elle n'avait point paru depuis la veille ? Il pensa mourir d'inquiétude. Il s'éloigna, accablé de mille pensées différentes ; il s'assit tristement au bord de la rivière : il fut près cent fois de s'y jeter et de chercher dans la fin de sa vie celle de ses malheurs. Enfin il prit un poinçon et grava ces vers sur l'écorce d'un alisier :

*Belle fontaine, clair ruisseau,
Vallons délicieux, et vous, fertiles plaines,
Séjour que je trouvais si beau,
Hélas ! vous augmentez mes peines.
Le tendre objet de mon amour,
Dont vous empruntez tous vos charmes,
Pour fuir un malheureux, vous quitte sans retour.
Vous ne me verrez plus que répandre des larmes.
Quand l'aurore aux mortels vient annoncer le jour,
Elle me voit plongé dans ma douleur profonde ;
Le soleil chaque instant est témoin de mes pleurs,
Et quand il est caché dans l'onde,
Je n'interromps point mes douleurs.
Ô toi ! tendre arbrisseau, pardonne les blessures
Que pour graver mes maux j'ose faire à ton sein ;
Ce sont de légères peintures,
De ce qu'a fait au mien cet objet inhumain.
La pointe de ce fer ne t'ôte point la vie ;
Des chiffres de son nom tu paraîtras plus beau.*

Mais, hélas ! ma plus chère envie,

Lorsque je perds Brillante, est d'entrer au tombeau.

Il n'en put écrire davantage, parce qu'il fut abordé par une petite vieille, qui avait une fraise au cou, un vertugadin, un moule sous ses cheveux blancs, un chaperon de velours ; et son antiquité avait quelque chose de vénérable.

« Mon fils, lui dit-elle, vous poussez des regrets bien amers ; je vous prie de m'en apprendre le sujet.

– Hélas ! ma bonne mère, lui dit Sans-Pair, je déplore l'éloignement d'une aimable bergère qui me fuit ; j'ai résolu de l'aller chercher par toute la terre, jusqu'à ce que je l'aie trouvée.

– Allez de ce côté-là, mon enfant, lui dit-elle, en lui montrant le chemin du château où la pauvre Brillante était devenue sauterelle. J'ai un pressentiment que vous ne la chercherez pas longtemps. »

Sans-Pair la remercia, et pria l'Amour de lui être favorable.

Le prince n'eut aucune rencontre sur sa route digne de l'arrêter, mais en arrivant dans le bois, proche le château du magicien et de sa sœur, il crut voir sa bergère ; il se hâta de la suivre : elle s'éloigna.

« Brillante, lui criait-il, Brillante que j'adore, arrêtez un peu, daignez m'entendre. »

Le fantôme fuyait encore plus fort ; et dans cet exercice, le reste du jour se passa. Lorsque la nuit fut venue, il vit beaucoup de lumières dans le château : il se flatta que sa bergère y pouvait être. Il y court ; il entre sans aucun empêchement. Il monte et trouve dans un salon magnifique une grande et vieille fée d'une horrible maigreur. Ses yeux ressemblaient à deux lampes éteintes ; on voyait le jour au travers de ses joues. Ses bras étaient comme des lattes, ses doigts comme des fuseaux, une peau de chagrin noir couvrait son squelette ; avec cela elle avait du rouge, des mouches, des rubans verts et couleur de rose ; un manteau de brocart d'argent, une couronne de diamants sur sa tête et des pierreries partout.

« Enfin, prince, lui dit-elle, vous arrivez dans un lieu où je vous souhaite depuis longtemps. Ne songez plus à votre petite bergère ; une passion si disproportionnée vous doit faire rougir. Je suis la reine des Météores ; je vous veux du bien et je puis vous en faire d'infinis si vous m'aimez.

– Vous aimer, s'écria le prince, en la regardant d'un œil indigné, vous aimer, madame ! Hé ! suis-je maître de mon cœur ! Non, je ne saurais consentir à une infidélité ; et je sens même que si je changeais l'objet de mes amours, ce ne serait pas vous qui le deviendriez.

Choisissez dans vos Météores quelque influence qui vous accommode ; aimez l'air, aimez les vents, et laissez les mortels en paix. »

La fée était fière et colère ; en deux coups de baguette elle remplit la galerie de monstres affreux, contre lesquels il fallut que le jeune prince exerçât son adresse et sa valeur. Les uns paraissaient avec plusieurs têtes et plusieurs bras, les autres avaient la figure d'un centaure ou d'une sirène, plusieurs lions à la face humaine, des sphinx et des dragons volants. Sans-Pair n'avait que sa seule houlette, et un petit épieu, dont il s'était armé en commençant son voyage. La grande fée faisait cesser de temps en temps le chamaillis et lui demandait s'il voulait l'aimer. Il disait toujours qu'il se vouait à l'amour fidèle, qu'il ne pouvait changer. Lassée de sa fermeté, elle fît paraître Brillante :

« Hé bien, lui dit-elle, tu vois ta maîtresse au fond de cette galerie, songe à ce que tu vas faire ; si tu refuses de m'épouser, elle sera déchirée et mise en pièces à tes yeux par des tigres. »

– Ah ! madame, s'écria le prince en se jetant à ses pieds, je me dévoue volontiers à la mort pour sauver ma chère maîtresse ; épargnez ses jours en abrégeant les miens.

– Il n'est pas question de ta mort, répliqua la fée ; traître, il est question de ton cœur et de ta main. »

Pendant qu'ils parlaient, le prince entendait la voix de sa bergère qui semblait se plaindre.

« Voulez-vous me laisser dévorer ? lui disait-elle. Si vous m'aimez, déterminez-vous à faire ce que la reine vous ordonne. »

Le pauvre prince hésitait : « Hé quoi ! Bénigne, s'écria-t-il, m'avez-vous donc abandonné, après tant de promesses ? Venez, venez nous secourir. » Ces mots furent à peine prononcés qu'il entendit une voix dans les airs, qui prononçait distinctement ces paroles :

Laisse agir le destin ; mais sois fidèle, et cherche le Rameau d'Or.

La grande fée, qui s'était crue victorieuse par le secours de tant de différentes illusions, pensa se désespérer de trouver en son chemin un aussi puissant obstacle que la protection de Bénigne.

« Fuis ma présence, s'écria-t-elle, prince malheureux et opiniâtre ; puisque ton cœur est rempli de tant de flamme, tu seras un grillon, ami de la chaleur et du feu. »

Sur-le-champ, le beau et merveilleux prince Sans-Pair devint un petit grillon noir, qui se serait brûlé tout vif dans la première cheminée ou le premier four, s'il ne s'était pas souvenu de la voix favorable qui l'avait rassuré. « Il faut, dit-il, chercher le Rameau d'Or, peut-être que je me dégrillonnerai. Ah ! si j'y trouvais ma bergère, que

manquerait-il à ma félicité ? »

Le grillon se hâta de sortir du fatal palais ; et sans savoir où il fallait aller, il se recommanda aux soins de la belle fée Bénigne, puis partit sans équipage et sans bruit ; car un grillon ne craint ni les voleurs ni les mauvaises rencontres. Au premier gîte, qui fut dans le trou d'un arbre, il trouva une sauterelle fort triste ; elle ne chantait point. Le grillon ne s'avisant pas de soupçonner que ce fût une personne toute pleine d'esprit et de raison, lui dit :

« Où va ainsi ma commère la sauterelle ? »

Elle lui répondit aussitôt :

« Et vous, mon compère le grillon, où allez-vous ? »

Cette réponse surprit étrangement l'amoureux grillon.

« Quoi ! vous parlez ? s'écria-t-il.

– Hé ! vous parlez bien ! s'écria-t-elle. Pensez-vous qu'une sauterelle ait des privilèges moins étendus qu'un grillon ?

– Je puis bien parler, dit le grillon, puisque je suis un homme.

– Et par la même règle, dit la sauterelle, je dois encore plus parler que vous, puisque je suis une fille.

– Vous avez donc éprouvé un sort semblable au mien ? dit le grillon.

– Sans doute, dit la sauterelle. Mais encore, où allez-vous ?

– Je serais ravi, ajouta le grillon, que nous fussions longtemps ensemble. Une voix qui m'est inconnue, répliqua-t-il, s'est fait entendre dans l'air. Elle a dit :

Laisse agir le destin, et cherche le Rameau d'Or.

Il m'a semblé que cela ne pouvait être dit que pour moi. Sans hésiter, je suis parti, quoique j'ignore où je dois aller. »

Leur conversation fut interrompue par deux souris qui couraient de toute leur force, et qui, voyant un trou au pied de l'arbre, se jetèrent dedans la tête la première, et pensèrent étouffer le compère grillon et la commère sauterelle. Ils se rangèrent de leur mieux dans un petit coin.

« Ah ! madame, dit la plus grosse souris, j'ai mal au côté d'avoir tant couru ; comment se porte votre altesse ?

– J'ai arraché ma queue, répliqua la plus jeune souris ; car sans cela je tiendrais encore sur la table de ce vieux sorcier. Mais as-tu vu comme il nous a poursuivies ? Que nous sommes heureuses d'être sauvées de son palais infernal !

– Je crains un peu les chats et les ratières, ma princesse, continua la grosse souris, et je fais des vœux ardents pour arriver bientôt au Rameau d’Or.

– Tu en sais donc le chemin ? dit l’altesse sourisbonne.

– Si je le sais, madame ! comme celui de ma maison, répliqua l’autre. Ce Rameau est merveilleux ; une seule de ses feuilles suffit pour être toujours riche ; elle fournit de l’argent, elle désenchanter, elle rend belle, elle conserve la jeunesse ; il faut, avant le jour, nous mettre en campagne.

– Nous aurons l’honneur de vous accompagner, un honnête grillon que voici et moi, si vous le trouvez bon, mesdames, dit la sauterelle ; car nous sommes, aussi bien que vous, pèlerins du Rameau d’Or. »

Il y eut alors beaucoup de compliments faits de part et d’autre ; les souris étaient des princesses que ce méchant enchanteur avait liées sur la table ; et pour le grillon et la sauterelle, ils avaient une politesse qui ne se démentait jamais.

Chacun d’eux s’éveilla très matin ; ils partirent de compagnie fort silencieusement, car ils craignaient que des chasseurs à l’affût les entendant parler, ne les prissent pour les mettre en cage. Ils arrivèrent ainsi au Rameau d’Or. Il était planté au milieu d’un jardin merveilleux ; au lieu de sable, les allées étaient remplies de petites perles orientales plus rondes que des pois ; les roses étaient de diamants incarnats, et les feuilles d’émeraudes ; les fleurs de grenades, de grenats ; les soucis, de topazes ; les jonquilles, de brillants jaunes ; les violettes, de saphirs ; les bluets, de turquoises ; les tulipes, d’améthystes, opales et diamants ; enfin, la quantité et la diversité de ces belles fleurs brillaient plus que le soleil.

C’était donc là (comme je l’ai déjà dit) qu’était le Rameau d’Or, le même que le prince Sans-Pair reçut de l’aigle, et dont il toucha la fée Bénigne lorsqu’elle était enchantée. Il était devenu aussi haut que les plus grands arbres, et tout chargé de rubis qui formaient des cerises. Dès que le grillon, la sauterelle et les deux souris s’en furent approchés, ils reprirent leur forme naturelle. Quelle joie ! quels transports ne ressentit point l’amoureux prince à la vue de sa belle bergère ? Il se jeta à ses pieds ; il allait lui dire tout ce qu’une surprise si agréable et si peu espérée lui faisait ressentir, lorsque la reine Bénigne et le roi Trasimène parurent dans une pompe sans pareille ; car tout répondait à la magnificence du jardin. Quatre Amours armés de pied en cap, l’arc au côté, le carquois sur l’épaule, soutenaient avec leurs flèches un petit pavillon de brocart or et bleu, sous lequel paraissaient deux riches couronnes.

« Venez, aimables amants, s’écria la reine, en leur tendant les bras,

venez recevoir de nos mains les couronnes que votre vertu, votre naissance et votre fidélité méritent ; vos travaux vont se changer en plaisirs. Princesse Brillante, continua-t-elle, ce berger si terrible à votre cœur est le prince qui vous fut destiné par votre père et par le sien. Il n'est point mort dans la tour. Recevez-le pour époux, et me laissez le soin de votre repos et de votre bonheur. »

La princesse, ravie, se jeta au cou de Bénigne ; et lui laissant voir les larmes qui coulaient de ses yeux, elle connut par son silence que l'excès de sa joie lui ôtait l'usage de la parole. Sans-Pair s'était mis aux genoux de cette généreuse fée ; il baisait respectueusement ses mains, et disait mille choses sans ordre et sans suite. Trasimène lui faisait de grandes caresses, et Bénigne leur conta, en peu de mots, qu'elle ne les avait presque point quittés ; que c'était elle qui avait proposé à Brillante de souffler dans le manchon jaune et blanc ; qu'elle avait pris la figure d'une vieille bergère pour loger la princesse chez elle ; que c'était encore elle qui avait enseigné au prince de quel côté il fallait suivre sa bergère. « À la vérité, continua-t-elle, vous avez eu des peines que je vous aurais évitées si j'en avais été la maîtresse ; mais, enfin, les plaisirs d'amour veulent être achetés. »

L'on entendit aussitôt une douce symphonie qui retentit de tous côtés ; les Amours se hâtèrent de couronner les jeunes amants. L'hymen se fit ; et pendant cette cérémonie, les deux princesses qui venaient de quitter la figure de souris conjurèrent la fée d'user de son pouvoir, pour délivrer du château de l'enchanteur les souris et les chats infortunés qui s'y désespéraient.

« Ce jour-ci est trop célèbre, dit-elle, pour vous rien refuser. »

En même temps elle frappe trois fois le Rameau d'Or, et tous ceux qui avaient été retenus dans le château parurent ; chacun sous sa forme naturelle y retrouva sa maîtresse. La fée, libérale, voulant que tout se ressentît de la fête, leur donna l'armoire du donjon à partager entre eux. Ce présent valait plus que dix royaumes de ce temps-là. Il est aisé d'imaginer leur satisfaction et leur reconnaissance. Bénigne et Trasimène achevèrent ce grand ouvrage par une générosité qui surpassait tout ce qu'ils avaient fait jusqu'alors, déclarant que le palais et le jardin du Rameau d'Or seraient à l'avenir au roi Sans-Pair et à la reine Brillante ; cent autres rois en étaient tributaires et cent royaumes en dépendaient.

Lorsqu'une fée offrait son secours à Brillante,

Qui ne l'était pas trop pour lors ;

Elle pouvait, d'une beauté charmante,

Demander les rares trésors ;

*C'est une chose bien tentante !
Je n'en veux prendre pour témoins,
Que les embarras et les soins.
Dont pour la conserver le sexe se tourmente.
Mais Brillante n'écouta pas
Le désir séducteur d'obtenir des appas ;
Elle aimait mieux avoir l'esprit et l'âme belle :
Les roses et les lis d'un visage charmant,
Comme les autres fleurs, passent en un moment,
Et l'âme demeure immortelle.*

Le Pigeon et la Colombe

Il était une fois un roi et une reine qui s'aimaient si chèrement, que cette union servait d'exemple dans toutes les familles ; et l'on aurait été bien surpris de voir un ménage en discorde dans leur royaume. Il se nommait le royaume des Déserts.

La reine avait eu plusieurs enfants ; il ne lui restait qu'une fille, dont la beauté était si grande, que si quelque chose pouvait la consoler de la perte des autres, c'était les charmes que l'on remarquait dans celle-ci. Le roi et la reine l'élevaient comme leur unique espérance ; mais le bonheur de la famille royale dura peu. Le roi étant à la chasse sur un cheval ombrageux, il entendit tirer quelques coups ; le bruit et le feu l'effrayèrent, il prit le mors aux dents, il partit comme un éclair ; il voulut l'arrêter au bord d'un précipice ; il se cabra, et s'étant renversé sur lui, la chute fut si rude qu'il le tua avant qu'on fût en état de le secourir.

Des nouvelles si funestes réduisirent la reine à l'extrémité : elle ne put modérer sa douleur ; elle sentit bien qu'elle était trop violente pour y résister, et elle ne songea plus qu'à mettre ordre aux affaires de sa fille, afin de mourir avec quelque sorte de repos. Elle avait une amie qui s'appelait la fée Souveraine, parce qu'elle avait une grande autorité dans tous les empires, et qu'elle était fort habile. Elle lui écrivit, d'une main mourante, qu'elle souhaitait de rendre les derniers soupirs entre ses bras ; qu'elle se hâtât de venir, si elle voulait la trouver en vie, et qu'elle avait des choses de conséquence à lui dire.

Quoique la fée ne manquât pas d'affaires, elle les quitta toutes, et montant sur son chameau de feu, qui allait plus vite que le soleil, elle arriva chez la reine, qui l'attendait impatiemment ; elle lui parla de plusieurs choses qui regardaient la régence du royaume, la priant de l'accepter et de prendre soin de la petite princesse Constancia.

« Si quelque chose, ajouta-t-elle, peut soulager l'inquiétude que j'ai de la laisser orpheline dans un âge si tendre, c'est l'espérance que vous me donnerez en sa personne des marques de l'amitié que vous avez toujours eue pour moi ; qu'elle trouvera en vous une mère qui peut la rendre bien plus heureuse et plus parfaite que je n'aurais fait, et que vous lui choisirez un époux assez aimable pour qu'elle n'aime jamais que lui.

– Tu souhaites tout ce qu’il faut souhaiter, grande reine, lui dit la fée, je n’oublierai rien pour ta fille ; mais j’ai tiré son horoscope, il semble que le destin est irrité contre la nature, d’avoir épuisé tous ses trésors en la formant ; il a résolu de la faire souffrir, et ta royale majesté doit savoir qu’il prononce quelquefois des arrêts sur un ton si absolu, qu’il est impossible de s’y soustraire.

– Tout au moins, reprit la reine, adoucissez ses disgrâces, et n’oubliez rien pour les prévenir : il arrive souvent que l’on évite de grands malheurs, lorsqu’on y fait une sérieuse attention. »

La fée Souveraine lui promit tout ce qu’elle souhaitait, et la reine ayant embrassé cent et cent fois sa chère Constancia, mourut avec assez de tranquillité.

La fée lisait dans les astres avec la même facilité qu’on lit à présent les contes nouveaux qui s’impriment tous les jours. Elle vit que la princesse était menacée de la fatale passion d’un géant, dont les États n’étaient pas fort éloignés du royaume des Déserts ; elle connaissait bien qu’il fallait sur toutes choses l’éviter, et elle n’en trouva pas de meilleur moyen que d’aller cacher sa chère élève à un des bouts de la terre, si éloigné de celui où le géant régnait, qu’il n’y avait aucune apparence qu’il vînt y troubler leur repos.

Dès que la fée Souveraine eut choisi des ministres capables de gouverner l’État qu’elle voulait leur confier, et qu’elle eut établi des lois si judicieuses, que tous les sages de la Grèce n’auraient pu rien faire d’approchant, elle entra une nuit dans la chambre de Constancia ; et sans la réveiller, elle l’emporta sur son chameau de feu, puis partit pour aller dans un pays fertile, où l’on vivait sans ambition et sans peine ; c’était une vraie vallée de Tempé : l’on n’y trouvait que des bergers et des bergères, qui demeuraient dans des cabanes dont chacun était l’architecte.

Elle n’ignorait pas que si la princesse passait seize ans sans voir le géant, elle n’aurait plus qu’à retourner en triomphe dans son royaume ; mais que s’il la voyait plus tôt, elle serait exposée à de grandes peines. Elle était très soigneuse de la cacher aux yeux de tout le monde, et pour qu’elle parût moins belle, elle l’avait habillée en bergère, avec de grosses cornettes toujours abattues sur son visage ; mais telle que le soleil, qui, enveloppé d’une nuée, la perce par de longs traits de lumière, cette charmante princesse ne pouvait être si bien couverte, que l’on n’aperçût quelques-unes de ses beautés ; et malgré tous les foins de la fée, on ne parlait plus de Constancia que comme d’un chef-d’œuvre des cieux qui ravissait tous les cœurs.

Sa beauté n’était pas la seule chose qui la rendait merveilleuse : Souveraine l’avait douée d’une voix si admirable, et de toucher si bien

tous les instruments dont elle voulait jouer, que sans jamais avoir appris la musique, elle aurait pu donner des leçons aux muses, et même au céleste Apollon.

Ainsi elle ne s'ennuyait point, la fée lui avait expliqué les raisons qu'elle avait de l'élever dans une condition si obscure. Comme elle était toute pleine d'esprit, elle y entraît avec tant de jugement, que Souveraine s'étonnait qu'à un âge si peu avancé, l'on pût trouver tant de docilité et d'esprit. Il y avait plusieurs mois qu'elle n'était allée au royaume des Déserts, parce qu'elle ne la quittait qu'avec peine ; mais sa présence y était nécessaire, l'on n'agissait que par ses ordres, et les ministres ne faisaient pas également bien leur devoir. Elle partit, lui recommandant fort de s'enfermer jusqu'à son retour.

Cette belle princesse avait un petit mouton qu'elle aimait chèrement, elle se plaisait à lui faire des guirlandes de fleurs ; d'autres fois, elle le couvrait de nœuds de rubans. Elle l'avait nommé Ruson. Il était plus habile que tous ses camarades, il entendait la voix et les ordres de sa maîtresse, il y obéissait ponctuellement : « Ruson, lui disait-elle, allez quérir ma quenouille » ; il courait dans sa chambre, et la lui apportait en faisant mille bonds. Il sautait autour d'elle, il ne mangeait plus que les herbes qu'elle avait cueillies, et il serait plutôt mort de soif que de boire ailleurs que dans le creux de sa main. Il savait fermer la porte, battre la mesure quand elle chantait, et bêler en cadence. Ruson était aimable, Ruson était aimé ; Constancia lui parlait sans cesse et lui faisait mille caresses.

Cependant une jolie brebis du voisinage plaisait pour le moins autant à Ruson que sa princesse. Tout mouton est mouton, et la plus chétive brebis était plus belle aux yeux de Ruson que la mère des amours. Constancia lui reprochait souvent ses coquetteries : « Petit libertin, disait-elle, ne saurais-tu rester auprès de moi ? Tu m'es si cher, je néglige tout mon troupeau pour toi, et tu ne veux pas laisser cette galeuse pour me plaire. » Elle l'attachait avec une chaîne de fleurs ; alors il semblait se dépiter, et tirait tant et tant qu'il la rompait : « Ah ! lui disait Constancia en colère, la fée m'a dit bien des fois que les hommes sont volontaires comme toi, qu'ils fuient le plus léger assujettissement, et que ce sont les animaux du monde les plus mutins. Puisque tu veux leur ressembler, méchant Ruson, va chercher ta belle bête de brebis, si le loup te mange, tu seras bien mangé ; je ne pourrai peut-être pas te secourir. »

Le mouton amoureux ne profita point des avis de Constancia. Étant tout le jour avec sa chère brebis, proche de la maisonnette où la princesse travaillait toute seule, elle l'entendit bêler si haut et si pitoyablement, qu'elle ne douta point de sa funeste aventure. Elle se lève bien émue, sort, et voit un loup qui emportait le pauvre Ruson :

elle ne songea plus à tout ce que la fée lui avait dit en partant ; elle courut après le ravisseur de son mouton, criant : « Au loup ! Au loup ! » Elle le suivait, lui jetant des pierres avec sa houlette sans qu'il quittât sa proie ; mais, hélas ! en passant proche d'un bois, il en sortit bien un autre loup : c'était un horrible géant. À la vue de cet épouvantable colosse, la princesse transie de peur leva les vers le ciel pour lui demander du secours, et pria la terre de l'engloutir. Elle ne fut écoutée ni du ciel ni de la terre ; elle méritait d'être punie de n'avoir pas cru la fée Souveraine.

Le géant ouvrit les bras pour l'empêcher de passer outre ; mais quelque terrible et furieux qu'il fût, il ressentit les effets de sa beauté.

« Quel rang tiens-tu parmi les déesses ? lui dit-il d'une voix qui faisait plus de bruit que le tonnerre, car ne pense pas que je m'y méprenne, tu n'es point une mortelle ; apprends-moi seulement ton nom, et si tu es fille ou femme de Jupiter ? qui sont tes frères ? quelles sont tes sœurs ? Il y a longtemps que je cherche une déesse pour l'épouser, te voilà heureusement trouvée. »

La princesse sentait que la peur avait lié sa langue, et que les paroles mouraient dans sa bouche.

Comme il vit qu'elle ne répondait pas à ses galantes questions :

Pour une divinité, lui dit-il, tu n'as guère d'esprit. »

Sans autre discours, il ouvrit un grand sac et la jeta dedans.

La première chose qu'elle aperçut au fond, ce fut le méchant loup et le pauvre mouton. Le géant s'était diverti à les prendre à la course :

« Tu mourras avec moi, mon cher Ruson, lui dit-elle en le baisant, c'est une petite consolation, il vaudrait bien mieux nous sauver ensemble. »

Cette triste pensée la fit pleurer amèrement, elle soupirait et sanglotait fort haut ; Ruson bêlait, le loup hurlait ; cela réveilla un chien, un chat, un coq et un perroquet qui dormaient. Ils commencèrent de leur côté à faire un bruit désespéré : voilà un étrange charivari dans la besace du géant. Enfin, fatigué de les entendre, il pensa tout tuer ; mais il se contenta de lier le sac, et de le jeter sur le haut d'un arbre, après l'avoir marqué pour le venir reprendre ; il allait se battre en duel contre un autre géant, et toute cette crierie lui déplaisait.

La princesse se douta bien que pour peu qu'il marchât il s'éloignerait beaucoup, car un cheval courant à toute bride n'aurait pu l'attraper quand il allait au petit pas : elle tira ses ciseaux et coupa la toile de la besace, puis elle en fit sortir son cher Ruson, le chien, le chat, le coq, le perroquet, elle se sauva ensuite, et laissa le loup

dedans, pour lui apprendre à manger les petits moutons. La nuit était fort obscure, c'était une étrange chose de se trouver seule au milieu d'une forêt, sans savoir de quel côté tourner ses pas, ne voyant ni le ciel ni la terre, et craignant toujours de rencontrer le géant.

Elle marchait le plus vite qu'elle pouvait ; elle serait tombée cent et cent fois, mais tous les animaux qu'elle avait délivrés, reconnaissants de la grâce qu'ils en avaient reçue, ne voulurent point l'abandonner, et la servirent utilement dans son voyage. Le chat avait les yeux si étincelants qu'il éclairait comme un flambeau ; le chien qui jappait faisait sentinelle ; le coq chantait pour épouvanter les lions ; le perroquet jargonnait si haut, qu'on aurait jugé, à l'entendre, que vingt personnes causaient ensemble, de sorte que les voleurs s'éloignaient pour laisser le passage libre à notre belle voyageuse, et le mouton qui marchait quelques pas devant elle, la garantissait de tomber dans de grands trous, dont il avait lui-même bien de la peine à se retirer.

Constancia allait à l'aventure, se recommandant à sa bonne amie la fée, dont elle espérait quelque secours, quoiqu'elle se reprochât beaucoup de n'avoir pas suivi ses ordres ; mais quelquefois elle craignait d'en être abandonnée. Elle aurait bien souhaité que sa bonne fortune l'eût conduite dans la maison où elle avait été secrètement élevée : comme elle n'en savait point le chemin, elle n'osait point se flatter de la rencontrer sans un bonheur particulier.

Elle se trouva, à la pointe du jour, au bord d'une rivière qui arrosait la plus agréable prairie du monde ; elle regarda autour d'elle, et ne vit ni chien, ni chat, ni coq, ni perroquet ; le seul Ruson lui tenait compagnie. « Hélas ! où suis-je ? dit-elle. Je ne connais point ces beaux lieux, que vais-je devenir ? qui aura soin de moi ? Ah ! petit mouton, que tu me coûtes cher ! si je n'avais pas couru après toi, je serais encore chez la fée Souveraine, je ne craindrais ni le géant, ni aucune aventure fâcheuse. » Il semblait, à l'air de Ruson, qu'il l'écoutait en tremblant, et qu'il reconnaissait sa faute : enfin la princesse abattue et fatiguée cessa de le gronder, elle s'assit au bord de l'eau ; et comme elle était lasse, et que l'ombre de plusieurs arbres la garantissait des ardeurs du soleil, ses yeux fermèrent doucement, elle se laissa tomber sur l'herbe, et s'endormit d'un profond sommeil.

Elle n'avait point d'autres gardes que le fidèle Ruson, il marcha sur elle, il la tirailla ; mais quel fut son étonnement de remarquer à vingt pas d'elle un jeune homme qui se tenait derrière quelques buissons ? Il s'en couvrait pour la voir sans être vu : la beauté de sa taille, celle de sa tête, la noblesse de son air et la magnificence de ses habits surprirent si fort la princesse, qu'elle se leva brusquement, dans la résolution de s'éloigner. Je ne sais quel charme secret l'arrêta ; elle jetait les yeux d'un air craintif sur cet inconnu, le géant ne lui avait

presque pas fait plus de peur, mais la peur part de différentes causes : leurs regards et leurs actions marquaient assez les sentiments qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre.

Ils seraient peut-être demeurés longtemps sans se parler que des yeux, si le prince n'avait pas entendu le bruit des cors et celui des chiens qui s'approchaient ; il s'aperçut qu'elle en était étonnée :

« Ne craignez rien, belle bergère, lui dit-il, vous êtes en sûreté dans ces lieux : plutôt au ciel que ceux qui vous y voient y pussent être de même !

– Seigneur, dit-elle, j'implore votre protection, je suis une pauvre orpheline qui n'ai point d'autre parti à prendre que d'être bergère ; procurez-moi un troupeau, j'en aurai grand soin.

– Heureux les moutons, dit-il en souriant, que vous voudrez conduire au pâturage ! mais enfin, aimable bergère, si vous le souhaitez, j'en parlerai à la reine ma mère, et je me ferai un plaisir de commencer dès aujourd'hui à vous rendre mes services.

– Ah ! seigneur, dit Constancia, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, je n'aurais osé le faire si j'avais su votre rang. »

Le prince l'écoutait avec le dernier étonnement, il lui trouvait de l'esprit et de la politesse, rien ne répondait mieux à son excellente beauté ; mais rien ne s'accordait plus mal avec la simplicité de ses habits et l'état de bergère. Il voulut même essayer de lui faire prendre un autre parti :

« Songez-vous, lui dit-il, que vous serez exposée, toute seule dans un bois ou dans une campagne, n'ayant pour compagnie que vos innocentes brebis ? Les manières délicates que je vous remarque s'accommoderont-elles de la solitude ? Qui sait d'ailleurs si vos charmes, dont le bruit se répandra dans cette contrée, ne vous attireront point mille importuns ? Moi-même, adorable bergère, moi-même je quitterai la cour pour m'attacher à vos pas ; et ce que je ferai, d'autres le feront aussi.

– Cessez, lui dit-elle, seigneur, de me flatter par des louanges que je ne mérite point ; je suis née dans un hameau ; je n'ai jamais connu que la vie champêtre, et j'espère que vous me laisserez garder tranquillement les troupeaux de la reine, si elle daigne me les confier ; je la supplierai même de me mettre sous quelque bergère plus expérimentée que moi ; et comme je ne la quitterai point, il est bien certain que je ne m'ennuierai pas. »

Le prince ne put lui répondre ; ceux qui l'avaient suivi à la chasse parurent sur un coteau.

« Je vous quitte, charmante personne, lui dit-il d'un air empressé ;

il ne faut pas que tant de gens partagent le bonheur que j'ai de vous voir ; allez au bout de cette prairie, il y a une maison où vous pourrez demeurer en sûreté, après que vous aurez dit que vous y venez ma part. »

Constancia, qui aurait eu de la peine à se trouver en si grande compagnie, se hâta de marcher vers le lieu que Constancio (c'est ainsi que s'appelait le prince) lui avait enseigné.

Il la suivit des yeux, il soupira tendrement, et remontant à cheval, il se mit à la tête de sa troupe sans continuer la chasse. En entrant chez la reine, il la trouva fort irritée contre une vieille bergère qui lui rendait un assez mauvais compte de ses agneaux. Après que la reine eut bien grondé, elle lui dit de ne paraître jamais devant elle.

Cette occasion favorisa le dessein de Constancio ; il lui conta qu'il avait rencontré une jeune fille qui désirait passionnément d'être à elle, qu'elle avait l'air soigneux, et qu'elle ne paraissait pas intéressée. La reine goûta fort ce que lui disait son fils, elle accepta la bergère avant de l'avoir vue, et dit au prince de donner ordre qu'on la menât avec les autres dans les pacages de la couronne. Il fut ravi qu'elle la dispensât de venir au palais : certains sentiments empressés et jaloux lui faisaient craindre des rivaux, bien qu'il n'y en eût aucuns qui pussent lui rien disputer ni sur le rang, ni sur le mérite ; il est vrai qu'il craignait moins les grands seigneurs que les petits, il pensait qu'elle aurait plus de penchant pour un simple berger que pour un prince qui était si proche du trône.

Il serait difficile de raconter toutes les réflexions dont celle-ci était suivie : que ne reprochait-il pas à son cœur, lui qui jusqu'alors n'avait rien aimé, et qui n'avait trouvé personne digne de lui ! Il se donnait à une fille d'une naissance si obscure, qu'il ne pourrait jamais avouer sa passion sans rougir : il voulut la combattre ; et se persuadant que l'absence était un remède immanquable, particulièrement sur une tendresse naissante, il évita de revoir la bergère ; il suivit son penchant pour la chasse et pour le jeu : en quelque lieu qu'il aperçût des moutons, il s'en détournait comme s'il eût rencontré des serpents ; de sorte qu'avec un peu de temps, le trait qui l'avait blessé lui parut moins sensible. Mais un jour des plus ardents de la canicule, Constancio, fatigué d'une longue chasse, se trouvant au bord de la rivière, il en suivit le cours à l'ombre des alisiers qui joignaient leurs branches à celles des saules, et rendaient cet endroit aussi frais qu'agréable. Une profonde rêverie le surprit, il était seul, il ne songeait plus à tous ceux qui l'attendaient, quand il fut frappé tout d'un coup par les charmants accents d'une voix qui lui parut céleste ; il s'arrêta pour l'écouter, et ne demeura pas médiocrement surpris d'entendre ces paroles :

*Hélas ! j'avais promis de vivre sans ardeur ;
Mais l'amour prend plaisir à me rendre parjure ;
Je me sens déchirer d'une vive blessure,
Constancio devient le maître de mon cœur.
L'autre jour je le vis dans cette solitude,
Fatigué du travail qu'il trouve en ces forêts ;
Il chantait son inquiétude,
Assis sous ces ombrages frais.
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue ;
Je demeurai longtemps immobile, éperdue ;
De la main de l'Amour je vis partir les traits
Que je porte au fond de mon âme.
Le mal que je ressens a pour moi trop d'attraits ;
Je vois par l'ardeur qui m'enflamme,
Que je n'en guérirai jamais.*

Sa curiosité l'emporta sur le plaisir qu'il avait d'entendre chanter si bien : il s'avança diligemment ; le nom de Constancio l'avait frappé, car c'était le sien ; mais cependant un berger pouvait le porter aussi bien qu'un prince, et ainsi il ne savait si c'était pour lui ou pour quelque autre que ces paroles avaient été faites. Il eut à peine monté sur une petite éminence couverte d'arbres, qu'il aperçut au pied la belle Constancia : elle était assise sur le bord d'un ruisseau, dont la chute précipitée faisait un bruit si agréable, qu'elle semblait y vouloir accorder sa voix. Son fidèle mouton, couché sur l'herbe, se tenait comme un mouton favori bien plus près d'elle que les autres ; Constancia lui donnait de temps en temps de petits coups de sa houlette, elle le caressait d'un air enfantin, et toutes les fois qu'elle le touchait, il baisait sa main, et la regardait avec des yeux tout plein d'esprit. « Ah ! que tu serais heureux, disait le prince tout bas, si tu connaissais le prix des caresses qui te sont faites ! Hé quoi ! cette bergère est encore plus belle que lorsque je la rencontrai ! Amour ! Amour ! que veux-tu de moi ? dois-je l'aimer, ou plutôt suis-je encore en état de m'en défendre ? Je l'avais évitée soigneusement, parce que je sentais bien tout le danger qu'il y a de la voir ; quelles impressions, grands dieux, ces premiers mouvements ne firent-ils pas sur moi ! Ma raison essayait de me secourir, je fuyais un objet si aimable : hélas ! je le trouve, mais celui dont elle parle est l'heureux berger qu'elle a choisi ! »

Pendant qu'il raisonnait ainsi, la bergère se leva pour rassembler

son troupeau, et le faire passer dans un autre endroit de la prairie où elle avait laissé ses compagnes. Le prince craignit de perdre cette occasion de lui parler ; il s'avança vers elle d'un air empressé : « Aimable bergère, lui dit-il, ne voulez-vous pas bien que je vous demande si le petit service que je vous ai rendu vous a fait quelque plaisir ? » À sa vue, Constancia rougit, son teint parut animé des plus vives couleurs :

« Seigneur, lui dit-elle, j'aurais pris soin de vous faire mes très humbles remerciements, s'il convenait à une pauvre fille comme moi d'en faire à un prince comme vous ; mais encore que j'aie manqué, le ciel m'est témoin que je n'en suis point ingrate, et que je prie les dieux de combler vos jours de bonheur.

– Constancia, répliqua-t-il, s'il est vrai que mes bonnes intentions vous aient touchée au point que vous le dites, il vous est aisé de me le marquer.

– Hé ! que puis-je faire pour vous, seigneur ? répliqua-t-elle d'un air empressé.

– Vous pouvez me dire, ajouta-t-il, pour qui sont les paroles que vous venez de chanter.

– Comme je ne les ai pas faites, repartit-elle, il me serait difficile de vous apprendre rien là-dessus. »

Dans le temps qu'elle parlait, il l'examinait, il la voyait rougir, elle était embarrassée et tenait les yeux baissés.

« Pourquoi me cacher vos sentiments, Constancia ? lui dit-il ; votre visage trahit le secret de votre cœur, vous aimez ? » Il se tut et la regarda encore avec plus d'application.

– Seigneur, lui dit-elle, les choses où j'ai quelque intérêt méritent si peu qu'un grand prince s'en informe, et je suis si accoutumée à garder le silence avec mes chères brebis, que je vous supplie de me pardonner si je ne répons point à vos questions. » Elle s'éloigna si vite qu'il n'eut pas le temps de l'arrêter.

La jalousie sert quelquefois de flambeau pour rallumer l'amour : celui du prince prit dans ce moment tant de forces qu'il ne s'éteignit jamais ; il trouva mille grâces nouvelles dans cette jeune personne, qu'il n'avait point remarquées la première fois qu'il la vit ; la manière dont elle le quitta lui fit croire, autant que les paroles, qu'elle était prévenue pour quelque berger. Une profonde tristesse s'empara de son âme, il n'osa la suivre, bien qu'il eût une extrême envie de l'entretenir ; il se coucha dans le même lieu qu'elle venait de quitter, et après avoir essayé de se souvenir des paroles qu'elle venait de chanter, il les écrivit sur ses tablettes, et les examina avec attention.

« Ce n'est que depuis quelques jours, disait-il, qu'elle a vu ce Constancio qui l'occupe : faut-il que je me nomme comme lui, et que je sois si éloigné de sa bonne fortune ? qu'elle m'a regardé froidement ! Elle me paraît plus indifférente aujourd'hui que lorsque je la rencontrai la première fois ; son plus grand soin a été de chercher un prétexte pour s'éloigner de moi. » Ces pensées l'affligèrent sensiblement, car il ne pouvait comprendre qu'une simple bergère pût être si indifférente pour un grand prince.

Dès qu'il fut de retour, il fit appeler un jeune garçon qui était de tous ses plaisirs ; il avait de la naissance, il était aimable ; il lui ordonna de s'habiller en berger, d'avoir un troupeau, et de le conduire tous les jours aux pacages de la reine, afin de voir ce que faisait Constancia, sans lui être suspect. Mirtain (c'est ainsi qu'il se nommait) avait trop envie de plaire à son maître pour en négliger une occasion qui paraissait l'intéresser ; il lui promit de s'acquitter fort bien de ses ordres, et dès le lendemain, il fut en état d'aller dans la plaine : celui qui en prenait soin ne l'y aurait pas reçu s'il n'eût montré un ordre du prince, disant qu'il était son berger, et qu'il l'avait chargé de ses moutons.

Aussitôt on le laissa venir parmi la troupe champêtre ; il était galant, il plut sans peine aux bergères ; mais à l'égard de Constancia, il lui trouvait un air de fierté si fort au-dessus de ce qu'elle paraissait être, qu'il ne pouvait accorder tant de beauté, d'esprit et de mérite avec la vie rustique et champêtre qu'elle menait ; il la suivait inutilement, il la trouvait toujours seule au fond des bois, qui chantait d'un air occupé ; il ne voyait aucuns bergers qui osassent entreprendre de lui plaire, la chose semblait trop difficile. Mirtain tenta cette grande aventure, il se rendit assidu auprès d'elle, et connut par sa propre expérience qu'elle ne voulait point d'engagement.

Il rendait compte tous les soirs au prince de la situation des choses ; tout ce qu'il lui apprenait ne servait qu'à le désespérer.

« Ne vous y trompez pas, seigneur, lui dit-il un jour, cette belle fille aime ; il faut que ce soit en son pays.

– Si cela était, reprit le prince, ne voudrait-elle pas y retourner ?

– Que savons-nous, ajouta Mirtain, si elle n'a point quelques raisons qui l'empêchent de revoir sa patrie, elle est peut-être en colère contre son amant ?

– Ah ! s'écria le prince, elle chante trop tendrement les paroles que j'ai entendues.

– Il est vrai, continua Mirtain, que tous les arbres sont couverts de chiffres de leurs noms ; et puisque rien ne lui plaît ici, sans doute

quelque chose lui a plu ailleurs.

– Épreuve, dit le prince, ses sentiments pour moi, dis-en du bien, dis-en du mal, tu pourras connaître ce qu'elle pense. »

Mirtain ne manqua pas de chercher une occasion de parler à Constancia.

« Qu'avez-vous, belle bergère ? lui dit-il. Vous paraissez mélancolique malgré toutes les raisons que vous avez d'être plus gaie qu'une autre ?

– Et quels sujets de joie me trouvez-vous, lui dit-elle ; je suis réduite à garder des moutons ; éloignée de mon pays, je n'ai aucunes nouvelles de mes parents, tout cela est-il fort agréable ?

– Non, répliqua-t-il, mais vous êtes la plus aimable personne du monde, vous avez beaucoup d'esprit, vous chantez d'une manière ravissante, et rien ne peut égaler votre beauté.

– Quand je posséderais tous ces avantages, ils me toucheraient peu, dit-elle, en poussant un profond soupir.

– Quoi donc, ajouta Mirtain, vous avez de l'ambition, vous croyez qu'il faut être née sur le trône et du sang des dieux, pour vivre contente ? Ah ! détrompez-vous de cette erreur, je suis au prince Constancio, et malgré l'inégalité de nos conditions, je ne laisse pas de l'approcher quelquefois, je l'étudie, je pénètre ce qui se passe dans son âme, et je sais qu'il n'est point heureux.

– Hé ! qui trouble son repos ? dit la princesse.

– Une passion fatale, continua Mirtain.

– Il aime, reprit-elle d'un air inquiet, hélas ! que je le plains ! mais que dis-je ? continua-t-elle en rougissant. Il est trop aimable pour n'être pas aimé.

– Il n'ose s'en flatter, belle bergère, dit-il ; et si vous vouliez bien le mettre en repos là-dessus, il ajouterait plus de foi à vos paroles qu'à aucune autre.

– Il ne me convient pas, dit-elle, de me mêler des affaires d'un si grand prince ; celles dont vous me parlez sont trop particulières pour que je m'avise d'y entrer. Adieu, Mirtain, ajouta-t-elle, en le quittant brusquement, si vous voulez m'obliger, ne me parlez plus de votre prince ni de ses amours. »

Elle s'éloigna tout émue, elle n'avait pas été indifférente au mérite du prince ; le premier moment qu'elle le vit ne s'effaça plus de sa pensée, et sans le charme secret qui l'arrêtait malgré elle, il est certain qu'elle aurait tout tenté pour retrouver la fée Souveraine. Au reste, l'on s'étonnera que cette habile personne qui savait tout ne vînt pas la

chercher, mais cela ne dépendait plus d'elle. Aussitôt que le géant eut rencontré la princesse, elle fut soumise à la fortune pour un certain temps, il fallait que sa destinée s'accomplît, de sorte que la fée se contentait de la venir voir dans un rayon du soleil ; les yeux de Constancia ne le pouvaient regarder assez fixement pour l'y remarquer.

Cette aimable personne s'était aperçue avec dépit que le prince l'avait si fort négligée, qu'il ne l'aurait pas revue si le hasard ne l'eût conduit dans le lieu où elle chantait ; elle se voulait un mal mortel des sentiments qu'elle avait pour lui ; et s'il est possible d'aimer et de haïr en même temps, je puis dire qu'elle le haïssait parce qu'elle l'aimait trop. Combien de larmes répandait-elle en secret ! Le seul Ruson en était témoin ; souvent elle lui confiait ses ennuis comme s'il avait été capable de l'entendre ; et lorsqu'il bondissait dans la plaine avec les brebis : « Prends garde, Ruson, prends garde, s'écriait-elle, que l'amour ne t'enflamme ; de tous les maux c'est le plus grand, et si tu aimes sans être aimé, pauvre petit mouton, que feras-tu ? »

Ces réflexions étaient suivies de mille reproches qu'elle se faisait sur ses sentiments pour un prince indifférent ; elle avait bien envie de l'oublier, lorsqu'elle le trouva qui s'était arrêté dans un lieu agréable pour y rêver avec plus de liberté à la bergère qu'il fuyait. Enfin, accablé de sommeil, il se coucha sur l'herbe ; elle le vit, et son inclination pour lui prit de nouvelles forces ; elle ne put s'empêcher de faire les paroles qui donnèrent lieu à l'inquiétude du prince. Mais de quel ennui ne fut-elle pas frappée à son tour, lorsque Mirtain lui dit que Constancio aimait ! Quelque attention qu'elle eût faite sur elle-même, elle n'avait pas été maîtresse de s'empêcher de changer plusieurs fois de couleur. Mirtain, qui avait ses raisons pour l'étudier, le remarqua, il en fut ravi, et courut rendre compte à son maître de ce qui s'était passé.

Le prince avait bien moins de disposition à se flatter que son confident ; il ne crut voir que de l'indifférence dans le procédé de la bergère, il en accusa l'heureux Constancio qu'elle aimait, et dès le lendemain il fut la chercher. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle s'enfuit comme si elle eût vu un tigre ou un lion ; la fuite était le seul remède qu'elle imaginait à ses peines. Depuis sa conversation avec Mirtain, elle comprit qu'elle ne devait rien oublier pour l'arracher de son cœur, et que le moyen d'y réussir, c'était de l'éviter.

Que devint Constancio, quand sa bergère s'éloigna si brusquement ? Mirtain était auprès de lui.

« Tu vois, lui dit-il, tu vois l'heureux effet de tes soins, Constancia me hait, je n'ose la suivre pour m'éclaircir moi-même de ses

sentiments.

– Vous avez trop d'égards pour une personne si rustique, répliqua Mirtain ; et, si vous le voulez, seigneur, je vais lui ordonner de votre part de venir vous trouver.

– Ah ! Mirtain, s'écria le prince, qu'il y a de différence entre l'amant et le confident ! Je ne pense qu'à plaire à cette aimable fille, je lui ai trouvé une sorte de politesse qui s'accommoderait mal des airs brusques que tu veux prendre ; je consens à souffrir plutôt qu'à la chagriner. »

En achevant ces mots, il fut d'un autre côté, avec une si profonde mélancolie, qu'il pouvait faire pitié à une personne moins touchée que Constancia.

Dès qu'elle l'eut perdu de vue, elle revint sur ses pas, pour avoir le plaisir de se trouver dans l'endroit qu'il venait de quitter. « C'est ici, disait-elle, où il s'est arrêté, c'est là qu'il m'a regardée ; mais, hélas ! dans tous ces lieux il n'a que de l'indifférence pour moi, il y vient pour rêver en liberté à ce qu'il aime : cependant, continuait-elle, ai-je raison de me plaindre ? Par quel hasard voudrait-il s'attacher à une fille qu'il croit si fort au-dessous de lui ? » Elle voulait quelquefois lui apprendre ses aventures ; mais la fée Souveraine lui avait défendu si absolument de n'en point parler, que pour lors son obéissance prévalut sur ses propres intérêts, et elle prit la résolution de garder le silence.

Au bout de quelques jours le prince revint encore ; elle l'évita soigneusement, il en fut affligé, et chargea Mirtain de lui en faire des reproches ; elle feignit de n'y avoir pas fait réflexion, mais puisqu'il daignait s'en apercevoir, elle y prendrait garde. Mirtain, bien content d'avoir tiré cette parole d'elle, en avertit son maître ; dès le lendemain il vint la chercher. À son abord elle parut interdite ; quand il lui parla de ses sentiments, elle le fut bien davantage : quelque envie qu'elle eût de le croire, elle appréhendait de se tromper, et que jugeant d'elle par ce qu'il en voyait, il ne voulût peut-être se faire un plaisir de l'éblouir par une déclaration qui ne convenait point à une pauvre bergère. Cette pensée l'irrita, elle en parut plus fière, et reçut si froidement les assurances qu'il lui donnait de sa passion, qu'il se confirma tous ses soupçons. « Vous êtes touchée, lui dit-il ; un autre a su vous charmer ; mais j'atteste les dieux que si je peux le connaître, il éprouvera tout mon courroux.

– Je ne vous demande grâce pour personne, seigneur, répliqua-t-elle ; si vous êtes jamais informé de mes sentiments, vous les trouverez bien éloignés de ceux que vous m'attribuez. »

Le prince, à ces mots, reprit quelque espérance, mais elle fut bientôt détruite par la suite de leur conversation ; car elle lui protesta

qu'elle avait un fond d'indifférence invincible, et qu'elle sentait bien qu'elle n'aimerait de sa vie. Ces dernières paroles le jetèrent dans une douleur inconcevable, il se contraignit pour ne lui pas montrer toute sa douleur.

Soit la violence qu'il s'était faite, soit l'excès de sa passion, qui avait pris de nouvelles forces par les difficultés qu'il envisageait, il tomba si dangereusement malade, que les médecins ne connaissant rien à la cause de son mal, désespérèrent bientôt de sa vie. Mirtain, qui était toujours demeuré par son ordre auprès de Constancia, lui en apprit les fâcheuses nouvelles ; elle les entendit avec un trouble et une émotion difficiles à exprimer.

« Ne savez-vous point quelque remède, lui dit-il, pour la fièvre et pour les grands maux de tête et de cœur ?

– J'en sais un, répliqua-t-elle, ce sont des simples avec des fleurs ; tout consiste dans la manière de les appliquer.

– Ne viendrez-vous pas au palais pour cela ? ajouta-t-il.

– Non, dit-elle, en rougissant, je craindrais trop de ne pas réussir.

– Quoi ! vous pourriez négliger quelque chose pour nous le rendre ? continua-t-il. Je vous croyais bien dure, mais vous l'êtes encore cent fois plus que je ne l'avais imaginé. »

Les reproches de Mirtain faisaient plaisir à Constancia, elle était ravie qu'il la pressât de voir le prince : ce n'était que pour se procurer cette satisfaction, qu'elle s'était vantée de savoir un remède propre à le soulager, car il est vrai qu'elle n'en avait aucun.

Mirtain se rendit auprès de lui ; il lui conta ce que la bergère avait dit, et avec quelle ardeur elle souhaitait le retour de sa santé. « Tu cherches à me flatter, lui dit Constancio, mais je te le pardonne, et je voudrais (dussé-je être trompé) pouvoir penser que cette belle fille a quelque amitié pour moi. Va chez la reine, dis-lui qu'une de ses bergères a un secret merveilleux, qu'elle pourra me guérir, obtiens permission de l'amener : cours, vole, Mirtain, les moments vont me paraître des siècles. »

La reine n'avait pas encore vu la bergère quand Mirtain lui en parla ; elle dit qu'elle n'ajoutait point foi à ce que de petites ignorantes se piquaient de savoir, et que c'était là une folie.

« Certainement, madame, lui dit-il, l'on peut quelquefois trouver plus de soulagement dans l'usage des simples que dans tous les livres d'Esculape. Le prince souffre tant, qu'il souhaite d'éprouver tout ce que cette jeune fille propose.

– Volontiers, dit la reine ; mais si elle ne le guérit pas, je la traiterai

si rudement qu'elle n'aura plus l'audace de se vanter mal à propos. »

Mirtain retourna vers son maître, il lui rendit compte de la mauvaise humeur de la reine, et qu'il en craignait les effets pour Constancia.

« J'aimerais mieux mourir, s'écria le prince ; retourne sur tes pas, dis à ma mère que je la prie de laisser cette belle fille auprès de ses innocentes brebis : quel paiement, continua-t-il, pour la peine qu'elle prendrait ! je sens que cette idée redouble mon mal. »

Mirtain courut chez la reine, lui dire de la part du prince de ne point faire venir Constancia ; mais comme elle était naturellement fort prompte, elle se mit en colère de ses irrésolutions :

« Je l'ai envoyé guérir, dit-elle : si elle guérit mon fils, je lui donnerai quelque chose ; si elle ne le guérit pas, je sais ce que j'ai à faire. Retournez auprès de lui, et tâchez de le divertir, il est dans une mélancolie qui me désole. »

Mirtain lui obéit, et se garda bien de dire à son maître la mauvaise humeur où il l'avait trouvée, car il serait mort d'inquiétude pour sa bergère.

Le pacage royal était si proche de la ville, qu'elle ne tarda pas longtemps à s'y rendre, sans compter qu'elle était guidée par une passion qui fait aller ordinairement bien vite. Lorsqu'elle fut au palais, on vint le dire à la reine, mais elle ne daigna pas la voir, elle se contenta de lui mander qu'elle prît bien garde à ce qu'elle allait entreprendre ; que si elle manquait de guérir le prince, elle la ferait coudre dans un sac, et jeter dans la rivière. À cette menace la belle princesse pâlit, son sang se glaça.

« Hélas ! dit-elle en elle-même, ce châtiment m'est bien dû, j'ai fait un mensonge lorsque je me suis vantée d'avoir quelque science, et mon envie de voir Constancio n'est pas assez raisonnable pour que les dieux me protègent. »

Elle baissa doucement la tête, laissant couler des larmes sans rien répondre.

Ceux qui étaient autour d'elle l'admiraient ; elle leur paraissait plutôt une fille du ciel qu'une personne mortelle.

De quoi vous défiez-vous, aimable bergère ? lui dirent-ils. Vous portez dans vos yeux la mort et la vie, un seul de vos regards peut conserver notre jeune prince ; venez dans sa chambre, essayez vos pleurs, et employez vos remèdes sans crainte. »

La manière dont on lui parlait, et l'extrême désir qu'elle avait de le voir, lui redonnèrent de la confiance : elle pria qu'on la laissât entrer

dans le jardin pour cueillir elle-même tout ce qui lui était nécessaire, elle prit du myrte, du trèfle, des herbes et des fleurs, les unes dédiées à Cupidon, les autres à sa mère ; les plumes d'une colombe, et quelques gouttes de sang d'un pigeon : elle appela à son secours toutes les déités et toutes les fées. Ensuite, plus tremblante que la tourterelle quand elle voit un milan, elle dit qu'on pouvait la mener dans la chambre du prince. Il était couché, son visage était pâle et ses yeux languissants ; mais aussitôt qu'il l'aperçut, il prit une meilleure couleur, elle le remarqua avec une extrême joie.

« Seigneur, lui dit-elle, il y a déjà plusieurs jours que je fais des vœux pour le retour de votre santé ; mon zèle m'a même engagée à dire à l'un de vos bergers que je savais quelques petits remèdes, et que volontiers j'essayerais de vous soulager ; mais la reine m'a mandé que si le ciel m'abandonne dans cette prise, elle veut qu'on me noie si vous ne guérissez pas ; jugez, seigneur, des alarmes où je suis, et soyez persuadé que je m'intéresse plus à votre conservation par rapport à vous que par rapport à moi.

– Ne craignez rien, charmante bergère, lui dit-il ; les souhaits favorables que vous faites pour ma vie vont me la rendre si chère que j'en serai occupé très sérieusement. Je négligeais mes jours : hélas ! en puis-je avoir d'heureux, quand je me souviens de ce que je vous ai entendu chanter pour Constancio ! Ces fatales paroles et vos froideurs m'ont réduit au triste état où vous me voyez ; mais, belle bergère, vous m'ordonnez de vivre, vivons et ne vivons que pour vous. »

Constancia ne cachait qu'avec peine le plaisir que lui causait une déclaration si obligeante ; cependant, comme elle appréhendait que quelqu'un n'écût ce que lui disait le prince, elle demanda s'il ne trouverait pas bon qu'elle lui mît un bandeau et des bracelets, des herbes qu'elle avait cueillies. Il lui tendit les bras d'une manière si tendre qu'elle lui attacha promptement un des bracelets, de peur qu'on ne pénétrât ce qui se passait entre eux ; et après avoir bien fait de petites cérémonies pour en imposer à toute la cour de ce prince, il s'écria au bout de quelques moments que son mal diminuait. Cela était vrai, comme il le disait : on appela ses médecins, ils demeurèrent surpris de l'excellence d'un remède dont les effets étaient si prompts ; mais quand ils virent la bergère qui l'avait appliqué, ils ne s'étonnèrent plus de rien, et dirent en leur jargon qu'un de ses regards était plus puissant que toute la pharmacie ensemble.

La bergère était si peu touchée de toutes les louanges qu'on lui donnait, que ceux qui ne la connaissaient pas, prenaient pour stupidité ce qui avait une source bien différente : elle se mit dans un coin de la chambre, se cachant à tout le monde, hors à son malade, dont elle s'approchait de temps en temps pour lui toucher la tête ou le poulx, et

dans ces petits moments ils se disaient mille jolies choses où le cœur avait encore plus de part que l'esprit.

« J'espère, lui dit-elle, seigneur, que le sac qu'a fait faire la reine pour me noyer, ne servira point à un usage si funeste ; votre santé, qui m'est précieuse, va se rétablir.

– Il ne tiendra qu'à vous, aimable Constancia, répondit-il ; un peu de part dans votre cœur peut tout faire pour mon repos et pour la conservation de ma vie. »

Le prince se leva, et fut dans l'appartement de la reine. Lorsqu'on lui dit qu'il entraît, elle ne voulut pas le croire ; elle s'avança brusquement, et demeura bien surprise de le trouver à la porte de sa chambre.

« Quoi ! c'est vous, mon fils, mon cher fils ! s'écria-t-elle. À qui dois-je une résurrection si merveilleuse ? À vos bontés, madame, lui dit le prince, vous m'avez envoyé chercher la plus habile personne qui soit dans l'univers ; je vous supplie de la récompenser d'une manière proportionnée au service que j'en ai reçu.

– Cela ne presse pas, répondit la reine d'un air rude ; c'est une pauvre bergère, qui s'estimera heureuse de garder toujours mes moutons. »

Dans ce moment le roi arriva, on lui était allé annoncer la bonne nouvelle de la guérison du prince ; il entraît chez la reine, la première chose qui frappa ses yeux, ce fut Constancia : sa beauté, semblable au soleil qui brille de mille feux, l'éblouit à tel point, qu'il demeura quelques instants sans pouvoir demander à ceux qui étaient près de lui, ce qu'il voyait de si merveilleux, et depuis quand les déesses habitaient dans son palais ; enfin il rappela ses esprits, il s'approcha d'elle, et sachant qu'elle était l'enchanteresse qui venait de guérir son fils, il l'embrassa, et dit galamment qu'il se trouvait fort mal, et qu'il la conjurait de le guérir aussi.

Il entra, et elle le suivit. La reine ne l'avait point encore vue ; son étonnement ne se peut représenter ; elle poussa un grand cri, et tomba en faiblesse, jetant sur la bergère des regards furieux. Constancio et Constancia en demeurèrent effrayés. Le roi ne savait à quoi attribuer un mal si subit, toute la cour était consternée ; enfin la reine revint à elle. Le roi lui demanda plusieurs fois ce qu'elle avait vu pour se trouver si abattue : elle dissimula son inquiétude, dit que c'étaient des vapeurs ; mais le prince, qui la connaissait bien, en demeura fort inquiet ; elle parla à la bergère avec quelque sorte de bonté, disant qu'elle voulait la garder auprès d'elle, pour avoir soin des fleurs de son parterre. La princesse ressentit de la joie, de penser qu'elle restait dans un lieu où elle pourrait voir tous les jours Constancio.

Cependant le roi obligea la reine d'entrer dans son cabinet ; il lui demanda tendrement ce qui pouvait la chagriner.

« Ah ! sire, s'écria-t-elle, j'ai fait un rêve affreux, je n'avais jamais vu cette jeune bergère, quand mon imagination me l'a si bien représentée, qu'en jetant les yeux sur son visage, je l'ai reconnue : elle épousait mon fils ; je suis trompée si cette malheureuse paysanne ne me donne bien de la douleur.

– Vous ajoutez trop de foi à la chose du monde la plus incertaine, lui dit le roi ; je vous conseille de ne point agir sur de tels principes ; renvoyez la bergère garder vos troupeaux, et ne vous affligez point mal à propos. »

Le conseil du roi fâcha la reine ; bien éloignée de le suivre, elle ne s'appliqua plus qu'à pénétrer les sentiments de son fils pour Constancia.

Ce prince profitait de toutes les occasions de la voir. Comme elle avait soin des fleurs, elle était souvent dans le jardin à les arroser ; et il semblait que lorsqu'elle les avait touchées, elles en étaient plus brillantes et plus belles. Ruson lui tenait compagnie, elle lui parlait quelquefois du prince, quoiqu'il ne pût lui répondre ; et lorsqu'il l'abordait, elle demeurait si interdite, que ses yeux lui découvraient assez le secret de son cœur. Il en était ravi, et lui disait tout ce que la passion la plus tendre peut inspirer.

La reine, sur la foi de son rêve, et bien davantage sur l'incomparable beauté de Constancia, ne pouvait plus dormir en repos. Elle se levait avant le jour ; elle se cachait tantôt derrière des palissades, tantôt au fond d'une grotte, pour entendre ce que son fils disait à cette belle fille ; mais ils avaient l'un et l'autre la précaution de parler si bas, qu'elle ne pouvait agir que sur des soupçons. Elle en était encore plus inquiète ; elle ne regardait le prince qu'avec mépris, pensant jour et nuit que cette bergère monterait sur le trône.

Constancio s'observait autant qu'il lui était possible, quoique, malgré lui, chacun s'aperçût qu'il aimait Constancia, et que soit qu'il la louât par l'habitude qu'il avait à l'admirer, ou qu'il la blâmât exprès, il s'acquittait de l'un et de l'autre en homme intéressé. Constancia, de son côté, ne pouvait s'empêcher de du prince à ses compagnes : comme elle chantait souvent les paroles qu'elle avait faites pour lui, la reine qui les entendit, ne demeura pas moins surprise de sa merveilleuse voix, que du sujet de sa poésie :

« Que vous ai-je donc fait, justes dieux ! disait-elle, pour me vouloir punir par la chose du monde qui m'est la plus sensible ? Hélas ! je destinais mon fils à ma nièce, et je vois, avec un mortel déplaisir, qu'il s'attache à une malheureuse bergère, qui le rendra peut-être rebelle à

mes volontés. »

Pendant qu'elle s'affligeait, et qu'elle prenait mille desseins furieux pour punir Constancia d'être si belle et si charmante, l'amour faisait sans cesse de nouveaux progrès sur nos jeunes amants. Constancia, convaincue de la sincérité du prince, ne put lui cacher la grandeur de sa naissance et ses sentiments pour lui. Un aveu si tendre et une confidence si particulière le ravirent à tel point, qu'en tout autre lieu que dans le jardin de la reine, il se serait jeté à ses pieds pour l'en remercier. Ce ne fut pas même sans peine qu'il s'en empêcha ; il ne voulut plus combattre sa passion, il avait aimé Constancia bergère, il est aisé de croire qu'il l'adora lorsqu'il sut son rang ; et s'il n'eut pas de peine à se laisser persuader sur une chose aussi extraordinaire que de voir une grande princesse errante par le monde, tantôt bergère et tantôt jardinière, c'est qu'en ce temps-là ces sortes d'aventures étaient très communes, et qu'il lui trouvait un air et des manières qui lui étaient caution de la sincérité de ses paroles.

Constancio, touché d'amour et d'estime, jura une fidélité éternelle à la princesse : elle ne la lui jura pas moins de son côté ; ils se promirent de s'épouser dès qu'ils auraient fait agréer leur mariage aux personnes de qui ils dépendaient. La reine s'aperçut de toute la force de cette passion naissante : sa confidente, qui ne cherchait pas moins qu'elle à découvrir quelque chose pour faire sa cour, vint lui dire un jour que Constancia envoyait Ruson tous les matins dans l'appartement du prince ; que ce petit mouton portait deux corbeilles ; qu'elle les emplissait de fleurs, et que Mirtain le conduisait. La reine, à ces nouvelles, perdit patience : le pauvre Ruson passait, elle fut l'attendre elle-même ; et malgré les prières de Mirtain, elle l'emmena dans sa chambre, elle mit les corbeilles et les fleurs en pièces, et chercha tant, qu'elle trouva dans un gros œillet, qui n'était pas encore fleuri, un petit morceau de papier, que Constancia y avait glissé avec beaucoup d'adresse ; elle faisait de tendres reproches au prince, sur les périls où il s'exposait presque tous les jours à la chasse. Son billet contenait ces vers :

Parmi tous mes plaisirs j'éprouve des alarmes ;

Mon prince, chaque jour, vous chassez dans ces lieux.

Ciel ! pouvez-vous trouver des charmes

À suivre des forêts les hôtes furieux ?

Tournez plutôt, tournez vos armes

Contre les tendres cœurs qui cèdent à vos coups :

Des ours et des lions évitez le courroux.

Pendant que la reine s'emportait contre la bergère, Mirtain était

allé rendre compte à son maître de la mauvaise aventure du mouton. Le prince, inquiet, accourut dans l'appartement de sa mère ; mais elle était déjà passée chez le roi.

« Voyez, seigneur, lui dit-elle, voyez les nobles inclinations de votre fils ; il aime cette malheureuse bergère, qui nous a persuadés qu'elle savait des remèdes sûrs pour le guérir : hélas ! elle n'en sait que trop ; en effet, continua-t-elle, c'est l'amour qui l'a instruite, elle ne lui a rendu la santé que pour lui faire de plus grands maux ; et si nous ne prévenons les malheurs qui nous menacent, mon songe ne se trouvera que véritable.

Vous êtes naturellement rigoureuse, lui dit le roi ; vous voudriez que votre fils ne songeât qu'à la princesse que vous lui destinez ; la chose n'est pas aisée, il faut que vous ayez un peu d'indulgence pour son âge.

Je ne puis souffrir votre prévention en sa faveur, s'écria la reine ; vous ne pouvez jamais le blâmer ; tout ce que je vous demande, seigneur, c'est de consentir que je l'éloigne pour quelque temps ; l'absence aura plus de pouvoir que toutes mes raisons. »

Le roi aimait la paix, il donna les mains à ce que sa femme désirait, et sur-le-champ elle revint dans son appartement.

Elle y trouva le prince, il l'attendait avec la dernière inquiétude :

« Mon fils, lui dit-elle, avant qu'il pût lui parler, le roi vient de me montrer des lettres du roi son frère ; il le conjure de vous envoyer dans sa cour, afin que vous connaissiez la princesse qui vous est destinée depuis votre enfance, et qu'elle vous connaisse aussi ; n'est-il pas juste que vous jugiez vous-même de son mérite, et que vous l'aimiez avant de vous unir ensemble pour jamais ?

– Je ne dois pas souhaiter des règles particulières pour moi, lui dit le prince : ce n'est point la coutume, madame, que les souverains passent les uns chez les autres, et qu'ils consultent leur cœur plutôt que les raisons d'État qui les engagent à faire une alliance ; la personne que vous me destinez sera belle ou laide, spirituelle ou bête, je ne vous obéirai pas moins.

– Je t'entends, scélérat, s'écria la reine, en éclatant tout d'un coup ; je t'entends ; tu adores une indigne bergère, tu crains de la quitter : tu la quitteras, ou je la ferai mourir à tes yeux ; mais si tu pars sans balancer, et que tu travailles à l'oublier, je la garderai auprès de moi, et l'aimerai autant que je la hais. »

Le prince, aussi pâle que s'il eût été sur le point de perdre la vie, consultait dans son esprit quel parti il devait prendre ; il ne voyait de tous côtés que des peines affreuses, il savait que sa mère était la plus

cruelle et la plus vindicative princesse du monde, il craignit que la résistance ne l'irritât, et que sa chère maîtresse n'en ressentît le contre-coup ; enfin pressé de dire s'il voulait partir, il y consentit, comme un homme consent à boire un verre de poison qui va le tuer.

Il eut à peine donné sa parole, que sortant de la chambre de sa mère, il entra dans la sienne le cœur si serré, qu'il pensa expirer. Il raconta son affliction au fidèle Mirtain, et dans l'impatience d'en faire part à Constancia, il fut la chercher ; elle était au fond d'une grotte, où elle se mettait lorsque les ardeurs du soleil la brûlaient dans le parterre ; il y avait un petit lit de gazon au bord d'un ruisseau, qui tombait du haut d'un rocher de rocaille. En ce lieu paisible, elle défit les nattes de ses cheveux, ils étaient d'un blond argenté, plus fins que la soie et tout ondes ; elle mit ses pieds nus dans l'eau, dont le murmure agréable, joint à la fatigue du travail, la livrèrent insensiblement aux douceurs du sommeil. Bien que ses yeux fussent fermés, ils conservaient mille attraits ; de longues paupières noires faisaient éclater toute la blancheur de son teint ; les grâces et les amours semblaient s'être rassemblés autour d'elle, la modestie et la douceur augmentaient sa beauté.

C'est en ce lieu que l'amoureux prince la trouva : il se souvint que la première fois qu'il l'avait vue elle dormait aussi ; mais les sentiments qu'elle lui avait inspirés depuis étaient devenus si tendres qu'il aurait volontiers donné la moitié de sa vie pour passer l'autre auprès d'elle ; il la regarda quelque temps avec un plaisir qui suspendit ses ennuis ; ensuite parcourant ses beautés, il aperçut son pied plus blanc que la neige : il ne se lassait pas de l'admirer, et s'approchant, il se mit à genoux et lui prit la main ; aussitôt elle s'éveilla, elle parut fâchée de ce qu'il avait vu son pied, elle le cacha, en rougissant comme une rose vermeille qui s'épanouit au lever de l'aurore.

Hélas ! que cette belle couleur lui dura peu ; elle remarqua une nouvelle tristesse sur le visage de son prince :

« Qu'avez-vous, seigneur ? lui dit-elle, tout effrayée, je connais dans vos yeux que vous êtes affligé.

– Ah ! qui ne le serait, ma chère princesse, lui dit-il en versant des larmes qu'il n'eut pas la force de retenir, l'on va nous séparer, il faut que je parte, ou que j'expose vos jours à toutes les violences de la reine : elle sait l'attachement que j'ai pour vous, elle a même vu le billet que vous m'avez écrit, une de ses femmes me l'a dit ; et sans vouloir entrer dans ma juste douleur, elle m'envoie inhumainement chez le roi son frère.

– Que me dites-vous, prince, s'écria-t-elle, vous êtes sur le point de

m'abandonner, et vous croyez que cela est nécessaire pour conserver ma vie ? pouvez-vous en imaginer un tel moyen ? laissez-moi mourir à vos yeux, je serai moins à plaindre que de vivre éloignée de vous. »

Une conversation si tendre ne pouvait manquer d'être souvent interrompue par des sanglots et par des larmes ; ces jeunes amants ne connaissaient point encore les rigueurs de l'absence, ils ne les avaient pas prévues ; et c'est ce qui ajoutait de nouveaux ennuis à ceux dont ils avaient été traversés. Ils se firent mille serments de ne changer jamais : le prince promit à Constancia de revenir avec la dernière diligence :

« Je ne pars, lui dit-il, que pour choquer mon oncle et sa fille, afin qu'il ne pense plus à me la donner pour femme, je ne travaillerai qu'à déplaire à cette princesse et j'y réussirai.

Ne vous montrez donc pas, lui dit Constancia ; car vous serez à son gré, quelques soins que vous preniez pour le contraire. »

Ils pleuraient tous deux si amèrement ; ils se regardaient avec une douleur si touchante ; ils se faisaient des promesses réciproques si passionnées, que ce leur était un sujet de consolation, de pouvoir se persuader toute l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre, et que rien n'altérerait des sentiments si tendres et si vifs.

Le temps s'était passé dans cette douce conversation avec tant de rapidité, que la nuit était déjà fort obscure avant qu'ils eussent pensé à se séparer ; mais la reine voulant consulter le prince sur l'équipage qu'il mènerait, Mirtain se hâta de le venir chercher ; il le trouva encore aux pieds de sa maîtresse, retenant sa main dans les siennes. Lorsqu'ils l'aperçurent, ils se saisirent à tel point, qu'ils ne pouvaient presque plus parler : il dit à son maître que la reine le demandait, il fallut obéir à ses ordres ; la princesse s'éloigna de son côté.

La reine trouva le prince si mélancolique et si changé, qu'elle devina aisément ce qui en était la cause ; elle ne voulut plus lui en parler, il suffisait qu'il partît. En effet, tout fut préparé avec une telle diligence, qu'il semblait que les fées s'en mêlaient. À son égard il n'était occupé que de ce qui avait quelque rapport à sa passion. Il voulut que Mirtain restât à la cour, pour lui mander tous les jours des nouvelles de sa princesse ; il lui laissa ses plus belles pierreries, en cas qu'elle en eût besoin, et sa prévoyance n'oublia rien dans une occasion qui l'intéressait tant.

Enfin il fallut partir. Le désespoir de nos jeunes amants ne saurait être exprimé ; si quelque chose pouvait le rendre moins violent, c'était l'espoir de se revoir bientôt. Constancia comprit alors toute la grandeur de son infortune : être fille de roi, avoir des États considérables, et se trouver entre les mains d'une cruelle reine, qui

éloignait son fils dans la crainte qu'il ne l'aimât, elle qui ne lui était inférieure en rien, et qui devait être ardemment désirée des premiers souverains de l'univers ; mais l'étoile en avait décidé ainsi.

La reine, ravie de voir son fils absent, ne songea plus qu'à surprendre les lettres qu'on lui écrivait : elle y réussit, et connut que Mirtain était son confident ; elle donna ordre qu'on l'arrêtât sur un faux prétexte, et l'envoya dans un château où il souffrait une rude prison. Le prince, à ces nouvelles, s'irrita beaucoup ; il écrivit au roi et à la reine, pour leur demander la liberté de son favori : ses prières n'eurent aucun effet ; mais ce n'était pas en cela seul qu'on voulait lui faire de la peine.

Un jour que la princesse se leva dès l'aurore, elle entra pour cueillir des fleurs, dont on couvrait ordinairement la toilette de la reine ; elle aperçut le fidèle Ruson qui marchait assez loin devant elle, et qui retourna sur ses pas tout effrayé ; comme elle s'avavançait pour voir ce qui lui causait tant de peur, qu'il la tirait par sa robe, afin de l'en empêcher (car il était tout plein d'esprit) elle entendit les sifflements aigus de plusieurs serpents ; aussitôt elle fut environnée de crapauds, de vipères, de scorpions, d'aspics et de serpents qui l'entourèrent sans la piquer ; ils s'élançaient en l'air pour se jeter sur elle, et retombaient toujours dans la même place, ne pouvant avancer.

Malgré la frayeur dont elle était saisie, elle ne laissa pas de remarquer ce prodige, et elle ne put l'attribuer qu'à une bague constellée qui venait de son amant. De quelque côté qu'elle se tournât, elle voyait accourir ces venimeuses bêtes, les allées en étaient pleines, il y en avait sur les fleurs et sous les arbres. La belle Constancia ne savait que devenir, elle aperçut la reine à sa fenêtre qui riait de sa frayeur ; elle connut alors qu'elle ne devait pas se promettre d'être secourue par ses ordres.

Il faut mourir, dit-elle généreusement, ces affreux monstres qui m'environnent ne sont point venus tout seuls ici ; c'est la reine qui les y a fait apporter, la voilà qui veut être spectatrice de la déplorable fin de ma vie ; certainement elle a été jusqu'à cette heure si malheureuse, que je n'ai pas lieu de l'aimer, et si j'en regrette la perte, les dieux, les justes dieux me sont témoins de ce qui me touche en cette occasion. »

Après avoir parlé ainsi, elle s'avança, tous les serpents et leurs camarades s'éloignaient d'elle, à mesure qu'elle marchait vers eux ; elle sortit de cette manière avec autant d'étonnement qu'elle en causait à la reine ; il y avait longtemps qu'on apprêtait ces dangereuses bêtes pour faire périr la bergère par leurs piqures ; elle pensait que son fils n'en serait point surpris, qu'il attribuerait sa mort à une cause naturelle, et qu'elle serait à couvert de ses reproches ;

mais son projet ayant manqué, elle eut recours à un autre expédient.

Il y avait au bout de la forêt une fée d'un abord inaccessible, car elle avait des éléphants qui couraient sans cesse autour de la forêt, et qui dévoraient les pauvres voyageurs, leurs chevaux, et jusqu'aux fers dont ils étaient ferrés, tant ils avaient bon appétit. La reine était convenue avec elle, que si par un hasard presque inouï, quelqu'un de sa part arrivait jusqu'à son palais, elle le chargerait de quelque chose de mortel pour lui rapporter.

Elle appela Constancia, elle lui donna ses ordres et lui dit de partir : elle avait entendu parler à toutes ses compagnes du péril qu'il y avait d'aller dans cette forêt ; et même une vieille bergère lui avait raconté qu'elle s'en était tirée heureusement par le secours d'un petit mouton qu'elle avait mené avec elle ; car quelque furieux que soient les éléphants, lorsqu'ils voient un agneau, ils deviennent aussi doux que lui : cette même bergère lui avait encore dit, qu'ayant été chargée de rapporter une ceinture brûlante à la reine, dans la crainte qu'elle ne la lui fît mettre, elle en avait entouré des arbres qui en avaient été consumés, et qu'ensuite la ceinture ne lui fit plus le mal que la reine avait espéré.

Lorsque la princesse écoutait ce conte, elle ne croyait pas qu'il lui serait un jour utile ; mais quand la reine lui eut prononcé ses ordres (d'un air si absolu, que l'arrêt en était irrévocable) elle pria les dieux de la favoriser : elle prit Ruson avec elle, et partit pour la forêt périlleuse. La reine fut ravie :

« Nous ne verrons plus, dit-elle au roi, l'objet odieux des amours de notre fils, je l'ai envoyée dans un lieu où mille comme elle ne feraient pas le quart du déjeuner des éléphants. »

Le roi lui dit qu'elle était trop vindicative, et qu'il ne pouvait s'empêcher d'avoir regret à la plus belle fille qu'il eût jamais vue :

« Vraiment, répliqua-t-elle, je vous conseille de l'aimer, et de répandre des larmes pour sa mort, comme l'indigne Constancio en répand pour son absence. »

Cependant Constancia fut à peine dans la forêt, qu'elle se vit entourée d'éléphants : ces horribles colosses, ravis de voir le beau mouton qui marchait plus hardiment que sa maîtresse, le caressaient aussi doucement avec leurs formidables trompes, qu'une dame aurait pu le faire avec sa main ; la princesse avait tant de peur que les éléphants ne séparassent ses intérêts d'avec ceux de Ruson, qu'elle le prit entre ses bras quoiqu'il fût déjà lourd : de quelque côté qu'elle se tournât, elle le leur montrait toujours ; ainsi elle s'avancait diligemment vers le palais de cette inaccessible vieille.

Elle y parvint avec beaucoup de crainte et de peine : ce lui parut fort négligé ; la fée qui l'habitait ne l'était pas moins : elle cachait une partie de son étonnement de la voir chez elle, car il y avait bien longtemps qu'aucunes créatures n'avaient pu y parvenir.

« Que demandez-vous, la belle fille ? » lui dit-elle.

La princesse lui fit humblement les recommandations de la reine, et la pria de sa part de lui envoyer la ceinture d'amitié :

« Elle ne sera pas refusée, dit-elle ; sans doute c'est pour vous.

– Je ne sais point, madame, répliqua-t-elle.

– Oh ! pour moi, je le sais bien. »

Et prenant dans sa cassette une ceinture de velours bleu, d'où pendaient de longs cordons pour mettre une bourse, des ciseaux et un couteau, elle lui fit ce beau présent :

« Tenez, lui dit-elle, cette ceinture vous rendra tout aimable, pourvu que vous la mettiez aussitôt que vous serez dans la forêt. »

Après que Constancia l'eut remerciée, elle se chargea de Ruson qui lui était plus nécessaire que jamais ; les éléphants lui firent fête, et la laissèrent passer malgré leur inclination dévorante : elle n'oublia pas de mettre la ceinture d'amitié autour d'un arbre ; en même temps il se prit à brûler, comme s'il eût été dans le plus grand feu du monde ; elle en ôta la ceinture, et fut la porter ainsi d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'elle ne les brûlât plus ; ensuite elle arriva au palais, fort lasse.

Quand la reine la vit, elle demeura si surprise, qu'elle ne put s'en taire.

« Vous êtes une friponne, lui dit-elle ; vous n'avez point été chez mon amie la fée ?

– Vous me pardonnerez, madame, répondit la belle Constancia, je vous rapporte la ceinture d'amitié que je lui ai demandée de votre part.

– Ne l'avez-vous pas mise ? ajouta la reine.

– Elle est trop riche pour une pauvre bergère comme moi, répliqua-t-elle.

– Non, non, dit la reine, je vous la donne pour votre peine, ne manquez pas de vous en parer. Mais, dites-moi, qu'avez-vous rencontré sur le chemin ?

– J'ai vu, dit-elle, des éléphants si spirituels, et qui ont tant d'adresse, qu'il n'y a point de pays où l'on ne prît plaisir à les voir ; il semble que cette forêt est leur royaume, et qu'il y en a entre eux de plus absolus les uns que les autres. »

La reine était bien chagrine, et ne disait pas tout ce qu'elle pensait ; mais elle espérait que la ceinture brûlerait la bergère, sans que rien au monde pût l'en garantir. « Si les éléphants t'ont fait grâce, disait-elle tout bas, la ceinture me vengera : tu verras, malheureuse, quelle amitié j'ai pour toi, et le profit que tu recevras d'avoir su plaire à mon fils ! »

Constancia s'était retirée dans sa petite chambre, où elle pleurait l'absence de son cher prince ; elle n'osait lui écrire, parce que la reine avait des espions en campagne qui arrêtaient les courriers, et elle avait pris de cette manière les lettres de son fils. « Hélas ! Constancio, disait-elle, vous recevrez bientôt de tristes nouvelles de moi ; vous ne deviez point partir, m'abandonner aux fureurs de votre mère ; vous m'auriez défendue, ou vous auriez reçu mes derniers soupirs ; au lieu que je suis livrée à son pouvoir tyrannique, et que je me trouve sans aucune consolation. »

Elle alla au point du jour dans le jardin travailler à son ordinaire ; elle y trouva encore mille bêtes venimeuses, dont sa bague la garantit : elle avait mis la ceinture de velours bleu ; et quand la reine l'aperçut, qui cueillait des fleurs aussi tranquillement que si elle n'avait eu qu'un fil autour d'elle, il n'a jamais été un dépit égal au sien. « Quelle puissance s'intéresse pour cette bergère ? s'écria-t-elle. Par ses attraits elle enchante mon fils, et par des simples innocents elle lui rend la santé ; les serpents, les aspics rampent à ses pieds sans la piquer : les éléphants à sa vue deviennent obligeants et gracieux ; la ceinture qui devrait l'avoir brûlée par le pouvoir de féerie, ne sert qu'à la parer : il faut donc que j'aie recours à des remèdes plus certains. »

Elle envoya aussitôt au port le capitaine de ses gardes, en qui elle avait beaucoup de confiance, pour voir s'il n'y avait point de navires prêts à partir pour les régions les plus éloignées ; il en trouva un qui devait mettre à la voile au commencement de la nuit : la reine en eut grande joie, elle fit parler au patron, on lui proposa d'acheter la plus belle esclave qui fût au monde. Le marchand ravi le voulut bien : il vint au palais ; et sans que la pauvre Constancia en sût rien, il la vit dans le jardin ; il demeura surpris des charmes de cette incomparable fille, et la reine qui savait tout mettre à profit, parce qu'elle était très avare, la vendit fort cher.

Constancia ignorait les nouveaux déplaisirs qu'on lui préparait, elle se retira de bonne heure dans sa petite chambre, pour avoir le plaisir de rêver sans témoins à Constancio, et de faire réponse à une de ses lettres qu'elle avait enfin reçue : elle la lisait, sans pouvoir quitter une lecture si agréable, lorsqu'elle vit entrer la reine. Cette princesse avait une clef qui ouvrait toutes les serrures du palais : elle était suivie de deux muets et de son capitaine des gardes ; les muets lui mirent un

mouchoir dans la bouche, lièrent ses mains et l'enlevèrent. Ruson voulut suivre sa chère maîtresse, la reine se jeta sur lui et l'en empêcha, car elle craignait que ses bêlements ne fussent entendus ; elle voulait que tout se passât avec beaucoup de secret et de silence. Ainsi Constancia n'ayant aucun secours, fut transportée dans le vaisseau : comme l'on n'attendait qu'elle pour partir, il cingla aussitôt en haute mer.

Il faut lui laisser faire son voyage. Telle était sa triste fortune, car la fée Souveraine n'avait pu fléchir le Destin en sa faveur ; et tout ce qu'elle pouvait, c'était de la suivre partout dans une nuée obscure où personne ne la voyait. Cependant le prince Constancio occupé de sa passion, ne gardait point de mesure avec la princesse qu'on lui avait destinée : bien qu'il fût naturellement le plus poli de tous les hommes, il ne laissait pas de lui faire mille brusqueries ; elle s'en plaignait souvent à son père, qui ne pouvait s'empêcher d'en quereller son neveu ; ainsi le mariage se reculait fort. Quand la reine trouva à propos d'écrire au prince que Constancia était à l'extrémité, il en ressentit une douleur inexprimable ; il ne voulut plus garder de mesures dans une rencontre où sa vie courait pour le moins autant de risque celle de sa maîtresse, et il partit comme un éclair.

Quelque diligence qu'il pût faire, il arriva trop tard. La reine, qui avait prévu son retour, fit dire pendant quelques jours que Constancia était malade ; elle mit après d'elle des femmes qui savaient parler et se taire, comme il leur était ordonné. Le bruit de sa mort se répandit ensuite, et l'on enterra une figure de cire, disant que c'était elle. La reine, qui cherchait tous les moyens possibles de convaincre le prince de cette mort, fit sortir Mirtain de prison, pour qu'il assistât à ses funérailles ; de sorte que le jour de son enterrement ayant été su de tout le monde, chacun y vint pour regretter cette charmante fille ; et la reine qui composait son visage comme elle voulait, feignit de sentir cette perte par rapport au prince.

Il arriva avec toute l'inquiétude qu'on peut se figurer ; quand il entra dans la ville, il ne put s'empêcher de demander au premier qu'il trouva, des nouvelles de sa chère Constancia : ceux qui lui répondirent ne la connaissaient point ; et n'étant préparés sur rien, ils lui dirent qu'elle était morte. À ces funestes paroles il ne fut plus le maître de sa douleur ; il tomba de cheval sans poulx, sans voix. On s'assembla ; l'on vit que c'était le prince, chacun s'empressa de le secourir, et on le porta presque mort au palais.

Le roi ressentit vivement le pitoyable état de son fils ; la reine s'y était préparée, elle crut que le temps et la perte de ses tendres espérances le guériraient ; mais il était trop touché pour se consoler : son déplaisir bien loin de diminuer augmentait à tous moments : il

passa deux jours sans voir ni parler à personne ; il alla ensuite dans la chambre de la reine, les yeux pleins de larmes, la vue égarée, le visage pâle. Il lui que c'était elle qui avait fait mourir sa chère Constancia, mais qu'elle en serait bientôt punie puisqu'il allait mourir, et qu'il voulait aller au lieu où elle était enterrée.

La reine ne pouvant l'en détourner, prit le parti de le conduire elle-même dans un bois planté de cyprès, où elle avait fait élever le tombeau. Quand le prince se trouva au lieu où sa maîtresse reposait pour toujours, il dit des choses si tendres et si passionnées, que jamais personne n'a parlé comme lui. Malgré la dureté de la reine, elle fondait en larmes : Mirtain s'affligeait autant que son maître, et tous ceux qui l'entendaient partageaient son désespoir. Enfin tout d'un coup poussé par sa fureur il tira son épée, et s'approchant du marbre qui couvrait ce beau corps, il allait se tuer, si la reine et Mirtain ne lui eussent arrêté le bras.

« Non, dit-il, rien au monde ne m'empêchera de mourir et de rejoindre ma chère princesse. »

Le nom de princesse qu'il donnait à la bergère surprit la reine : elle ne savait si son fils rêvait, et elle lui aurait cru l'esprit perdu, s'il n'avait parlé juste dans tout ce qu'il disait.

Elle lui demanda pourquoi il nommait Constancia princesse ; il répliqua qu'elle l'était, que son royaume s'appelait le royaume des Déserts, qu'il n'y avait point d'autre héritière, et qu'il n'en aurait jamais parlé s'il eût eu encore des mesures à garder.

« Hélas ! mon fils, dit la reine, puisque Constancia est d'une naissance convenable à la vôtre, consolez-vous, car elle n'est point morte. Il faut vous avouer, pour adoucir vos douleurs, que je l'ai vendue à des marchands, ils l'emmènent esclave.

– Ah ! s'écria le prince, vous me parlez ainsi, pour suspendre le dessein que j'ai formé de mourir ; mais ma résolution est fixe, rien ne peut m'en détourner.

– Il faut, ajouta la reine, vous en convaincre par vos yeux. »

Aussitôt elle commanda que l'on déterrât la figure de cire. Comme il crut en la voyant d'abord que c'était le corps de son aimable princesse, il tomba dans une grande défaillance, dont on eut bien de la peine à le retirer. La reine l'assurait inutilement que Constancia n'était point morte ; après le mauvais tour qu'elle lui avait fait, il ne pouvait la croire : mais Mirtain sut le persuader de cette vérité ; il connaissait l'attachement qu'il avait pour lui, et qu'il ne serait pas capable de lui dire un mensonge.

Il sentit quelque soulagement, parce que de tous les malheurs le

plus terrible c'est la mort, et il pouvait encore se flatter du plaisir de revoir sa maîtresse. Cependant où la chercher ? On ne connaissait point les marchands qui l'avaient achetée ; ils n'avaient pas dit où ils allaient : c'étaient là de grandes difficultés ; mais il n'en est guère qu'un véritable amour ne surmonte, il aimait mieux périr en courant après les ravisseurs de sa maîtresse, que de vivre sans elle.

Il fit mille reproches à la reine sur son implacable dureté ; il ajouta qu'elle aurait le temps de se repentir du mauvais tour qu'elle lui avait joué, qu'il allait partir, résolu de ne revenir jamais ; qu'ainsi, voulant en perdre une, elle en perdrait deux. Cette mère affligée se jeta au cou de son fils, lui mouilla le visage de ses larmes, et le conjura par la vieillesse de son père et par l'amitié qu'elle avait pour lui, de ne pas les abandonner ; que s'il les privait de la consolation de le voir, il serait cause de leur mort ; qu'il était leur unique espérance, s'ils venaient à manquer ; que leurs voisins et leurs ennemis s'empareraient du royaume. Le prince l'écouta froidement et respectueusement ; mais il avait toujours devant les yeux la dureté qu'elle avait eue pour Constancia : sans elle, tous les royaumes de la terre ne l'auraient point touché ; de sorte qu'il persista avec une fermeté surprenante dans la résolution de partir le lendemain.

Le roi essaya inutilement de le faire rester, il passa la nuit à donner des ordres à Mirtain, il lui confia le fidèle mouton pour en avoir soin. Il prit une grande quantité de pierreries, et dit à Mirtain de garder les autres, et qu'il serait le seul qui recevrait de ses nouvelles, à condition de les tenir secrètes, parce qu'il voulait faire ressentir à sa mère toutes les peines de l'inquiétude.

Le jour ne paraissait pas encore, lorsque l'impatient Constancio monta à cheval, se dévouant à la fortune, et la priant de lui être assez favorable pour lui faire retrouver sa maîtresse. Il ne savait de quel côté tourner ses pas ; mais comme elle était partie dans un vaisseau, il crut qu'il devait s'embarquer pour la suivre. Il se rendit au plus fameux port ; et sans être accompagné d'aucun de ses domestiques, ni connu de personne, il s'informa du lieu le plus éloigné où l'on pouvait aller, et ensuite de toutes les côtes, plages et ports où ils surgiraient ; puis il s'embarqua dans l'espérance qu'une passion aussi pure et aussi forte que la sienne ne serait pas toujours malheureuse.

Dès que l'on approchait de terre, il montait dans la chaloupe, et venait parcourir le rivage, criant de tous côtés : « Constancia, belle Constancia, où êtes-vous ? Je vous cherche et je vous appelle en vain : serez-vous encore longtemps éloignée de moi ? » Ses regrets et ses plaintes étaient perdus dans le vague de l'air, il revenait dans le vaisseau, le cœur pénétré de douleur, et les yeux pleins de larmes.

Un soir que l'on avait jeté l'ancre derrière un grand rocher, il vint à son ordinaire prendre terre sur le rivage ; et comme le pays était inconnu, et la nuit fort obscure, ceux qui l'accompagnaient ne voulurent point s'avancer, dans la crainte de périr en ce lieu. Pour le prince, qui faisait peu de cas de sa vie, il se mit à marcher, tombant et se relevant cent fois ; à la fin il découvrit une grande lueur qui lui parut provenir de quelque feu ; à mesure qu'il s'en approchait, il entendait beaucoup de bruit et des marteaux qui donnaient des coups terribles. Bien loin d'avoir peur, il se hâta d'arriver à une grande forge ouverte de tous les côtés, où la fournaise était si allumée, qu'il semblait que le soleil brillait au fond : trente géants, qui n'avaient chacun qu'un œil au milieu du front, travaillaient en ce lieu à faire des armes.

Constancio s'approcha d'eux, et leur dit :

« Si vous êtes capables de pitié parmi le fer et le feu qui vous environnent, si par hasard vous avez vu aborder dans ces lieux la belle Constancia, que des marchands emmènent captive, que je sache où je pourrai la trouver, demandez-moi tout ce que j'ai au monde, je vous le donnerai de tout mon cœur. »

Il eut à peine cessé sa petite harangue, que le bruit avait cessé à son arrivée, recommença avec plus de force.

« Hélas ! dit-il, vous n'êtes point touchés de ma douleur, barbares, je ne dois rien attendre de vous ! »

Il voulut aussitôt tourner ses pas ailleurs, quand il entendit une douce symphonie qui le ravit ; et regardant vers la fournaise, il vit le plus bel enfant que l'imagination puisse jamais se représenter : il était plus brillant que le feu dont il sortit. Lorsqu'il eut considéré ses charmes, le bandeau qui couvrait ses yeux, l'arc et les flèches qu'il portait, il ne douta point que ce ne fût Cupidon. C'était lui en effet qui lui cria :

« Arrête, Constancio, tu brûles d'une flamme trop pure pour que je te refuse mon secours ; je m'appelle l'amour vertueux ; c'est moi qui t'ai blessé pour la jeune Constancia ; et c'est moi qui la défends contre le géant qui la persécute. La fée Souveraine est mon intime amie ; nous sommes unis ensemble pour te la garder, mais il faut que j'éprouve ta passion avant que de te découvrir où elle est.

– Ordonne, Amour, ordonne tout ce qu'il te plaira s'écria le prince, je n'omettrai rien pour t'obéir.

– Jette-toi dans ce feu, répliqua l'enfant, et souviens-toi que si tu n'aimes pas uniquement et fidèlement, tu es perdu.

– Je n'ai aucun sujet d'avoir peur », dit Constancio.

Aussitôt il se jeta dans la fournaise, il perdit toute connaissance, ne sachant où il était, ni ce qu'il était lui-même.

Il dormit trente heures, et se trouva à son réveil le plus beau pigeon qui fût au monde ; au lieu d'être dans cette horrible fournaise, il était couché dans un petit nid de roses, de jasmins et de chèvrefeuilles. Il fut aussi surpris qu'on peut jamais l'être ; ses pieds pattus, les différentes couleurs de ses plumes, et ses yeux tout de feu l'étonnaient beaucoup ; il se mirait dans un ruisseau, et voulant se plaindre, il trouva qu'il avait perdu l'usage de la parole, quoiqu'il eût conservé celui de son esprit.

Il envisagea cette métamorphose comme le comble de tous les malheurs : « Ah ! perfide Amour, pensait-il en lui-même, quelle récompense donnes-tu au plus parfait de tous les amants ? Faut-il être léger, traître et parjure pour trouver grâce devant toi ? J'en ai bien vu de ce caractère que tu as couronnés, pendant que tu affliges ceux qui sont véritablement fidèles : que puis-je me promettre, continua-t-il, d'une figure aussi extraordinaire que la mienne ? Me voilà pigeon : encore si je pouvais parler, comme parla autrefois l'oiseau Bleu (dont j'ai toute ma vie aimé le conte), je volerais si loin et si haut, je chercherais sous tant de climats différents ma chère maîtresse, et je m'en informerais à tant de personnes, que je la trouverais ; mais je n'ai pas la liberté de prononcer son nom ; et l'unique remède qu'il m'est permis de tenter, c'est de me précipiter dans quelque abîme pour y mourir. »

Occupé de cette funeste résolution, il vola sur une haute montagne d'où il voulut se jeter en bas ; mais ses ailes le soutinrent malgré lui ; il en fut étonné ; car n'ayant pas encore été pigeon, il ignorait de quel secours peuvent être des plumes ; il prit la résolution de se les arracher toutes, et sans quartier il commença de se plumer.

Ainsi dépouillé, il allait tenter une nouvelle cabriole du sommet d'un rocher, quand deux filles survinrent. Dès qu'elles virent cet infortuné oiseau, l'une se dit à l'autre :

« D'où vient cet infortuné pigeon ? Sort-il des serres aiguës de quelque oiseau de proie, ou de la gueule d'une belette ?

– J'ignore d'où il vient, répondit la plus jeune, mais je sais bien où il ira ; et se jetant sur la pacifique bestiole, il ira, continua-t-elle, tenir compagnie à cinq de son espèce, dont je veux faire une tourte pour la fée Souveraine. »

Le prince Pigeon l'entendant parler ainsi, bien loin de fuir, s'approcha pour qu'elle lui fît la grâce de le tuer promptement : mais ce qui devait causer sa perte le garantit ; car ces filles le trouvèrent si poli et si familier, qu'elles résolurent de le nourrir. La plus belle

l'enferma dans une corbeille couverte où elle mettait ordinairement son ouvrage, et elles continuèrent leur promenade.

« Depuis quelques jours, disait l'une d'elles, il semble que notre maîtresse a bien des affaires, elle monte à tout moment sur son chameau de feu, et va jour et nuit d'un pôle à l'autre sans s'arrêter.

– Si tu étais discrète, repartit sa compagne, je t'en apprendrais la raison, car elle a bien voulu me l'apprendre.

– Va, je saurai me taire, s'écria celle qui avait déjà parlé, assure-toi de mon secret.

– Sache donc, reprit-elle, que sa princesse Constancia, qu'elle aime si fort, est persécutée d'un géant qui veut l'épouser : il l'a mise dans une tour ; et pour l'empêcher d'achever ce mariage, il faut qu'elle fasse des choses surprenantes. »

Le prince écoutait leur conversation du fond de son panier : il avait cru jusqu'alors que rien ne pouvait augmenter ses disgrâces ; mais il connut avec une extrême douleur qu'il s'était bien trompé ; et l'on peut assez juger par tout ce que j'ai raconté de sa passion, et par les circonstances où il se trouvait, d'être devenu pigeonneau dans le temps où son secours était si nécessaire à sa princesse, qu'il ressentit un véritable désespoir ; son imagination ingénieuse à le tourmenter lui représentait Constancia dans la fatale tour, assiégée par les importunités, les violences et les emportements d'un redoutable géant : il appréhendait qu'elle craignît, et qu'elle ne donnât les mains à son mariage. Un moment après, il appréhendait qu'elle ne craignît pas, et qu'elle n'exposât sa vie aux fureurs d'un tel amant. Il serait difficile de représenter l'état où il était.

La jeune personne qui le portait dans sa manette, étant de retour avec sa compagne au palais de la fée qu'elles servaient, la trouvèrent qui se promenait dans une allée sombre de son jardin. Elles se prosternèrent d'abord à ses pieds, et lui dirent ensuite :

« Grande reine, voici un pigeon que nous avons trouvé ; il est doux, il est familier et s'il avait des plumes, il serait fort beau ; nous avons résolu de le nourrir dans notre chambre ; mais si vous l'agréez, il pourra quelquefois vous divertir dans la vôtre. »

La fée prit la corbeille où il était enfermé, elle l'en tira, et fit des réflexions sérieuses sur les grandeurs du monde ; car il était extraordinaire de voir un prince tel que Constancio sous la figure d'un pigeon prêt à être rôti ou bouilli ; et quoique ce fût elle qui eût jusqu'alors conduit cette métamorphose, et que rien n'arrivât que par ses ordres ; cependant, comme elle moralisait volontiers sur tous les événements, celui-là la frappa fort. Elle caressa le pigeonneau, et de sa

part il n'oublia rien pour s'attirer son attention, afin qu'elle voulût le soulager dans sa triste aventure : il lui faisait la révérence à la pigeonne, en tirant un peu le pied ; il la becquetait d'un air caressant : bien qu'il fût pigeon novice, il en savait déjà plus que les vieux pères et les vieux ramiers.

La fée Souveraine le porta dans son cabinet, en ferma la porte, et lui dit :

« Prince, le triste état où je te trouve aujourd'hui ne m'empêche pas de te connaître et de t'aimer, à cause de ma fille Constancia, qui est aussi peu indifférente pour toi que tu l'es pour elle : n'accuse personne que moi de ta métamorphose ; je t'ai fait entrer dans la fournaise pour éprouver la candeur de ton amour : il est pur, il est ardent, il faut que tu aies tout l'honneur de l'aventure. »

Le pigeon baissa trois fois la tête en signe de reconnaissance, et il écouta ce que la fée voulait lui dire.

« La reine ta mère, reprit-elle, eut à peine reçu l'argent et les pierreries en échange de la princesse, qu'elle l'envoya avec la dernière violence aux marchands qui l'avaient achetée ; et sitôt qu'elle fut dans le vaisseau, ils firent voile aux grandes Indes, où ils étaient bien sûrs de se défaire avec beaucoup de profit du précieux joyau qu'ils emmenaient. Ses pleurs et ses prières ne changèrent point leur résolution : elle disait inutilement que le prince Constancio la rachèterait de tout ce qu'il possédait au monde. Plus elle leur faisait valoir ce qu'ils en pouvaient attendre, plus ils se hâtaient de le fuir, dans la crainte qu'il ne fût averti de son enlèvement, et qu'il ne vînt leur arracher cette proie.

« Enfin après avoir couru la moitié du monde, ils se trouvèrent battus d'une furieuse tempête. La princesse, accablée de sa douleur et des fatigues de la mer, était mourante ; ils appréhendaient de la perdre, et se sauvèrent dans le premier port ; mais comme ils débarquaient, ils virent venir un géant d'une grandeur épouvantable ; il était suivi de plusieurs autres, qui tous ensemble dirent qu'ils voulaient voir ce qu'il y avait de plus rare dans leur vaisseau. Le géant étant entré, le premier objet qui frappa sa vue, ce fut la jeune princesse ; ils se reconnurent aussitôt l'un et l'autre. « Ah ! petite scélérate, s'écria-t-il, les dieux justes et pitoyables te ramènent donc sous mon pouvoir : te souvient-il du jour que je te trouvai, et que tu coupas mon sac ? Je me trompe si tu me joues le même tour à présent. » En effet, il la prit comme un aigle prend un poulet, et malgré sa résistance et les prières des marchands, il l'emporta dans ses bras, courant de toute sa force jusqu'à sa grande tour.

« Cette tour est sur une haute montagne : les enchanteurs qui l'ont

bâtie n'ont rien oublié pour la rendre belle et curieuse. Il n'y a point de porte, l'on y monte par les fenêtres qui sont très hautes ; les murs de diamants brillent comme le soleil, et sont d'une dureté à toute épreuve. En effet, ce que l'art et la nature peuvent rassembler de plus riche est au-dessous de ce qu'on y voit. Quand le furieux géant tint la charmante Constancia, il lui dit qu'il voulait l'épouser, et la rendre la plus heureuse personne de l'univers ; qu'elle serait maîtresse de tous ses trésors, qu'il aurait la bonté de l'aimer, et qu'il ne doutait point qu'elle ne fût ravie que sa bonne fortune l'eût conduite vers lui. Elle lui fit connaître par ses larmes et par ses lamentations l'excès de son désespoir ; et comme je conduisais tout secrètement, malgré le destin, qui avait juré la perte de Constancia, j'inspirai au géant des sentiments de douceur qu'il n'avait connus de sa vie ; de sorte qu'au lieu de se fâcher, il dit à la princesse qu'il lui donnait un an, pendant lequel il ne lui ferait aucunes violences ; mais que si elle ne prenait pas dans ce temps la résolution de le satisfaire, il l'épouserait malgré elle, et qu'ensuite il la ferait mourir ; qu'ainsi elle pouvait voir ce qui l'accommoderait le mieux.

« Après cette funeste déclaration, il fit enfermer avec elle les plus belles filles du monde pour lui tenir compagnie, et la retirer de cette profonde tristesse où elle s'abîmait. Il mit des géants aux environs de la tour pour empêcher que qui que ce fût en approchât : et en effet, si l'on avait cette témérité, l'on en recevrait bientôt la punition, car ce sont des gardes bien redoutables et bien cruels.

« Enfin la pauvre princesse ne voyant aucune apparence d'être secourue, et qu'il ne reste plus qu'un jour pour achever l'année, se prépare à se précipiter du haut de la tour dans la mer. Voilà, seigneur Pigeon, l'état où elle est réduite ; le seul remède que j'y trouve, c'est que vous voliez vers elle, tenant dans votre bec une petite bague que voilà ; sitôt qu'elle l'aura mise à son doigt, elle deviendra colombe, et vous vous sauverez heureusement. »

Le pigeonneau était dans la dernière impatience de partir, il ne savait comment le faire comprendre ; il tirailla la manchette et le tablier en falbala de la fée, il s'approcha ensuite des fenêtres, où il donna quelques coups de bec contre les vitres. Tout cela voulait dire en langage pigeonnique : « Je vous supplie, madame, de m'envoyer avec votre bague enchantée pour soulager notre belle princesse. » Elle entendit son jargon, et répondant à ses désirs :

« Allez, volez, charmant pigeon, lui dit-elle, voici la bague qui vous guidera ; prenez grand soin de ne pas la perdre, car il n'y a que vous au monde qui puissiez retirer Constancia du lieu où elle est. »

Le prince Pigeon, comme je l'ai déjà dit, n'avait point de plumes, il

se les était arrachées dans son extrême désespoir. La fée le frotta d'une essence merveilleuse, qui lui en fit revenir de si belles et si extraordinaires, que les pigeons de Vénus n'étaient pas dignes d'entrer en aucune comparaison avec lui. Il fut ravi de se voir replumé ; et prenant l'essor, il arriva au lever de l'aurore sur le haut de la tour, dont les murs de diamants brillaient à un tel point, que le soleil a moins de feu dans son plus grand éclat. Il y avait un spacieux jardin sur le donjon, au milieu duquel s'élevait un oranger chargé de fleurs et de fruits ; le reste du jardin était fort curieux, et le prince Pigeon n'aurait pas été indifférent au plaisir de l'admirer, s'il n'avait été occupé de choses bien plus importantes.

Il se percha sur l'oranger, il tenait dans son bec la bague, et ressentait une terrible inquiétude, lorsque la princesse entra : elle avait une longue robe blanche, sa tête était couverte d'un grand voile noir brodé d'or, il était abattu sur son visage, et traînait de tous côtés. L'amoureux pigeon aurait pu douter que c'était elle, si la noblesse de sa taille et son air majestueux eussent pu être dans une autre à un point si parfait. Elle vint s'asseoir sous l'oranger, et levant son voile tout d'un coup, il en demeura pour quelque temps ébloui.

« Tristes regrets, tristes pensées ! s'écria-t-elle. Vous êtes à présent inutiles, mon cœur affligé a passé un an entier entre la crainte et l'espérance ; mais le terme fatal est arrivé ! c'est aujourd'hui ; c'est dans quelques heures qu'il faut que je meure, ou que j'épouse le géant : hélas, est-il possible que la fée Souveraine et le prince Constancio m'aient si fort abandonnée ! que leur ai-je fait ? Mais à quoi me servent ces réflexions ? Ne vaut-il pas mieux exécuter le noble dessein que j'ai conçu ? »

Elle se leva d'un air plein de hardiesse pour se précipiter : cependant, comme le moindre bruit lui faisait peur, et qu'elle entendit le pigeonneau qui s'agitait sur l'arbre, elle leva les yeux pour voir ce que c'était ; en même temps il vola sur elle, et posa dans son sein l'importante petite bague. La princesse surprise des caresses de ce bel oiseau et de son charmant plumage, ne le fut pas moins du présent qu'il venait de lui faire. Elle considéra la bague, elle y remarqua quelques caractères mystérieux, et elle la tenait encore, lorsque le géant entra dans le jardin, sans qu'elle l'eût même entendu venir.

Quelques-unes des femmes qui la servaient étaient allées rendre compte à ce terrible amant du désespoir de la princesse, et qu'elle voulait se tuer, plutôt que de l'épouser. Lorsqu'il sut qu'elle était montée si matin au haut de la tour, il craignit une funeste catastrophe : son cœur qui jusqu'alors n'avait été capable que de barbarie, était tellement enchanté des beaux yeux de cette aimable personne, qu'il l'aimait avec délicatesse. Ô dieux, que devint-elle

quand elle le vit ! elle appréhenda qu'il ne lui ôtât les moyens qu'elle cherchait de mourir. Le pauvre pigeon n'était pas médiocrement effrayé de ce formidable colosse. Dans le trouble où elle était, elle mit la bague à son doigt, et sur-le-champ, ô merveille ! elle fut métamorphosée en colombe, et s'envola à tire d'ailes avec le fidèle pigeon.

Jamais surprise n'a égalé celle du géant. Après avoir regardé sa maîtresse devenue colombe, qui traversait le vaste espace de l'air, il demeura quelque temps immobile, puis il poussa des cris et fit des hurlements qui ébranlèrent les montagnes, et ne finirent qu'avec sa vie : il la termina au fond de la mer, où il était bien plus juste qu'il se noyât que la charmante princesse. Elle s'éloignait donc très diligemment avec son guide ; mais lorsqu'ils eurent fait un assez long chemin pour ne plus rien craindre, ils s'abattirent doucement dans un bois fort sombre par la quantité d'arbres, et fort agréable à cause de l'herbe verte et des fleurs qui couvraient la terre. Constancia ignorait encore que le pigeon fût son véritable amant. Il était très affligé de ne pouvoir parler pour lui en rendre compte, quand il sentit une main invisible qui lui déliait la langue ; il en eut une sensible joie, et dit aussitôt à la princesse :

« Votre cœur ne vous a-t-il pas appris, charmante colombe, que vous êtes avec un pigeon qui brûle toujours des mêmes feux que vous allumez ?

– Mon cœur souhaitait le bonheur qui m'arrive, répliqua-t-elle, mais il n'osait s'en flatter : hélas, qui l'aurait pu imaginer ! j'étais sur le point de périr sous les coups de ma bizarre fortune ; vous êtes venu m'arracher d'entre les bras de la mort, ou d'un monstre que je redoutais plus qu'elle. »

Le prince, ravi d'entendre parler sa colombe, et de la retrouver aussi tendre qu'il la désirait, lui dit tout ce que la passion la plus délicate et la plus vive peut inspirer ; il lui raconta ce qui s'était passé depuis le triste moment de son absence, particulièrement la rencontre surprenante de l'amour Forgeron et de la fée dans son palais : elle eut une grande joie de savoir que sa meilleure amie était toujours dans ses intérêts.

« Allons la trouver, mon cher prince, dit-elle à Constancio, et la remercier de tout le bien qu'elle nous fait : elle nous rendra notre première figure ; nous retournerons dans votre royaume ou dans le mien.

– Si vous m'aimez autant que je vous aime, répliqua-t-il, je vous ferai une proposition où l'amour seul a part. Mais, aimable princesse, vous m'allez dire que je suis un extravagant.

– Ne ménagez point la réputation de votre esprit aux dépens de votre cœur, reprit-elle ; parlez sans crainte ; je vous entendrai toujours avec plaisir.

– Je serais d'avis, continua-t-il, que nous ne changeassions point de figure ; vous colombe, et moi pigeon, pouvons brûler des mêmes feux qui ont brûlé Constancio et Constancia. Je suis persuadé qu'étant débarrassés du soin de nos royaumes, n'ayant ni conseil à tenir, ni guerre à faire, ni audiences à donner, exempts de jouer sans cesse un rôle importun sur le grand théâtre du monde, il nous sera plus aisé de vivre l'un pour l'autre dans cette aimable solitude.

– Ah ! s'écria la colombe, que votre dessein renferme de grandeur et de délicatesse ! Quelque jeune que je sois, hélas ! j'ai tant éprouvé de disgrâces ; la fortune, jalouse de mon innocente beauté, m'a persécutée si opiniâtrement, que je serai ravie de renoncer à tous les biens qu'elle donne, afin de ne vivre que pour vous. Oui, mon cher prince, j'y consens : choisissons un pays agréable, et passons sous cette métamorphose nos plus beaux jours ; menons une vie innocente, sans ambition et sans désirs, que ceux qu'un amour vertueux inspire.

– C'est moi qui veux vous guider, s'écria l'Amour en descendant du plus haut de l'Olympe. Un dessein si tendre mérite ma protection.

– Et la mienne aussi, dit la fée Souveraine qui parut tout d'un coup. Je viens vous chercher pour m'avancer de quelques moments le plaisir de vous voir. »

Le pigeon et la colombe eurent autant de joie que de surprise de ce nouvel événement.

« Nous nous mettons sous votre conduite, dit Constancia à la fée.

– Ne nous abandonnez pas, dit Constancio à l'Amour.

– Venez, dit-il, à Paphos, l'on y respecte encore ma mère, et l'on y aime toujours les oiseaux qui lui étaient consacrés.

– Non, répondit la princesse, nous ne cherchons point le commerce des hommes : heureux qui peut y renoncer ! il nous faut seulement une belle solitude. »

La fée aussitôt frappa la terre de sa baguette. L'Amour la frappa d'une flèche dorée. Ils virent en même temps le plus beau désert de la nature et le mieux orné de bois, de fleurs, de prairies et de fontaines.

« Restez-y des millions d'années, s'écria l'Amour. Jurez-vous une fidélité éternelle en présence de cette merveilleuse fée.

– Je le jure à ma colombe, s'écria le pigeon.

– Je le jure à mon pigeon, s'écria la colombe.

– Votre mariage, dit la fée, ne pouvait être fait par un dieu plus capable de le rendre heureux. Au reste, je vous promets que si vous vous lassez de cette métamorphose, je ne vous abandonnerai point, et je vous rendrai votre première figure. »

Pigeon et colombe en remercièrent la fée ; mais ils l'assurèrent qu'ils ne l'appelleraient point pour cela ; qu'ils avaient trop éprouvé les malheurs de la vie : ils la prièrent seulement de leur faire venir Ruson, en cas qu'il ne fût pas mort.

« Il a changé d'état, dit l'Amour, c'est moi qui l'avait condamné à être mouton. Il m'a fait pitié, je l'ai rétabli sur le trône d'où je l'avais arraché. »

À ces nouvelles, Constancia ne fut plus surprise des jolies choses qu'elle lui avait vu faire. Elle conjura l'Amour de lui apprendre les aventures d'un mouton qui lui avait été si cher.

« Je viendrai vous les dire, répliqua-t-il obligeamment. Pour aujourd'hui, je suis attendu et souhaité en tant d'endroits, que je ne sais où j'irai en premier. Adieu, continua-t-il, heureux et tendres époux, vous pouvez vous vanter d'être les plus sages de mon empire. »

La fée Souveraine resta quelque temps avec les nouveaux mariés. Elle ne pouvait assez louer le mépris qu'ils faisaient des grandeurs de la terre ; mais il est bien certain qu'ils prenaient le meilleur parti pour la tranquillité de la vie. Enfin elle les quitta ; l'on a su par elle et par l'Amour, que le prince Pigeon et la princesse Colombe se sont toujours aimés fidèlement.

*D'un amour pur nous voyons le destin :
Des troubles renaissants, un espoir incertain,
De tristes accidents, de fatales traverses
Affligent quelquefois les plus parfaits amants.
L'amour, qui nous unit par des nœuds si charmants,
Pour conduire au bonheur, a des routes diverses :
Le ciel, en les troublant, assure nos désirs.
Jeunes cœurs, il est vrai, des épreuves si rudes
Vous arrachent des pleurs, vous coûtent des soupirs ;
Mais quand l'amour est pur ! peines, inquiétudes,
Sont autant de garants des plus charmants plaisirs.*

Le Prince Marcassin

Il était une fois un roi et une reine qui vivaient dans une grande tristesse, parce qu'ils n'avaient point d'enfants : la reine n'était plus jeune, bien qu'elle fût encore belle, de sorte qu'elle n'osait s'en promettre : cela l'affligeait beaucoup ; elle dormait peu, et soupirait sans cesse, priant les dieux et toutes les fées de lui être favorables. Un jour qu'elle se promenait dans un petit bois, après avoir cueilli quelques violettes et des roses, elle cueillit aussi des fraises ; mais aussitôt qu'elle en eut mangé, elle fut saisie d'un si profond sommeil, qu'elle se coucha au pied d'un arbre et s'endormit.

Elle rêva, pendant son sommeil, qu'elle voyait passer en l'air trois fées qui s'arrêtaient au-dessus de sa tête. La première la regardant en pitié, dit :

« Voilà une aimable reine, à qui nous rendrions un service bien essentiel, si nous la voulions douer d'un enfant.

– Volontiers, dit la seconde, douez-la, puisque vous êtes notre aînée.

– Je la doue, continua-t-elle, d'avoir un fils, le plus beau, le plus aimable, et le mieux aimé qui soit au monde.

– Et moi, dit l'autre, je la doue de voir ce fils heureux dans ses entreprises, toujours puissant, plein d'esprit et de justice. »

Le tour de la troisième étant venu pour douer, elle éclata de rire, et marmotta plusieurs choses entre ses dents, que la reine n'entendit point.

Voilà le songe qu'elle fit. Elle se réveilla au bout de quelques moments ; elle n'aperçut rien en l'air ni dans le jardin. « Hélas ! dit-elle, je n'ai point assez de bonne fortune pour espérer que mon rêve se trouve véritable : quels remerciements ne ferais-je pas aux dieux et aux bonnes fées si j'avais un fils ! » Elle cueillit encore des fleurs, et revint au palais plus gaie qu'à l'ordinaire. Le roi s'en aperçut, il la pria de lui en dire la raison ; elle s'en défendit, il la pressa davantage.

« Ce n'est point, lui dit-elle, une chose qui mérite votre curiosité ; il n'est question que d'un rêve, mais vous me trouverez bien faible d'y ajouter quelque sorte de foi. »

Elle lui raconta qu'elle avait vu en dormant trois fées en l'air, et ce que deux avaient dit ; que la troisième avait éclaté de rire, sans qu'elle eût pu entendre ce qu'elle marmottait.

« Ce rêve, dit le roi, me donne comme à vous de la satisfaction ; mais j'ai de l'inquiétude de cette fée de belle humeur, car la plupart sont malicieuses, et ce n'est pas toujours bon signe quand elles rient.

– Pour moi, répliqua la reine, je crois que cela ne signifie ni bien ni mal ; mon esprit est occupé du désir que j'ai d'avoir un fils, et il se forme là-dessus cent chimères : que pourrait-il même lui arriver, en cas qu'il y eût quelque chose de véritable dans ce que j'ai songé ? Il est doué de tout ce qui se peut de plus avantageux ? plutôt au ciel que j'eusse cette consolation ! »

Elle se prit à pleurer là-dessus ; il l'assura qu'elle lui était si chère, qu'elle lui tenait lieu de tout.

Au bout de quelques mois, la reine s'aperçut qu'elle était grosse : tout le royaume fut averti de faire des vœux pour elle ; les autels ne fumaient plus que des sacrifices qu'on offrait aux dieux pour la conservation d'un trésor si précieux. Les États assemblés députèrent pour aller complimenter leurs majestés ; tous les princes du sang, les princesses et les ambassadeurs se trouvèrent aux couches de la reine ; la layette pour ce cher enfant était d'une beauté admirable ; la nourrice excellente. Mais que la joie publique se changea bien en tristesse, quand au lieu d'un beau prince, l'on vit naître un petit Marcassin ! Tout le monde jeta de grands cris qui effrayèrent fort la reine. Elle demanda ce que c'était ; on ne voulut pas le lui dire, crainte qu'elle ne mourût de douleur : au contraire, on l'assura qu'elle était mère d'un beau garçon, et qu'elle avait sujet de s'en réjouir.

Cependant le roi s'affligeait avec excès ; il commanda que l'on mît le Marcassin dans un sac, et qu'on le jetât au fond de la mer, pour perdre entièrement l'idée d'une chose si fâcheuse : mais ensuite il en eut pitié ; et pensant qu'il était juste de consulter la reine là-dessus, il ordonna qu'on le nourrit, et ne parla de rien à sa femme, jusqu'à ce qu'elle fût assez bien, pour ne pas craindre de la faire mourir par un grand déplaisir. Elle demandait tous les jours à voir son fils : on lui disait qu'il était trop délicat pour être transporté de sa chambre à la sienne, et là-dessus elle se tranquillisait.

Pour le prince Marcassin, il se faisait nourrir en Marcassin qui a grande envie de vivre : il fallut lui donner six nourrices, dont il y en avait trois sèches, à la mode d'Angleterre. Celles-ci lui faisaient boire à tous moments du vin d'Espagne et des liqueurs, qui lui apprirent de bonne heure à se connaître aux meilleurs vins. La reine impatiente de caresser son marmot, dit au roi qu'elle se portait assez bien pour aller

jusqu'à son appartement, et qu'elle ne pouvait plus vivre sans voir son fils. Le roi poussa un profond soupir ; il commanda qu'on apportât l'héritier de la couronne. Il était emmaillotté comme un enfant, dans des langes de brocart d'or. La reine le prit entre ses bras, et levant une dentelle frisée qui couvrait sa hure, hélas ! que devint-elle à cette fatale vue ? Ce moment pensa être le dernier de sa vie ; elle jetait de tristes regards sur le roi, n'osant lui parler.

« Ne vous affligez point, ma chère reine, lui dit-il, je ne vous impute rien de notre malheur ; c'est ici, sans doute, un tour de quelque fée malfaisante, si vous voulez y consentir, je suivrai le premier dessein que j'ai eu de faire noyer ce petit monstre.

– Ah ! sire, lui dit-elle, ne me consultez point pour une action si cruelle, je suis la mère de cet infortuné Marcassin, je sens ma tendresse qui sollicite en sa faveur ; de grâce, ne lui faisons point de mal, il en a déjà trop, ayant dû naître homme, d'être né sanglier. »

Elle toucha si fortement le roi par ses larmes et par ses raisons, qu'il lui promit ce qu'elle souhaitait ; de sorte que les dames qui élevaient Marcassin, commencèrent d'en prendre encore plus de soin ; car on l'avait regardé jusqu'alors comme une bête proscrite, qui servirait bientôt de nourriture aux poissons. Il est vrai que malgré sa laideur, on lui remarquait des yeux tout pleins d'esprit ; on l'avait accoutumé à donner son petit pied à ceux qui venaient le saluer, comme les autres donnent leur main ; on lui mettait des bracelets de diamants, et il faisait toutes ces choses avec assez de grâce.

La reine ne pouvait s'empêcher de l'aimer ; elle l'avait souvent entre ses bras, le trouvant joli dans le fond de son cœur, car elle n'osait le dire, de crainte de passer pour folle ; mais elle avouait à ses amies que son fils lui paraissait aimable ; elle le couvrait de mille nœuds de nonpareilles couleur de roses ; ses oreilles étaient percées ; il avait une lisière avec laquelle on le soutenait, pour lui apprendre à marcher sur les pieds de derrière ; on lui mettait des souliers et des bas de soie attachés sur le genou, pour lui faire paraître la jambe plus longue ; on le fouettait quand il voulait gronder : enfin on lui ôtait, autant qu'il était possible, les manières marcassines.

Un soir que la reine se promenait et qu'elle le portait à son cou, elle vint sous le même arbre où elle s'était endormie, et où elle avait rêvé tout ce que j'ai déjà dit ; le souvenir de cette aventure lui revint fortement dans l'esprit : « Voilà donc, disait-elle, ce prince si beau, si parfait et si heureux que je devais avoir ? Ô songe trompeur, vision fatale ! ô fées, que vous avais-je fait pour vous moquer de moi ? » Elle marmottait ces paroles entre ses dents, lorsqu'elle vit croître tout d'un coup un chêne, dont il sortit une dame fort parée, qui, la regardant

d'un air affable, lui dit :

« Ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcassinet ; je t'assure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. »

La reine la reconnut pour une des trois fées, qui passant en l'air lorsqu'elle dormait, s'étaient arrêtées et lui avaient souhaité un fils.

« J'ai de la peine à vous croire, madame, répliqua-t-elle ; quelque esprit que mon fils puisse avoir, qui pourra l'aimer sous une telle figure ? »

La fée lui répliqua encore une fois :

« Ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcassinet, je t'assure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. »

Elle se remit aussitôt dans l'arbre, et l'arbre rentra en terre, sans qu'il parût même qu'il y en eût eu en cet endroit.

La reine, fort surprise de cette nouvelle aventure, ne laissa pas de se flatter que les fées prendraient quelque soin de l'altesse Bestiole : elle retourna promptement au palais pour en entretenir le roi ; mais il pensa qu'elle avait imaginé ce moyen pour lui rendre son fils moins odieux.

« Je vois fort bien, lui dit-elle, à l'air dont vous m'écoutez, que vous ne me croyez pas ; cependant rien n'est plus vrai que tout ce que je viens de vous raconter.

– Il est fort triste, dit le roi, d'essayer les railleries des fées : par où s'y prendront-elles pour rendre notre enfant autre chose qu'un sanglier ? Je n'y songe jamais sans tomber dans l'accablement. »

La reine se retira plus affligée qu'elle l'eût encore été ; elle avait espéré que les promesses de la fée adouciraient le chagrin du roi ; cependant il voulait à peine les écouter. Elle se retira, bien résolue de ne lui plus rien dire de leur fils, et de laisser aux dieux le soin de consoler son mari.

Marcassin commença de parler, comme font tous les enfants, il bégayait un peu ; mais cela n'empêchait pas que la reine n'eût beaucoup de plaisir à l'entendre, car elle craignait qu'il ne parlât de sa vie. Il devenait fort grand, et marchait souvent sur les pieds de derrière. Il portait de longues vestes qui lui couvraient les jambes ; un bonnet à l'anglaise de velours noir, pour cacher sa tête, ses oreilles, et une partie de son groin. À la vérité il lui venait des défenses terribles ; ses soies étaient furieusement hérissées ; son regard fier, et le commandement absolu. Il mangeait dans une auge d'or, où on lui

préparait des truffes, des glands, des morilles, de l'herbe, et l'on n'oubliait rien pour le rendre propre et poli. Il était né avec un esprit supérieur, et un courage intrépide. Le roi connaissant son caractère, commença à l'aimer plus qu'il n'avait fait jusque-là. Il choisit de bons maîtres pour lui apprendre tout ce qu'on pourrait. Il réussissait mal aux danses figurées, mais pour le passe-pied et le menuet, où il fallait aller vite et légèrement, il y faisait des merveilles. À l'égard des instruments, il connut bien que le luth et le théorbe ne lui convenaient pas ; il aimait la guitare, et jouait joliment de la flûte. Il montait à cheval avec une disposition et une grâce surprenantes ; il ne se passait guère de jours qu'il n'allât à la chasse, et qu'il ne donnât de terribles coups de dents aux bêtes les plus féroces et les plus dangereuses. Ses maîtres lui trouvaient un esprit vif, et toute la facilité possible à se perfectionner dans les sciences. Il ressentait bien amèrement le ridicule de sa figure marcassine ; de sorte qu'il évitait de paraître aux grandes assemblées.

Il passait sa vie dans une heureuse indifférence, lorsqu'étant chez la reine, il vit entrer une dame de bonne mine, suivie de trois jeunes filles très aimables. Elle se jeta aux pieds de la reine ; elle lui dit qu'elle venait la supplier de les recevoir auprès d'elle ; que la mort de son mari et de grands malheurs l'avaient réduite à une extrême pauvreté ; que sa naissance et son infortune étaient assez connues de sa majesté, pour espérer qu'elle aurait pitié d'elle. La reine fut attendrie de les voir ainsi à ses genoux, elle les embrassa, et leur dit qu'elle recevait avec plaisir ses trois filles. L'aînée s'appelait Ismène, la seconde Zélonide, et la cadette Marthesie ; qu'elle en prendrait soin ; qu'elle ne se décourageât point ; qu'elle pouvait rester dans le palais, où l'on aurait beaucoup d'égards pour elle et qu'elle comptât sur son amitié. La mère, charmée des bontés de la reine, baisa mille fois ses mains, et se trouva tout d'un coup dans une tranquillité qu'elle ne connaissait pas depuis longtemps.

La beauté d'Ismène fit du bruit à la cour, et toucha sensiblement un jeune chevalier, nommé Coridon, qui ne brillait pas moins de son côté qu'elle brillait du sien. Ils furent frappés presque en même temps d'une secrète sympathie qui les attacha l'un à l'autre. Le chevalier était infiniment aimable ; il plut, on l'aima. Et comme c'était un parti très avantageux pour Ismène, la reine s'aperçut avec plaisir des soins qu'il lui rendait, et du compte qu'elle lui en tenait. Enfin on parla de leur mariage ; tout semblait y concourir. Ils étaient nés l'un pour l'autre, et Coridon n'oubliait rien de toutes ces fêtes galantes, et de tous ces soins empressés qui engagent fortement un cœur déjà prévenu.

Cependant le prince avait senti le pouvoir d'Ismène dès qu'il

l'avait vue, sans oser lui déclarer sa passion. « Ah ! Marcassin, Marcassin, s'écriait-il en se regardant dans un miroir, serait-il bien possible qu'avec une figure si disgraciée, tu osasses te promettre quelque sentiment favorable de la belle Ismène ? Il faut se guérir, car de tous les malheurs, le plus grand, c'est d'aimer sans être aimé. » Il évitait très soigneusement de la voir ; et comme il n'en pensait pas moins à elle, il tomba dans une affreuse mélancolie : il devint si maigre que les os lui perçaient la peau. Mais il eut une grande augmentation d'inquiétude, quand il apprit que Coridon recherchait ouvertement Ismène ; qu'elle avait pour lui beaucoup d'estime, et qu'avant qu'il fût peu, le roi et la reine feraient la fête de leurs noces.

À ces nouvelles, il sentit que son amour augmentait, et que son espérance diminuait, car il lui semblait moins difficile de plaire à Ismène indifférente, qu'à Ismène prévenue pour Coridon. Il comprit encore que son silence achevait de le perdre ; de sorte qu'ayant cherché un moment favorable pour l'entretenir, il le trouva. Un jour qu'elle était assise sous un agréable feuillage, où elle chantait quelques paroles que son amant avait faites pour elle, Marcassin l'aborda tout ému, et s'étant placé auprès d'elle, il lui demanda s'il était vrai, comme on lui avait dit, qu'elle allait épouser Coridon ? Elle répliqua que la reine lui avait ordonné de recevoir ses assiduités, et qu'apparemment cela devait avoir quelque suite.

« Ismène, lui dit-il, en se radoucissant, vous êtes si jeune, que je ne croyais pas que l'on pensât à vous marier ; si je l'avais su, je vous aurais proposé le fils unique d'un grand roi, qui vous aime, et qui serait ravi de vous rendre heureuse. »

À ces mots, Ismène pâlit : elle avait déjà remarqué que Marcassin, qui était naturellement assez farouche, lui parlait avec plaisir ; qu'il lui donnait toutes les truffles que son instinct marcassinique lui faisait trouver dans la forêt, et qu'il la régalaient des fleurs dont son bonnet était ordinairement orné. Elle eut une grande peur qu'il ne fût le prince dont il parlait, et elle lui répondit :

« Je suis bien aise, seigneur, d'avoir ignoré les sentiments du fils de ce grand roi ; peut-être que ma famille, plus ambitieuse que je ne le suis, aurait voulu me contraindre à l'épouser ; et je vous avoue confidemment que mon cœur est si prévenu pour Coridon, qu'il ne changera jamais.

– Quoi ! répliqua-t-il, vous refuseriez une tête couronnée qui mettrait sa fortune à vous plaire ?

– Il n'y a rien que je ne refuse, lui dit-elle ; j'ai plus de tendresse que d'ambition ; et je vous conjure, seigneur, puisque vous avez commerce avec ce prince, de l'engager à me laisser en repos.

– Ah ! scélérate, s'écria l'impatient Marcassin, vous ne connaissez que trop le prince dont je vous parle ! Sa figure vous déplaît ; vous ne voudriez pas avoir le nom de reine Marcassine ; vous avez juré une fidélité éternelle à votre chevalier ; songez cependant, songez à la différence qui est entre nous ; je ne suis pas un Adonis, j'en conviens, mais je suis un sanglier redoutable ; la puissance suprême vaut bien quelques petits agréments naturels : Ismène, pensez-y, ne me désespérez pas. »

En disant ces mots, ses yeux paraissaient tout de feu, et ses longues défenses faisaient l'une contre l'autre un bruit dont cette pauvre fille tremblait.

Marcassin se retira. Ismène, affligée, répandit un torrent de larmes, lorsque Coridon se rendit auprès d'elle. Ils n'avaient connu, jusqu'à ce jour, que les douceurs d'une tendresse mutuelle ; rien ne s'était opposé à ses progrès, et ils avaient lieu de se promettre qu'elle serait bientôt couronnée. Que devint ce jeune amant, quand il vit la douleur de sa belle maîtresse ! Il la pressa de lui en apprendre le sujet. Elle le voulut bien, et l'on ne saurait représenter le trouble que lui causa cette nouvelle.

« Je ne suis point capable, lui dit-il, d'établir mon bonheur aux dépens du vôtre ; l'on vous offre une couronne, il faut que vous l'acceptiez.

– Que je l'accepte, grands dieux ! s'écria-t-elle. Que je vous oublie, et que j'épouse un monstre ? Que vous ai-je fait, hélas ! pour vous obliger de me donner des conseils si contraires à notre amitié et à notre repos ? »

Coridon était saisi à un tel point, qu'il ne pouvait lui répondre ; mais les larmes qui coulaient de ses yeux, marquaient assez l'état de son âme. Ismène, pénétrée de leur commune infortune, lui dit cent et cent fois qu'elle ne changerait pas, quand il s'agirait de tous les rois de la terre ; et lui, touché de cette générosité, lui dit cent et cent fois qu'il fallait le laisser mourir de chagrin, et monter sur le trône qu'on lui offrait.

Pendant que cette contestation se passait entre eux, Marcassin était chez la reine, à laquelle il dit que l'espérance de guérir de la passion qu'il avait prise pour Ismène l'avait obligé à se taire, mais qu'il avait combattu inutilement ; qu'elle était sur le point d'être mariée ; qu'il ne se sentait pas la force de soutenir une telle disgrâce, et qu'enfin il voulait l'épouser ou mourir. La reine fut bien surprise d'entendre que le sanglier était amoureux.

« Songes-tu à ce que tu dis ? lui répliqua-t-elle. Qui voudra de toi, mon fils, et quels enfants peux-tu espérer ?

– Ismène est si belle, dit-il, qu'elle ne saurait avoir de vilains enfants ; et quand ils me ressembleraient, je suis résolu à tout, plutôt que de la voir entre les bras d'un autre.

– As-tu si peu de délicatesse, continua la reine, que de vouloir une fille dont la naissance est inférieure à la tienne ?

– Et qui sera la souveraine, répliqua-t-il, assez peu délicate pour vouloir un malheureux cochon comme moi ?

– Tu te trompes, mon fils, ajouta la reine ; les princesses moins que les autres ont la liberté de choisir ; nous te ferons peindre plus beau que l'amour même. Quand le mariage sera fait, et que nous la tiendrons, il faudra bien qu'elle nous reste.

– Je ne suis pas capable, dit-il, de faire une telle supercherie : je serais au désespoir de rendre ma femme malheureuse.

– Peux-tu croire, s'écria la reine, que celle que tu veux ne le soit pas avec toi ? Celui qui l'aime est aimable ; et si le rang est différent entre le souverain et le sujet, la différence n'est pas moins entre un sanglier et l'homme du monde le plus charmant.

– Tant pis pour moi, madame, répliqua Marcassin, ennuyé des raisons qu'elle lui alléguait ; j'ose dire que vous devriez moins qu'un autre me représenter mon malheur : pourquoi m'avez-vous fait cochon ? N'y a-t-il pas de l'injustice à me reprocher une chose dont je ne suis pas la cause ?

– Je ne te fais point de reproches, ajouta la reine tout attendrie, je veux seulement te représenter que si tu épouses une femme qui ne t'aime pas, tu seras malheureux, et tu feras son supplice : si tu pouvais comprendre ce qu'on souffre dans ces unions forcées, tu ne voudrais point en courir le risque : ne vaut-il pas mieux demeurer seul en paix ?

– Il faudrait avoir plus d'indifférence que je n'en ai, madame, lui dit-il ; je suis touché pour Ismène ; elle est douce, et je me flatte qu'un bon procédé avec elle, et la couronne qu'elle doit espérer, la fléchiront : quoi qu'il en soit, s'il est de ma destinée de n'être point aimé, j'aurai le plaisir de posséder une femme que j'aime. »

La reine le trouva si fortement attaché à ce dessein, qu'elle perdit celui de l'en détourner ; elle lui promit de travailler à ce qu'il souhaitait, et sur-le-champ, elle envoya quérir la mère d'Ismène : elle connaissait son humeur ; c'était une femme ambitieuse, qui aurait sacrifié ses filles à des avantages au-dessous de celui de régner. Dès que la reine lui eut dit qu'elle souhaitait que Marcassin épousât Ismène, elle se jeta à ses pieds, et l'assura que ce serait le jour qu'elle voudrait choisir.

« Mais, lui dit la reine, son cœur est engagé, nous lui avons

ordonné de regarder Coridon comme un homme qui lui était destiné.

– Eh bien, madame, répondit la vieille mère, nous lui ordonnerons de le regarder à l'avenir comme un homme qu'elle n'épousera pas.

– Le cœur ne consulte pas toujours la raison, ajouta la reine ; quand il s'est une fois déterminé, il est difficile de le soumettre.

– Si son cœur avait d'autres volontés que les miennes, dit-elle, je le lui arracherais sans miséricorde. »

La reine la voyant si résolue, crut bien qu'elle pouvait se reposer sur elle du soin de faire obéir sa fille.

En effet, elle courut dans la chambre d'Ismène. Cette pauvre fille ayant su que la reine avait envoyé quérir sa mère, attendait son retour avec inquiétude ; et il est aisé d'imaginer combien elle augmenta, quand elle lui dit d'un air sec et résolu, que la reine l'avait choisie pour en faire sa belle-fille, qu'elle lui défendait de parler jamais à Coridon, et que si elle n'obéissait pas, elle l'étranglerait. Ismène n'osa rien répondre à cette menace, mais elle pleurait amèrement, et le bruit se répandit aussitôt qu'elle allait épouser le marcassin royal, car la reine, qui l'avait fait agréer au roi, lui envoya des pierreries pour s'en parer quand elle viendrait au palais.

Coridon, accablé de désespoir, vint la trouver et lui parla, malgré toutes les défenses qu'on avait faites de le laisser entrer. Il parvint jusqu'à son cabinet ; il la trouva couchée sur un lit de repos, le visage tout couvert de ses larmes. Il se jeta à genoux auprès d'elle, et lui prit la main.

« Hélas, dit-il, charmante Ismène ! vous pleurez mes malheurs !

– Ils sont communs entre nous, répondit-elle ; vous savez, cher Coridon, à quoi je suis condamnée ; je ne puis éviter la violence qu'on veut me faire que par ma mort. Oui, je saurai mourir, je vous en assure, plutôt que de n'être pas à vous.

– Non, vivez, lui dit-il, vous serez reine, peut-être vous accoutumerez-vous avec cet affreux prince.

– Cela n'est pas en mon pouvoir, lui dit-elle, je n'envisage rien au monde de plus terrible qu'un tel époux ; sa couronne n'adoucit point mes douleurs.

– Les dieux, continua-t-il, vous préservent d'une résolution si funeste, aimable Ismène ! elle ne convient qu'à moi. Je vais vous perdre ; vous n'êtes pas capable de résister à ma juste douleur.

– Si vous mourez, reprit-elle, je ne vous survivrai pas, et je sens quelque consolation à penser qu'au moins la mort nous unira. »

Ils parlaient ainsi, lorsque Marcassin les vint surprendre. La reine

lui ayant raconté ce qu'elle avait fait en sa faveur, il courut chez Ismène pour lui découvrir sa joie ; mais la présence de Coridon la troubla au dernier point. Il était d'humeur jalouse et peu patiente. Il lui ordonna d'un air où il entraît beaucoup du sanglier de sortir, et de ne jamais paraître à la cour.

« Que prétendez-vous donc, cruel prince ? s'écria Ismène, en arrêtant celui qu'elle aimait. Croyez-vous le bannir de mon cœur comme de ma présence ? Non ! il y est trop bien gravé. N'ignorez donc plus votre malheur, vous qui faites le mien : voilà celui seul qui peut m'être cher ; je n'ai que de l'horreur pour vous.

– Et moi, barbare, dit Marcassin, je n'ai que de l'amour pour toi ; il est inutile que tu me découvres toute ta haine, tu n'en seras pas moins ma femme, et tu en souffriras davantage. »

Coridon, au désespoir d'avoir attiré à sa maîtresse ce nouveau déplaisir, sortit dans le moment que la mère d'Ismène venait la quereller ; elle assura le prince que sa fille allait oublier Coridon pour jamais, et qu'il ne fallait point retarder des noces si agréables. Marcassin, qui n'en avait pas moins d'envie qu'elle, dit qu'il allait régler le jour avec la reine, parce que le roi lui laissait le soin de cette grande fête. Il est vrai qu'il n'avait pas voulu s'en mêler, parce que ce mariage lui paraissait désagréable et ridicule, étant persuadé que la race marcassinique allait se perpétuer dans la maison royale. Il était affligé de la complaisance aveugle que la reine avait pour son fils.

Marcassin craignait que le roi ne se repentît du consentement qu'il avait donné à ce qu'il souhaitait ; ainsi l'on se hâta de préparer tout pour cette cérémonie. Il se fit faire des rhingraves, des canons, un pourpoint parfumé ; car il avait toujours une petite odeur que l'on soutenait avec peine. Son manteau était brodé de pierreries, sa perruque d'un blond d'enfant, et son chapeau couvert de plumes. Il ne s'est peut-être jamais vu une figure plus extraordinaire que la sienne ; et à moins que d'être destinée au malheur de l'épouser, personne ne pouvait le regarder sans rire. Mais, hélas, que la jeune Ismène en avait peu d'envie ; on lui promettait inutilement des grandeurs, elle les méprisait, et ne ressentait que la fatalité de son étoile.

Coridon la vit passer pour aller au temple : on l'eût prise pour une belle victime que l'on va égorger. Marcassin, ravi, la pria de bannir cette profonde tristesse dont elle paraissait accablée, parce qu'il voulait la rendre si heureuse, que toutes les reines de la terre lui porteraient envie.

« J'avoue, continua-t-il, que je ne suis pas beau ; mais l'on dit que tous les hommes ont quelque ressemblance avec des animaux : je ressemble plus qu'un autre à un sanglier, c'est ma bête : il ne faut pas

pour cela m'en trouver moins aimable, car j'ai le cœur plein de sentiments, et touché d'une forte passion pour vous. »

Ismène, sans lui répondre, le regardait d'un air si dédaigneux ; elle levait les épaules, et lui laissait deviner tout ce qu'elle ressentait d'horreur pour lui. Sa mère était derrière elle, qui lui faisait mille menaces :

« Malheureuse ! lui disait-elle, tu veux donc nous perdre en te perdant ; ne crains-tu point que l'amour du prince ne se tourne en fureur ? »

Ismène occupée de son déplaisir, ne faisait pas même attention à ces paroles. Marcassin, qui la menait par la main, ne pouvait s'empêcher de sauter et de danser, lui disant à l'oreille mille douceurs. Enfin, la cérémonie étant achevée, après que l'on eut crié trois fois : « Vive le prince Marcassin, vive la princesse Marcassine », l'époux ramena son épouse au palais, où tout était préparé pour faire un repas magnifique. Le roi et la reine s'étant placés, la mariée s'assit vis-à-vis du Sanglier, qui la dévorait des yeux, tant il la trouvait belle ; mais elle était ensevelie dans une si profonde tristesse, qu'elle ne voyait rien de ce qui se passait, et elle n'entendait point la musique qui faisait grand bruit.

La reine la tira par la robe, et lui dit à l'oreille :

« Ma fille, quittez cette sombre mélancolie, si vous voulez nous plaire ; il semble que c'est moins ici le jour de vos noces que celui de votre enterrement.

– Plaise aux dieux, madame, lui dit-elle, que ce soit le dernier de ma vie ! vous m'aviez ordonné d'aimer Coridon, il avait plutôt reçu mon cœur de votre main que de mon choix : mais, hélas ! si vous avez changé pour lui, je n'ai point changé comme vous.

– Ne parlez pas ainsi, répliqua la reine, j'en rougis honte et de dépit ; souvenez-vous de l'honneur que vous fait mon fils, et de la reconnaissance que vous lui devez. »

Ismène ne répondit rien, elle laissa doucement tomber sa tête sur son sein, et s'ensevelit dans sa première rêverie.

Marcassin était très affligé de connaître l'aversion que sa femme avait pour lui ; il y avait bien des moments où il aurait souhaité que son mariage n'eût pas été fait : il voulait même le rompre sur-le-champ, mais son cœur s'y opposait. Le bal commença ; les sœurs d'Ismène y brillèrent fort ; elles s'inquiétaient peu de ses chagrins, et elles concevaient avec plaisir l'éclat que leur donnait cette alliance. La mariée dansa avec Marcassin ; et c'était effectivement une chose épouvantable de voir sa figure, et encore plus épouvantable d'être sa

femme. Toute la cour était si triste, que l'on ne pouvait témoigner de joie. Le bal dura peu ; l'on conduisit la princesse dans son appartement ; après qu'on l'eut déshabillée en cérémonie, la reine se retira. L'amoureux Marcassin se mit promptement au lit. Ismène dit qu'elle voulait écrire une lettre, et elle entra dans son cabinet, dont elle ferma la porte, quoique Marcassin lui criât qu'elle écrivît promptement, et qu'il n'était guère l'heure de commencer des dépêches.

Hélas ! en entrant dans ce cabinet, quel spectacle se présenta tout d'un coup aux yeux d'Ismène ! C'était l'infortuné Coridon, qui avait gagné une de ses femmes pour lui ouvrir la porte du degré dérobé, par où il entra. Il tenait un poignard dans sa main.

« Non, dit-il, charmante princesse, je ne viens point ici pour vous faire des reproches de m'avoir abandonné : vous juriez dans le commencement de nos tendres amours, que votre cœur ne changerait jamais : vous avez, malgré cela, consenti à me quitter, et j'en accuse les dieux plutôt que vous ; mais ni vous, ni les dieux ne pouvez me faire supporter un si grand malheur : en vous perdant, princesse, je dois cesser de vivre. »

À peine ces derniers mots étaient proférés, qu'il s'enfonça son poignard dans le cœur.

Ismène n'avait pas eu le temps de lui répondre.

« Tu meurs, cher Coridon, s'écria-t-elle douloureusement, je n'ai plus rien à ménager dans le monde ; les grandeurs me seraient odieuses ; la lumière du jour me deviendrait insupportable. »

Elle ne dit que ce peu de paroles ; puis du même poignard qui fumait encore du sang de Coridon, elle se donna un coup dans le sein, et tomba sans vie.

Marcassin attendait trop impatiemment la belle Ismène, pour ne se pas apercevoir qu'elle tardait longtemps à revenir ; il l'appelait de toute sa force, sans qu'elle lui répondît. Il se fâcha beaucoup, et se levant avec sa robe de chambre, il courut à la porte du cabinet, qu'il fit enfoncer. Il y entra le premier : hélas ! quelle fut sa surprise, de trouver Ismène et Coridon dans un état si déplorable ; il pensa mourir de tristesse et de rage ; ses sentiments, confondus entre l'amour et la haine, le tourmentaient tour à tour. Il adorait Ismène, mais il connaissait qu'elle ne s'était tuée que pour rompre tout d'un coup l'union qu'ils venaient de contracter. L'on courut dire au roi et à la reine ce qui se passait dans l'appartement du prince ; tout le palais retentit de cris ; Ismène était aimée, et Coridon estimé. Le roi ne se releva point ; il ne pouvait entrer aussi tendrement que la reine dans les aventures de Marcassin : il lui laissa le soin de le consoler.

Elle fit mettre au lit ; elle mêla ses larmes aux siennes ; et quand il lui laissa le temps de parler, et qu'il cessa pour un moment ses plaintes, elle tâcha de lui faire concevoir qu'il était heureux d'être délivré d'une personne qui ne l'aurait jamais aimé, et qui avait le cœur rempli d'une forte tendresse ; qu'il est presque impossible de bien effacer une grande passion, et qu'elle était persuadée qu'il devait se trouver heureux l'avoir perdue.

« N'importe, s'écria-t-il, je voudrais la posséder, dût-elle m'être infidèle ; je ne peux dire qu'elle ait cherché à me tromper par des caresses feintes ; elle m'a toujours montré son horreur pour moi, je suis cause de sa mort ; et que n'ai-je pas à me reprocher là-dessus ? »

La reine le vit si affligé, qu'elle laissa auprès de lui les personnes qui lui étaient les plus agréables, et elle se retira dans sa chambre.

Lorsqu'elle fut couchée, elle rappela dans son esprit tout ce qui lui était arrivé depuis le rêve où elle avait vu les trois fées. « Que leur ai-je fait, disait-elle, pour les obliger à m'envoyer des afflictions si amères ? J'espérais un fils aimable et charmant, elles l'ont doué de marcassinerie, c'est un monstre dans la nature : la malheureuse Ismène a mieux aimé se tuer que de vivre avec lui. Le roi n'a pas eu un moment de joie depuis la naissance de ce prince infortuné ; et pour moi, je suis accablée de tristesse toutes les fois que je le vois. »

Comme elle parlait ainsi en elle-même, elle aperçut une grande lueur dans sa chambre, et reconnut près de son lit la fée qui était sortie du tronc d'un arbre dans le bois, qui lui dit :

« Ô reine ! pourquoi ne veux-tu pas me croire ? Ne t'ai-je pas assurée que tu recevras beaucoup de satisfaction de ton Marcassin ? Doutes-tu de ma sincérité ?

– Hé ! qui n'en douterait, dit-elle ; je n'ai encore rien vu qui réponde à la moindre de vos paroles ! Que ne me laissez-vous le reste de ma vie sans héritier, plutôt que de m'en faire avoir un comme celui-là ?

– Nous sommes trois sœurs, répliqua la fée ; il y en a deux bonnes, l'autre gâte presque toujours le bien que nous faisons : c'est elle que tu vis rire lorsque tu dormais ; sans nous, tes peines seraient encore plus longues, mais elles auront un terme.

– Hélas ! ce sera par la fin de ma vie, ou par celle de mon Marcassin ! dit la reine.

– Je ne puis t'en instruire, reprit la fée ; il m'est seulement permis de te soulager par quelque espérance. »

Aussitôt elle disparut. La chambre demeura parfumée d'une odeur agréable, et la reine se flatta de quelque changement favorable.

Marcassin prit le grand deuil : il passa bien des jours enfermé dans son cabinet, et griffonna plusieurs cahiers, qui contenaient de sensibles regrets pour la perte qu'il avait faite ; il voulut même que l'on gravât ces vers sur le tombeau de sa femme :

Destin rigoureux, loi cruelle !

Ismène, tu descends dans la nuit éternelle :

Tes yeux, dont tous les cœurs devaient être charmés,

Tes yeux sont pour jamais fermés.

Destin rigoureux, loi cruelle !

Ismène, tu descends dans la nuit éternelle.

Tout le monde fut surpris qu'il conservât un souvenir si tendre pour une personne qui lui avait témoigné tant d'aversion. Il entra peu à peu dans la société des dames, et fut frappé des charmes de Zélonide : c'était la sœur d'Ismène, qui n'était pas moins agréable qu'elle, et qui lui ressemblait beaucoup ; cette ressemblance le flatta. Lorsqu'il l'entretint, il lui trouva de l'esprit et de la vivacité ; il crut que si quelque chose pouvait le consoler de la perte d'Ismène, c'était la jeune Zélonide. Elle lui faisait mille honnêtetés, car il ne lui entrait pas dans l'esprit qu'il voulût l'épouser ; mais cependant il en prit la résolution. Et un jour que la reine était seule dans son cabinet, il s'y rendit avec un air plus gai qu'à son ordinaire :

« Madame, lui dit-il, je viens vous demander une grâce, et vous supplier en même temps de ne me point détourner de mon dessein ; car rien au monde ne saurait m'ôter l'envie de me remarier ; donnez-y les mains, je vous en conjure : je veux épouser Zélonide ; parlez-en au roi, afin que cette affaire ne tarde pas.

– Ah ! mon fils, dit la reine, quel est donc ton dessein ? as-tu déjà oublié le désespoir d'Ismène, et sa mort tragique ? comment te promets-tu que sa sœur t'aimera davantage ? es-tu plus aimable que tu n'étais, moins sanglier, moins affreux ? Rends-toi justice, mon fils, ne donne point tous les jours des spectacles nouveaux : quand on est fait comme toi, l'on doit se cacher.

J'y consens, madame, répondit Marcassin, c'est pour me cacher que je veux une compagne ; les hiboux trouvent des chouettes, les crapauds des grenouilles, les serpents des couleuvres ; suis-je donc au-dessous de ces vilaines bêtes ? mais vous cherchez à m'affliger ; il me semble cependant qu'un Marcassin a plus de mérite que tout ce que je viens de nommer.

– Hélas ! mon cher enfant, dit la reine, les dieux me sont témoins de l'amour que j'ai pour toi, et du déplaisir dont je suis accablée en

voyant ta figure ! Lorsque je t'allègue tant de raisons, ce n'est point que je cherche à t'affliger ; je voudrais, quand tu auras une femme, qu'elle fût capable de t'aimer autant que je t'aime ; mais il y a de la différence entre les sentiments d'une épouse et ceux d'une mère.

– Ma résolution est fixe, dit Marcassin ; je vous supplie, madame, de parler dès aujourd'hui au roi et à la mère de Zélonide, afin que mon mariage se fasse au plus tôt. »

La reine lui en donna sa parole ; mais quand elle en entretint le roi, il lui dit qu'elle avait des faiblesses pitoyables pour son fils ; qu'il était bien certain de voir arriver encore quelques catastrophes d'un mariage si mal réglé. Bien que la reine en fût aussi persuadée que lui, elle ne se rendit pas pour cela, voulant tenir à son fils la parole qu'elle lui avait donnée ; de sorte qu'elle pressa si fort le roi, qu'en étant fatigué, il lui dit qu'elle fît donc ce qu'elle voulait faire ; que s'il lui en arrivait du chagrin, elle n'en accuserait que sa complaisance.

La reine étant revenue dans son appartement, y trouva Marcassin qui l'attendait avec la dernière impatience ; elle lui dit qu'il pouvait déclarer ses sentiments à Zélonide ; que le roi consentait à ce qu'elle désirait, pourvu qu'elle y consentît elle-même, parce qu'il ne voulait pas que l'autorité dont il était revêtu servît à faire des malheureux.

« Je vous assure, madame, lui dit Marcassin avec un air fanfaron, que vous êtes la seule qui pensiez si désavantageusement de moi ; je ne vois personne qui ne me loue, et ne me fasse apercevoir que j'ai mille bonnes qualités.

– Tels sont les courtisans, dit la reine, et telle est la condition des princes, les uns louent toujours, les autres sont toujours loués ; comment connaître ses défauts dans un tel labyrinthe ? Ah ! que les grands seraient heureux, s'ils avaient des amis plus attachés à leur personne qu'à leur fortune !

– Je ne sais, madame, repartit Marcassin, s'ils seraient heureux de s'entendre dire des vérités désagréables ; de quelque condition qu'on soit, l'on ne les aime point ; par exemple, à quoi sert que vous me mettiez toujours devant les yeux qu'il n'y a point de différence entre un sanglier et moi, que je fais peur, que je dois me cacher ? n'ai-je pas de l'obligation à ceux qui adoucissent là-dessus ma peine, qui me font des mensonges favorables, et qui me cachent les défauts que vous êtes si soigneuse de me découvrir ?

– Ô source d'amour-propre ! s'écria la reine, de quelque côté qu'on jette les yeux, on en trouve toujours. Oui, mon fils, vous êtes beau, vous êtes joli, je vous conseille encore de donner pension à ceux qui vous en assurent.

– Madame, dit Marcassin, je n'ignore point mes disgrâces ; j'y suis peut-être plus sensible qu'un autre ; mais je ne suis point le maître de me faire ni plus grand ni plus droit ; de quitter ma hure de sanglier pour prendre une tête d'homme, ornée de longs cheveux : je consens qu'on me reprenne sur la mauvaise humeur, l'inégalité, l'avarice, enfin sur toutes les choses qui peuvent se corriger : mais à l'égard de ma personne, vous conviendrez, s'il vous plaît, que je suis à plaindre, et non pas à blâmer. »

La reine voyant qu'il se chagrinait, lui dit que puisqu'il était si entêté de se marier, il pouvait voir Zélonide, et prendre des mesures avec elle.

Il avait trop envie de finir la conversation, pour demeurer davantage avec sa mère. Il courut chez Zélonide : il entra sans façon dans sa chambre ; et l'ayant trouvée dans son cabinet, il l'embrassa, et lui dit :

« Ma petite sœur, je viens t'apprendre une nouvelle, qui sans doute ne te déplaira pas ; je veux te marier.

– Seigneur, lui dit-elle, quand je serai mariée de votre main, je n'aurai rien à souhaiter.

– Il s'agit, continua-t-il, d'un des plus grands seigneurs du royaume ; mais il n'est pas beau.

– N'importe, dit-elle, ma mère a tant de dureté pour moi, que je serai trop heureuse de changer de condition.

– Celui dont je te parle, ajouta le prince, me ressemble beaucoup.

Zélonide le regarda avec attention, et parut étonnée.

– Tu gardes le silence, ma petite sœur, lui dit-il, est-ce de joie ou de chagrin ?

– Je ne me souviens point, seigneur, répliqua-t-elle, d'avoir vu personne à la cour qui vous ressemble.

– Quoi ! dit-il, tu ne peux deviner que je veux te parler de moi ? Oui, ma chère enfant, je t'aime, et je viens t'offrir de partager mon cœur et la couronne avec toi.

– Ô dieux ! qu'entends-je ? s'écria douloureusement Zélonide.

– Ce que tu entends, ingrate, dit Marcassin, tu entends la chose du monde qui devrait te donner le plus de satisfaction ; peux-tu jamais espérer d'être reine ? J'ai la bonté de jeter les yeux sur toi ; songe à mériter mon amour, et n'imité pas les extravagances d'Ismène.

– Non, lui dit-elle, ne craignez pas que j'attende sur mes jours comme elle : mais, seigneur, il y a tant de personnes plus aimables et

plus ambitieuses que moi ; que n'en choisissiez-vous une qui comprenne mieux que je ne fais l'honneur que vous me destinez ? Je vous avoue que je ne souhaite qu'une vie tranquille et retirée, laissez-moi la maîtresse de mon sort.

– Tu ne mérites guère les violences que je te fais, s'écria-t-il, pour t'élever sur le trône ; mais une fatalité qui m'est inconnue, me force à t'épouser. »

Zélonide ne lui répondit que par ses larmes.

Il la quitta rempli de douleur, et alla trouver sa belle-mère pour lui découvrir ses intentions, afin qu'elle disposât Zélonide à faire de bonne grâce ce qu'il désirait. Il lui raconta ce qui venait de se passer entre eux, et la répugnance qu'elle avait témoignée pour un mariage qui faisait sa fortune et celle de toute sa maison. L'ambitieuse mère comprit assez les avantages qu'elle en pouvait recevoir ; et lorsqu'Ismène se tua, elle en fut bien plus affligée par rapport à ses intérêts, que par rapport à la tendresse qu'elle avait pour elle. Elle ressentit une extrême joie, que le crasseux Marcassin voulût prendre une nouvelle alliance dans sa famille. Elle se jeta à ses pieds ; elle l'embrassa, et lui rendit mille grâces pour un honneur qui la touchait si sensiblement. Elle l'assura que Zélonide lui obéirait, ou qu'elle la poignarderait à ses yeux.

« Je vous avoue, dit Marcassin, que j'ai de la peine à lui faire violence ; mais si j'attends qu'on me jette des cœurs à la tête, j'attendrai le reste de ma vie ; toutes les belles me trouvent laid : je suis cependant résolu de n'épouser qu'une fille aimable.

– Vous avez raison, seigneur, répliqua la maligne vieille, il faut vous satisfaire ; si elles sont mécontentes, c'est qu'elles ne connaissent point leurs véritables avantages. »

Elle fortifia si fort Marcassin, qu'il lui dit que c'était donc une chose résolue, et qu'il serait sourd aux larmes et aux prières de Zélonide. Il retourna chez lui choisir tout ce qu'il avait de plus magnifique, et l'envoya à sa maîtresse. Comme sa mère était présente lorsqu'on lui offrit des corbeilles d'or remplies de bijoux, elle n'osa les refuser ; mais elle marqua une grande indifférence pour ce qu'on lui présentait, excepté pour un poignard, dont la garde était garnie de diamants. Elle le prit plusieurs fois, et le mit à sa ceinture, parce que les dames en ce pays-là en portaient ordinairement.

Puis elle dit :

« Je suis trompée si ce n'est ce même poignard qui a percé le sein de ma pauvre sœur ?

– Nous ne le savons point, madame, lui dirent ceux à qui elle

parlait ; mais si vous avez cette opinion, il ne faut jamais le voir.

– Au contraire, dit-elle, je loue son courage ; heureuse qui en a assez pour l'imiter !

– Ah ! ma sœur, s'écria Marthesie, quelles funestes pensées roulent dans votre esprit ! voulez-vous mourir ?

– Non ! répondit Zélonide d'un air ferme, l'autel n'est pas digne d'une telle victime ; mais j'atteste les dieux que... »

Elle n'en put dire davantage, ses larmes étouffèrent ses plaintes et sa voix.

L'amoureux Marcassin ayant été informé de la manière dont Zélonide avait reçu son présent, s'indigna si fort contre elle, qu'il fut sur le point de rompre, et de ne la revoir de sa vie. Mais soit par tendresse, soit par gloire, il ne voulut pas le faire, et résolut de suivre son premier dessein avec la dernière chaleur. Le roi et la reine lui remirent le soin de cette grande fête. Il l'ordonna magnifique ; cependant il y avait toujours dans ce qu'il faisait un certain goût de Marcassin très extraordinaire : la cérémonie se fit dans une vaste forêt, où l'on dressa des tables chargées de venaison pour toutes les bêtes féroces et sauvages qui voudraient y manger, afin qu'elles se ressentissent du festin.

C'est en ce lieu que Zélonide, ayant été conduite par sa mère et par sa sœur, trouva le roi, la reine, leur fils Sanglier, et toute la cour, sous des ramées épaisses et sombres, où les nouveaux époux se jurèrent un amour éternel. Marcassin n'aurait point eu de peine à tenir sa parole. Pour Zélonide, il était aisé de connaître qu'elle obéissait avec beaucoup de répugnance : ce n'est point qu'elle ne sût se contraindre, et cacher une partie de ses déplaisirs. Le prince, aimant à se flatter, se figura qu'elle céderait à la nécessité, et qu'elle ne penserait plus qu'à lui plaire. Cette idée lui rendit toute la belle humeur qu'il avait perdue. Et dans le temps que l'on commençait le bal, il se hâta de se déguiser en astrologue, avec une longue robe. Deux dames de la cour étaient seulement de la mascarade. Il avait voulu que tout fût si pareil qu'on ne pût les reconnaître : et l'on n'eut pas médiocrement de peine à faire ressembler des femmes bien faites à un vilain cochon comme lui.

Il y avait une de ces dames qui était la confidente de Zélonide ; Marcassin ne l'ignorait point ; ce n'était que par curiosité qu'il ménagea ce déguisement. Après qu'ils eurent dansé une petite entrée de ballet fort courte, car rien ne fatiguait davantage le prince, il s'approcha de sa nouvelle épouse, et lui fit : certains signes, en montrant un des astrologues masqués, qui persuadèrent à Zélonide, que c'était son amie qui était auprès d'elle, et qu'elle lui montrait

Marcassin :

« Hélas ! lui dit-elle, je n'entends que trop, voilà ce monstre que les dieux irrités m'ont donné pour mari ; mais si tu m'aimes, nous en purgerons la terre cette nuit. »

Marcassin comprit, par ce qu'elle lui disait, qu'il s'agissait d'un complot où il avait grande part. Il dit fort bas à Zélonide :

« Je suis résolue à tout pour votre service.

– Tiens donc, reprit-elle, voilà un poignard qu'il m'a envoyé, il faut que tu te caches dans ma chambre, et que tu m'aides à l'égorger. »

Marcassin lui répliqua peu de chose, de crainte qu'elle ne reconnût son jargon, qui était assez extraordinaire : il prit doucement le poignard, et s'éloigna d'elle pour un moment.

Il revint ensuite sans masque lui faire des amitiés, qu'elle reçut d'un air assez embarrassé, car elle roulait dans son esprit le dessein de le perdre ; et dans ce moment il n'avait guère moins d'inquiétude qu'elle. « Est-il possible, disait-il en lui-même, qu'une personne si jeune et si belle soit si méchante ? Que lui ai-je fait pour l'obliger à me vouloir tuer ? Il est vrai que je ne suis pas beau, que je mange malproprement, que j'ai quelques défauts, mais qui n'en a pas ? Je suis homme sous la figure d'une bête. Combien y a-t-il de bêtes sous la figure d'hommes ! Cette Zélonide que je trouvais si charmante, n'est-elle pas elle-même une tigresse et une lionne ? Ah ! que l'on doit peu se fier aux apparences ! » Il marmottait tout cela entre ses dents, quand elle lui demanda ce qu'il avait.

« Vous êtes triste, Marcassin. Ne vous repentez-vous pas de l'honneur que vous m'avez fait ?

– Non, lui dit-il, je ne change pas aisément, je pensais au moyen de faire finir bientôt le bal : j'ai sommeil. »

La princesse fut ravie de le voir assoupi, pensant qu'elle en aurait moins de peine à exécuter son projet. La fête finit. L'on ramena Marcassin et sa femme dans un chariot pompeux. Tout le palais était illuminé de lampes, qui formaient de petits cochons. L'on fit de grandes cérémonies pour coucher le Sanglier et la mariée. Elle ne doutait point que sa confidente ne fût derrière la tapisserie ; de sorte qu'elle se mit au lit avec un cordon de soie sous son chevet, dont elle voulait venger la mort d'Ismène, et la violence qu'on lui avait faite en la contraignant à faire un mariage qui lui déplaisait si fort. Marcassin profita du profond silence qui régnait ; il fit semblant de dormir, et ronflait à faire trembler tous les meubles de sa chambre.

« Enfin tu dors, vilain porc, dit Zélonide, voici le terme arrivé de punir ton cœur de sa fatale tendresse, tu périras dans cette obscure

nuît. » Elle se leva doucement, et courut à tous les coins appeler sa confidente ; mais elle n'avait garde d'y être, puisqu'elle ne savait point le dessein de Zélonide.

« Ingrate amie ! s'écriait-elle d'une voix basse, tu m'abandonnes ; après m'avoir donné une parole si positive, tu ne me la tiens pas ; mais mon courage me servira au besoin. » En achevant ces mots, elle passa doucement le cordon de soie autour du cou de Marcassin, qui n'attendait que cela pour se jeter sur elle. Il lui donna deux coups de ses grandes défenses dans la gorge, dont elle expira peu après.

Une telle catastrophe ne pouvait se passer sans beaucoup de bruit. L'on accourut, et l'on vit avec la dernière surprise Zélonide mourante ; on voulait la secourir, mais il se mit au devant d'un air furieux. Et lorsque la reine, qu'on était allé quérir, fut arrivée, il lui raconta ce qui s'était passé, et ce qui l'avait porté à la dernière violence contre cette malheureuse princesse.

La reine ne put s'empêcher de la regretter.

« Je n'avais que trop prévu, dit-elle, les disgrâces attachées à votre alliance : qu'elles servent au moins à vous guérir de la frénésie qui vous possède de vous marier ; il n'y aurait pas moyen de voir toujours finir un jour de noce par une pompe funèbre. »

Marcassin ne répondit rien ; il était occupé d'une profonde rêverie ; il se coucha sans pouvoir dormir ; il faisait des réflexions continuelles sur ses malheurs ; il se reprochait en secret la mort des deux plus aimables personnes du monde ; et la passion qu'il avait eue pour elles se réveillait à tous moments pour le tourmenter.

« Infortuné que je suis ! disait-il à un jeune seigneur qu'il aimait ; je n'ai jamais goûté aucune douceur dans le cours de ma vie. Si l'on parle du trône que je dois remplir, chacun répond que c'est un grand dommage de voir posséder un si beau royaume par un monstre. Si je partage ma couronne avec une pauvre fille, au lieu de s'estimer heureuse, elle cherche les moyens de mourir ou de me tuer. Si je cherche quelques douceurs auprès de mon père et de ma mère, ils m'abhorrent, et ne me regardent qu'avec des yeux irrités. Que faut-il donc faire dans le désespoir qui me possède ? Je veux abandonner la cour. J'irai au fond des forêts, mener la vie qui convient à un sanglier de bien et d'honneur. Je ne ferai plus l'homme galant. Je ne trouverai point d'animaux qui me reprochent d'être plus laid qu'eux. Il me sera aisé d'être leur roi, car j'ai la raison en partage, qui me fera trouver le moyen de les maîtriser. Je vivrai plus tranquillement avec eux que je ne vis dans une cour destinée à m'obéir, et je n'aurai point le malheur d'épouser une laie qui se poignarde, ou qui me veuille étrangler. Ha ! fuyons, fuyons dans les bois, méprisons une couronne dont on me croit

indigne. »

Son confident voulut d'abord le détourner d'une résolution si extraordinaire ; cependant il le voyait si accablé des continuels coups de la fortune, que dans la suite il ne le pressa plus de demeurer ; et une nuit que l'on négligeait de faire la garde autour de son palais, il se sauva sans que personne le vît, jusqu'au fond de la forêt, où il commença à faire tout ce que ses confrères les marcassins faisaient.

Le roi et la reine ne laissèrent pas d'être touchés d'un départ dont le seul désespoir était la cause ; ils envoyèrent des chasseurs le chercher : mais comment le reconnaître ? L'on prit deux ou trois furieux sangliers que l'on amena avec mille périls, et qui firent tant de ravages à la cour, qu'on résolut de ne se plus exposer à de telles méprises. Il y eut un ordre général de ne plus tuer de sangliers, de crainte de rencontrer le prince.

Marcassin, en partant, avait promis à son favori de lui écrire quelquefois ; il avait emporté une écritoire ; et en effet, de temps en temps, l'on trouvait une lettre fort griffonnée à la porte de la ville, qui s'adressait à ce jeune seigneur ; cela consolait la reine ; elle apprenait par ce moyen que son fils était vivant.

La mère d'Ismène et de Zélonide ressentait vivement la perte de ses deux filles : tous les projets de grandeurs qu'elle avait faits s'étaient évanouis par leur mort : on lui reprochait que sans son ambition elles seraient encore au monde ; qu'elle les avait menacées pour les obliger à consentir d'épouser Marcassin. La reine n'avait plus pour elle les mêmes bontés. Elle prit la résolution d'aller en campagne avec Marthesie, sa fille unique. Celle-ci était beaucoup plus belle que ses sœurs ne l'avaient été, et sa douceur avait quelque chose de si charmant, qu'on ne la voyait point avec indifférence. Un jour qu'elle se promenait dans la forêt, suivie de deux femmes qui la servaient (car la maison de sa mère n'en était pas éloignée), elle vit tout d'un coup à vingt pas d'elle un sanglier, d'une grandeur épouvantable ; celles qui l'accompagnaient l'abandonnèrent et s'enfuirent. Pour Marthesie, elle eut tant de frayeur, qu'elle demeura immobile comme une statue, sans avoir la force de se sauver.

Marcassin, c'était lui-même, la reconnut aussitôt, et jugea par son tremblement qu'elle mourait de peur. Il ne voulut pas l'épouvanter davantage ; mais s'étant arrêté, il lui dit :

« Marthesie, ne craignez rien, je vous aime trop pour vous faire du mal, il ne tiendra qu'à vous que je vous fasse du bien ; vous savez les sujets de déplaisirs que vos sœurs m'ont donnés, c'est une triple récompense de ma tendresse : je ne laisse pas d'avouer que j'avais mérité leur haine par mon opiniâtreté à vouloir les posséder malgré

elles. J'ai appris, depuis que je suis habitant de ces forêts, que rien au monde ne doit être plus libre que le cœur ; je vois que tous les animaux sont heureux, parce qu'ils ne se contraignent point. Je ne savais pas alors leurs maximes, je les sais à présent, et je sens bien que je préférerais. La mort à un hymen forcé. Si les dieux irrités contre moi voulaient enfin s'apaiser ; s'ils voulaient vous toucher en ma faveur, je vous avoue, Marthesie, que je serais ravi d'unir ma fortune à la vôtre ; mais hélas ! qu'est-ce que je vous propose ? Voudriez-vous venir avec un monstre comme moi dans le fond de ma caverne ? »

Pendant que Marcassin parlait, Marthesie reprenait assez de force pour lui répondre.

« Quoi ! seigneur, s'écria-t-elle, est-il possible que je vous voie dans un état si peu convenable à votre naissance ? La reine, votre mère, ne passe aucun jour sans donner des larmes à vos malheurs.

– À mes malheurs ! dit Marcassin, en l'interrompant ; n'appellez point ainsi l'état où je suis ; j'ai pris mon parti, il m'en a coûté, mais cela est fait. Ne croyez pas, jeune Marthesie, que ce soit toujours une brillante cour qui fasse notre félicité la plus solide, il est des douceurs plus charmantes, et je vous le répète. Vous pourriez me les faire trouver, si vous étiez d'humeur à devenir sauvage avec moi.

– Et pourquoi, dit-elle, ne voulez-vous plus revenir dans un lieu où vous êtes toujours aimé ?

– Je suis toujours aimé ? s'écria-t-il. Non, non, l'on n'aime pas les princes accablés de disgrâces ; comme l'on se promet deux mille biens, lorsqu'ils ne sont pas en état d'en faire, on les rend responsables de leur mauvaise fortune : on les hait enfin plus que tous les autres.

« Mais à quoi m'amusez-vous ? s'écria-t-il. Si quelques ours ou quelques lions de mon voisinage passent par ici, et qu'ils m'entendent parler, je suis un Marcassin perdu. Résolvez-vous donc à venir sans autre vue que celle de passer vos beaux jours dans une étroite solitude avec un monstre infortuné, qui ne le sera plus, s'il vous possède.

– Marcassin, lui dit-elle, je n'ai eu jusqu'à présent aucun sujet de vous aimer, j'aurais encore sans vous deux sœurs qui m'étaient chères, laissez-moi du temps pour prendre une résolution si extraordinaire.

– Vous me demandez peut-être du temps, lui dit-il, pour me trahir ?

– Je n'en suis pas capable, répliqua-t-elle, et je vous assure dès à présent que personne ne saura que je vous ai vu.

– Reviendrez-vous ici ? lui dit-il.

– N'en doutez pas, continua-t-elle.

– Ah ! votre mère s'y opposera, on lui contera que vous avez

rencontré un sanglier terrible ; elle ne voudra plus vous y exposer. Venez donc, Marthesie, venez avec moi.

– En quel lieu me mènerez-vous ? dit-elle.

– Dans une profonde grotte, répliqua-t-il ; un ruisseau plus clair que du cristal y coule lentement : ses bords sont couverts de mousse et d'herbes fraîches ; cent échos y répondent à l'envi à la voix plaintive de bergers amoureux et maltraités.

– C'est là que nous vivrons ensemble ; ou pour mieux dire, reprit-elle, c'est là que je serai dévorée par quelqu'un de vos meilleurs amis. Ils viendront pour vous voir, ils me trouveront, ce sera fait de ma vie. Ajoutez que ma mère, au désespoir de m'avoir perdue, me fera chercher partout ; ces bois sont trop voisins de sa maison, l'on m'y trouverait.

– Allons où vous voudrez, lui dit-il, l'équipage d'un pauvre sanglier est bientôt fait.

– J'en conviens, dit-elle, mais le mien est plus embarrassant ; il me faut des habits pour toutes les saisons, des rubans, des pierreries.

– Il vous faut, dit Marcassin, une toilette pleine de mille bagatelles, et de mille choses inutiles. Quand on a de l'esprit et de la raison, ne peut-on pas se mettre au-dessus de ces petits ajustements ? Croyez-moi, Marthesie, ils n'ajouteront rien à votre beauté, et je suis certain qu'ils en terniront l'éclat. Ne cherchez point d'autre chose pour votre teint que l'eau fraîche et claire des fontaines ; vous avez les cheveux tout frisés, d'une couleur charmante, et plus fins que les rets où l'araignée prend l'innocent moucheron ; servez-vous-en pour votre parure ; vos dents sont mieux rangées et aussi blanches que des perles ; contentez-vous de leur éclat et laissez les babioles aux personnes moins aimables que vous.

– Je suis très satisfaite de tout ce que vous me dites, répliqua-t-elle, mais vous ne pourrez me persuader de m'ensevelir au fond d'une caverne, n'ayant pour compagnie que des lézards et des limaçons. Ne vaut-il pas mieux que vous veniez avec moi chez le roi votre père ? Je vous promets que s'ils consentent à notre mariage, j'en serai ravie. Et si vous m'aimez, ne devez-vous pas souhaiter de me rendre heureuse, et de me mettre dans un rang glorieux ?

– Je vous aime, belle maîtresse, reprit-il, mais vous ne m'aimez pas ; l'ambition vous engagerait à me recevoir pour époux, j'ai trop de délicatesse pour m'accommoder de ces sentiments-là.

– Vous avez une disposition naturelle, repartit Marthesie, à juger mal de notre sexe ; mais, seigneur Marcassin, c'est pourtant quelque chose que de vous promettre une sincère amitié. Faites-y réflexion,

vous me verrez dans peu de jours en ces mêmes lieux. »

Le prince prit congé d'elle, et se retira dans sa grotte ténébreuse, fort occupé de tout ce qu'elle lui avait dit. Sa bizarre étoile l'avait rendu si haïssable aux personnes qu'il aimait, que jusqu'à ce jour, il n'avait pas été flatté d'une parole gracieuse, cela le rendait bien plus sensible à celles de Marthesie ; et son amour ingénieux lui ayant inspiré le dessein de la régaler, plusieurs agneaux, des cerfs et des chevreuils ressentirent la force de sa dent carnassière. Ensuite il les arrangea dans sa caverne, attendant le moment où Marthesie lui tiendrait parole.

Elle ne savait de son côté quelle résolution prendre ; quand Marcassin aurait été aussi beau qu'il était laid, quand ils se seraient aimés autant qu'Astrée et Céladon s'aimaient, c'est tout ce qu'elle aurait pu faire que de passer ainsi ses beaux jours dans une affreuse solitude ; mais qu'il s'en fallait que Marcassin fût Céladon ! Cependant elle n'était point engagée ; personne n'avait eu jusqu'alors l'avantage de lui plaire, et elle était dans la résolution de vivre parfaitement bien avec le prince, s'il voulait quitter sa forêt.

Elle se déroba pour lui venir parler ; elle le trouva au lieu du rendez-vous : il ne manquait jamais d'y aller plusieurs fois par jour, dans la crainte de perdre le moment où elle y viendrait. Dès qu'il l'aperçut, il courut au-devant d'elle, et s'humiliant à ses pieds, il lui fit connaître que les sangliers ont, quand ils veulent, des manières de saluer fort galantes.

Ils se retirèrent ensuite dans un lieu écarté, et Marcassin la regardant avec des petits yeux pleins de feu et de passion :

« Que dois-je espérer, lui dit-il, de votre tendresse ?

– Vous pouvez en espérer beaucoup, répliqua-t-elle, si vous êtes dans le dessein de revenir à la cour ; mais je vous avoue que je ne me sens pas la force de passer le reste de ma vie éloignée de tout commerce.

– Ah ! lui dit-il, c'est que vous ne m'aimez point ; il est vrai que je ne suis point aimable, mais je suis malheureux, et vous devriez faire pour moi, par pitié et par générosité, ce que vous feriez pour un autre par inclination.

– Eh ! qui vous dit, répondit-elle, que ces sentiments n'ont point de part à l'amitié que je vous témoigne ; croyez-moi, Marcassin, je fais encore beaucoup de vouloir vous suivre chez le roi votre père.

– Venez dans ma grotte, lui dit-il, venez juger vous-même de ce que vous voulez que j'abandonne pour vous. »

À cette proposition elle hésita un peu, elle craignait qu'il ne la

retînt malgré elle ; il devina ce qu'elle pensait.

« Ah ! ne craignez point, lui dit-il, je ne serai jamais heureux par des moyens violents ! »

Marthesie se fia à la parole qu'il lui donnait ; il la fit descendre au fond de sa caverne ; elle y trouva tous les animaux qu'il avait égorgés pour la régaler. Cette espèce de boucherie lui fit mal au cœur ; elle en détourna d'abord les yeux, et voulut sortir au bout d'un moment ; mais Marcassin prenant l'air et le ton d'un maître, lui dit :

« Aimable Marthesie, je ne suis pas assez indifférent pour vous laisser la liberté de me quitter ; j'atteste les dieux que vous serez toujours souveraine de mon cœur ; des raisons invincibles m'empêchent de retourner chez le roi mon père ; acceptez ici mon amour et ma foi, que ce ruisseau fugitif, que les pampres toujours verts, que le roc, que les bois, que les hôtes qui les habitent soient témoins de nos serments mutuels. »

Elle n'avait pas la même envie que lui de s'engager ; mais elle était enfermée dans la grotte sans en pouvoir sortir. Pourquoi y était-elle allée ? ne devait-elle pas prévoir ce qui lui arriva ? Elle pleura et fit des reproches à Marcassin.

« Comment pourrai-je me fier à vos paroles, lui dit-elle, puisque vous manquez à la première que vous m'avez donnée ?

– Il faut bien, lui dit-il en souriant à la Marcassine, qu'il y ait un peu de l'homme mêlé avec le sanglier ; ce défaut de parole que vous me reprochez, cette petite finesse où je ménage mes intérêts, c'est justement l'homme qui agit ; car pour parler sans façon, les animaux ont plus d'honneur entre eux que les hommes.

– Hélas ! répondit-elle, vous avez le mauvais de l'un et de l'autre, le cœur d'un homme, et la figure d'une bête ; soyez donc ou tout un, ou tout autre, après cela je me résoudrai à ce que vous souhaitez.

– Mais, belle Marthesie, lui dit-il, voulez-vous demeurer avec moi sans être ma femme, car vous pouvez compter que je ne vous permettrai point de sortir d'ici ? »

Elle redoubla ses pleurs et ses prières, il n'en fut point touché ; et après avoir contesté longtemps, elle consentit à le recevoir pour époux, et l'assura qu'elle l'aimerait aussi chèrement que s'il était le plus aimable prince du monde.

Ces manières obligeantes le charmèrent, il baisa mille fois ses mains, et l'assura à son tour qu'elle ne serait peut-être pas si malheureuse qu'elle avait lieu de le croire. Il lui demanda ensuite si elle mangerait des animaux qu'il avait tués.

« Non, dit-elle, cela n'est pas de mon goût ; si vous pouvez m'apporter des fruits, vous me ferez plaisir. »

Il sortit, et ferma si bien l'entrée de la caverne, qu'il était impossible à Marthesie de se sauver ; mais elle avait pris là-dessus son parti, et elle ne l'aurait pas fait, quand elle aurait pu le faire.

Marcassin chargea trois hérissons d'oranges, de limes douces, de citrons et d'autres fruits ; il les piqua dans les pointes dont ils sont couverts, et la provision vint très commodément jusqu'à la grotte, il y entra, et pria Marthesie d'en manger.

« Voilà un festin de noces, lui dit-il, qui ne ressemble point à celui que l'on fit pour vos deux sœurs ; mais j'espère que, encore qu'il y ait moins de magnificence, nous y trouverons plus de douceurs.

– Plaise aux dieux de le permettre ainsi ! » répliqua-t-elle.

Ensuite elle puisa de l'eau dans sa main, elle but à la santé du sanglier, dont il fut ravi.

Le repas ayant été aussi court que frugal, Marthesie rassembla toute la mousse, l'herbe et les fleurs que Marcassin lui avait apportées, elle en composa un lit assez dur, sur lequel le prince et elle se couchèrent. Elle eut grand soin de lui demander s'il voulait avoir tête haute ou basse, s'il avait assez de place, de quel côté il dormait le mieux ? Le bon Marcassin la remercia tendrement, et il s'écriait de temps en temps : « Je ne changerais pas mon sort avec celui des plus grands hommes ; j'ai enfin trouvé ce que je cherchais ; je suis aimé de celle que j'aime » ; il lui dit cent jolies choses, dont elle ne fut point surprise, car il avait de l'esprit ; mais elle ne laissa pas de se réjouir que la solitude où il vivait n'en eût rien diminué.

Ils s'endormirent l'un et l'autre, et Marthesie s'étant réveillée, il lui sembla que son lit était meilleur que lorsqu'elle s'y était mise ; touchant ensuite doucement Marcassin, elle trouvait que sa hure était faite comme la tête d'un homme, qu'il avait de longs cheveux, des bras et des mains ; elle ne put s'empêcher de s'étonner ; elle se rendormit, et lorsqu'il fut jour, elle trouva que son mari était aussi Marcassin que jamais.

Ils passèrent cette journée comme la précédente. Marthesie ne dit point à son mari ce qu'elle avait soupçonné pendant la nuit. L'heure de se coucher vint : elle toucha sa hure pendant qu'il dormait, et elle y trouva la même différence qu'elle y avait trouvée. La voilà bien en peine, elle ne dormait presque plus, elle était dans une inquiétude continuelle, et soupirait sans cesse. Marcassin s'en aperçut avec un véritable désespoir.

« Vous ne m'aimez point, lui dit-il, ma chère Marthesie, je suis un

malheureux dont la figure vous déplaît ; vous allez me causer la mort.

– Dites plutôt, barbare, que vous serez cause de la mienne, répliqua-t-elle ; l'injure que vous me faites me touche si sensiblement que je n'y pourrai résister.

– Je vous fais une injure, s'écria-t-il, et je suis un barbare ? Expliquez-vous, car assurément vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

– Croyez-vous, lui dit-elle, que je ne sache pas que vous cédez toutes les nuits votre place à un homme ?

– Les sangliers, lui dit-il, et particulièrement ceux qui me ressemblent, ne sont pas de si bonne composition ; n'ayez point une pensée si offensante pour vous et pour moi, ma chère Marthesie, et comptez que je serais jaloux des dieux mêmes ; mais peut-être qu'en dormant vous vous forgez cette chimère. »

Marthesie, honteuse de lui avoir parlé d'une chose qui avait si peu de vraisemblance, répondit qu'elle ajoutait tant de foi à ses paroles, qu'encore qu'elle eût tout sujet de croire qu'elle ne dormait pas quand elle touchait des bras, des mains et des cheveux, elle soumettait son jugement, et qu'à l'avenir elle ne lui en parlerait plus.

En effet, elle éloignait de son esprit tous les sujets de soupçon qui venaient. Six mois s'écoulèrent avec peu de plaisirs de la part de Marthesie ; car elle ne sortait pas de la caverne, de peur d'être rencontrée par sa mère ou par ses domestiques. Depuis que cette pauvre mère avait perdu sa fille, elle ne cessait point de gémir, elle faisait retentir les bois de ses plaintes et du nom de Marthesie. À ces accents, qui frappaient presque tous les jours ses oreilles, elle soupirait en secret de causer tant de douleur à sa mère, et de n'être pas maîtresse de la soulager ; mais Marcassin l'avait fortement menacée, et elle le craignait autant qu'elle l'aimait.

Comme sa douceur était extrême, elle continuait de témoigner beaucoup de tendresse au sanglier, qui l'aimait aussi avec la dernière passion ; elle était grosse, et quand elle se figurait que la race marcassine allait se perpétuer, elle ressentait une affliction sans pareille.

Il arriva qu'une nuit qu'elle ne dormait point et qu'elle pleurait doucement, elle entendit parler si proche d'elle, qu'encore que l'on parlât tout bas, elle, ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. C'était le bon Marcassin qui priait une personne de lui être moins rigoureuse, et de lui accorder la permission qu'il lui demandait depuis longtemps. On lui répondit toujours : « Non, non, je ne le veux pas. » Marthesie demeura plus inquiète que jamais. « Qui peut entrer dans cette

grotte ? disait-elle, mon mari ne m'a point révélé ce secret. » Elle n'eut garde de se rendormir, elle était trop curieuse. La conversation finie, elle entendit que la personne qui avait parlé au prince sortait de la caverne, et peu après il ronfla comme un cochon. Aussitôt elle se leva, voulant voir s'il était aisé d'ôter la pierre qui fermait l'entrée de la grotte, mais elle ne put la remuer. Comme elle revenait doucement et sans aucune lumière, elle sentit quelque chose sous ses pieds, elle s'aperçut que c'était la peau d'un sanglier ; elle la prit et la cacha, puis elle attendit l'événement de cette affaire sans rien dire.

L'aurore paraissait à peine lorsque Marcassin se leva, elle entendit qu'il cherchait de tous côtés ; pendant qu'il s'inquiétait, le jour vint ; elle le vit si extraordinairement beau et bien fait, que jamais surprise n'a été plus grande ni plus agréable que la sienne.

« Ah ! s'écria-t-elle, ne me faites plus un mystère de mon bonheur, je le connais et j'en suis pénétrée, mon cher prince ! par quelle bonne fortune êtes-vous devenu le plus aimable de tous les hommes ? »

Il fut d'abord surpris d'être découvert ; mais se remettant ensuite :

« Je vais, lui dit-il, vous en rendre compte, ma chère Marthesie, et vous apprendre en même temps que c'est à vous que je dois cette charmante métamorphose.

« Sachez que la reine ma mère dormait un jour à l'ombre de quelques arbres, lorsque trois fées passèrent en l'air ; elles la reconnurent, elles s'arrêtèrent. L'aînée la doua d'être mère d'un fils spirituel et bien fait. La seconde renchérit sur ce don, elle ajouta en ma faveur mille qualités avantageuses. La cadette lui dit en éclatant de rire : « Il faut un peu diversifier la matière, le printemps serait moins agréable s'il n'était précédé par l'hiver : afin que le prince que vous souhaitez charmant, le paraisse davantage, je le doue d'être Marcassin, jusqu'à ce qu'il ait épousé trois femmes, et que la troisième trouve sa peau de sanglier. » À ces mots les trois fées disparurent. La reine avait entendu les deux premières très distinctement ; à l'égard de celle qui me faisait du mal, elle riait si fort qu'elle n'y put rien comprendre.

« Je ne sais moi-même tout ce que je viens de vous raconter que du jour de notre mariage ; comme j'allais vous chercher, tout occupé de ma passion, je m'arrêtai pour boire à un ruisseau qui coule proche de ma grotte : soit qu'il fût plus clair qu'à l'ordinaire, ou que je m'y regardasse avec plus d'attention, par rapport au désir que j'avais de vous plaire, je me trouvai si épouvantable, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Sans hyperbole, j'en versai assez pour grossir le cours du ruisseau, et me parlant à moi-même, je me disais qu'il n'était pas possible que je pusse vous plaire !

« Tout découragé de cette pensée, je pris la résolution de ne pas

aller plus loin. « Je ne puis être heureux, disais-je, si je ne suis aimé, et je ne puis être aimé d'aucune personne raisonnable. » Je marmottais ces paroles, quand j'aperçus une dame qui s'approcha de moi avec une hardiesse qui me surprit, car j'ai l'air terrible pour ceux qui ne me connaissent point. « Marcassin, me dit-elle, le temps de ton bonheur s'approche si tu épouses Marthesie, et qu'elle puisse t'aimer fait comme tu es ; assure-toi qu'avant qu'il soit peu tu seras démarcassinné. Dès la nuit même de tes noces, tu quitteras cette peau qui te déplaît si fort, mais reprends-la avant le jour, et n'en parle point à ta femme ; sois soigneux d'empêcher qu'elle ne s'en aperçoive, jusqu'au temps où cette grande affaire se découvrira. »

« Elle m'apprit, continua-t-il, tout ce que je vous ai déjà raconté de la reine ma mère : je lui fis de très humbles remerciements pour les bonnes nouvelles qu'elle me donnait ; j'allai vous trouver avec une joie mêlée d'espérance que je n'avais point encore ressentie. Et lorsque je fus assez heureux pour recevoir des marques de votre amitié, ma satisfaction augmenta de toute manière, et mon impatience était violente de pouvoir partager mon secret avec vous. La fée, qui ne l'ignorait pas, me venait menacer la nuit des plus grandes disgrâces si je ne savais me taire. « Ah ! lui disais-je, madame, vous n'avez sans doute jamais aimé, puisque vous m'obligez à cacher une chose si agréable à la personne du monde que j'aime le plus ? » Elle riait de ma peine, et me défendait de m'affliger, parce que tout me devenait favorable. Cependant, ajouta-t-il, rendez-moi ma peau de sanglier, il faut bien que je la remette, de peur d'irriter les fées.

– Quel que vous puissiez devenir, mon cher prince, lui dit Marthesie, je ne changerai jamais pour vous ; il me demeurera toujours une idée charmante de votre métamorphose.

– Je me flatte, dit-il, que les fées ne voudront pas nous faire souffrir longtemps ; elles prennent soin de nous ; ce lit qui vous paraît de mousse, est d'excellent duvet et de laine fine : ce sont elles qui mettaient à l'entrée de la grotte tous les beaux fruits que vous avez mangés. »

Marthesie ne se lassait point de remercier les fées de tant de grâces.

Pendant qu'elle leur adressait ses compliments, Marcassin faisait les derniers efforts pour remettre la peau de sanglier ; mais elle était devenue si petite, qu'il n'y avait pas de quoi couvrir une de ses jambes. Il la tirait en long, en large, avec les dents et les mains, rien n'y faisait. Il était bien triste et déplorait son malheur ; car il craignait, avec raison, que la fée qui l'avait si bien marcassiné ne vînt la lui remettre pour longtemps.

« Hélas ! ma chère Marthesie, disait-il, pourquoi avez-vous caché

cette fatale peau ? C'est peut-être pour nous en punir que je ne puis m'en servir comme je faisais. Si les fées sont en colère, comment les apaiserons-nous ? »

Marthesie pleurait de son côté ; c'était là un sujet d'affliction bien singulier de pleurer, parce qu'il ne pouvait plus devenir Marcassin.

Dans ce moment la grotte trembla, puis la voûte s'ouvrit ; ils virent tomber six quenouilles chargées de soie, trois blanches et trois noires, qui dansaient ensemble. Une voix sortit d'entre elles, qui dit :

« Si Marcassin et Marthesie devinent ce que signifient ces quenouilles blanches et noires, ils seront heureux. »

Le prince rêva un peu, et dit ensuite :

« Je devine que les trois quenouilles blanches, signifient les trois fées qui m'ont doué à ma naissance.

– Et pour moi, s'écria Marthesie, je devine que ces trois noires signifient mes deux sœurs et Coridon. »

En même temps les fées parurent à la place des quenouilles blanches. Ismène, Zélonide et Coridon parurent aussi. Rien n'a jamais été si effrayant que ce retour de l'autre monde.

« Nous ne venons pas de si loin que vous le pensez, dirent-ils à Marthesie ; les prudentes fées ont eu la bonté de nous secourir. Et dans le temps que vous pleuriez notre mort, elles nous conduisaient dans un bateau où rien n'a manqué à nos plaisirs, que celui de vous voir avec nous.

– Quoi ! dit Marcassin, je n'ai pas vu Ismène et son amant sans vie, et ce n'est pas de ma main que Zélonide a perdu la sienne ?

– Non, dirent les fées, vos yeux fascinés ont été la dupe de nos soins : tous les jours ces sortes d'aventures arrivent. Tel croit avoir sa femme au bal, quand elle est endormie dans son lit : tel croit avoir une belle maîtresse, qui n'a qu'une guenuche ; et tel autre croit avoir tué son ennemi, qui se porte bien dans un autre pays.

– Vous m'allez jeter dans d'étranges doutes, dit le prince Marcassin ; il semble, à vous entendre, qu'il ne faut pas même croire ce qu'on voit.

– La règle n'est pas toujours générale, répliquèrent les fées : mais il est indubitable que l'on doit suspendre son jugement sur bien des choses, et penser qu'il peut entrer quelque dose de féerie dans ce qui nous paraît de plus certain. »

Le prince et sa femme remercièrent les fées de l'instruction qu'elles venaient de leur donner, et de la vie qu'elles avaient conservée à des personnes qui leur étaient si chères :

« Mais, ajouta Marthesie, en se jetant à leurs pieds, ne puis-je espérer que vous ne ferez plus reprendre cette vilaine peau de sanglier à mon fidèle Marcassin ?

– Nous venons vous en assurer, dirent-elles, car il est temps de retourner à la cour. »

Aussitôt la grotte prit la figure d'une superbe tente, où le prince trouva plusieurs valets de chambre qui l'habillèrent magnifiquement. Marthesie trouva de son côté des dames d'atour, et une toilette d'un travail exquis, où rien ne manquait pour la coiffer et pour la parer ; ensuite le dîner fut servi comme un repas ordonné par les fées. C'est en dire assez.

Jamais joie n'a été plus parfaite ; tout ce que Marcassin avait souffert de peine, n'égalait point le plaisir de se voir non seulement homme, mais un homme infiniment aimable. Après que l'on fut sorti de table, plusieurs carrosses magnifiques, attelés des plus beaux chevaux du monde, vinrent à toute bride. Ils y montèrent avec le reste de la petite troupe. Des gardes à cheval marchaient devant et derrière les carrosses. C'est ainsi que Marcassin se rendit au palais.

On ne savait à la cour d'où venait ce pompeux équipage, et l'on savait encore moins qui était dedans, lorsqu'un héraut le publia à haute voix, au son des trompettes et des timbales : tout le peuple ravi accourut pour voir son prince. Tout le monde en demeura charmé, et personne ne voulut douter de la vérité d'une aventure qui paraissait pourtant bien douteuse.

Ces nouvelles étant parvenues au roi et à la reine, ils descendirent promptement jusque dans la cour. Le prince Marcassin ressemblait si fort à son père, qu'il aurait été difficile de s'y méprendre. On ne s'y méprit pas : aussi jamais allégresse n'a été plus universelle. Au bout de quelques mois elle augmenta encore par la naissance d'un fils, qui n'avait rien du tout de la figure ni de l'humeur marcassine.

*Le plus grand effort de courage,
Lorsque l'on est bien amoureux,
Est de pouvoir cacher à l'objet de ses vœux
Ce qu'à dissimuler le devoir nous engage :
Marcassin sut par là mériter l'avantage
De rentrer triomphant dans une auguste cour.
Qu'on blâme, j'y consens, sa trop faible tendresse,
Il vaut mieux manquer à l'amour,
Que de manquer à la sagesse.*

La Princesse Belle-Étoile

Il était une fois une princesse à laquelle il ne restait plus rien de ses grandeurs passées que son dais et son cadenas ; l'un était de velours, en broderies de perles, et l'autre d'or, enrichi de diamants. Elle les garda tant qu'elle put ; mais l'extrême nécessité où elle se trouvait réduite, l'obligeait de temps en temps à détacher une perle, un diamant, une émeraude, et cela se vendait secrètement pour nourrir son équipage. Elle était veuve, chargée de trois filles très jeunes et très aimables. Elle comprit que si elle les élevait dans un air de grandeur et de magnificence convenable à leur rang, elles se ressentiraient davantage dans la suite de leurs disgrâces. Elle prit donc la résolution de vendre le peu qui lui restait, et de s'en aller bien loin avec ses trois filles s'établir dans quelque maison de campagne, où elles feraient une dépense convenable à leur petite fortune. En passant dans une forêt très dangereuse, elle fut volée, de sorte qu'il ne lui resta presque plus rien. Cette pauvre princesse, plus chagrine de ce dernier malheur que de tous ceux qui l'avaient précédé, connut bien qu'il fallait gagner sa vie ou mourir de faim. Elle avait aimé autrefois la bonne chère, et savait faire des sauces excellentes. Elle n'allait jamais sans sa petite cuisine d'or, que l'on venait voir de bien loin. Ce qu'elle avait fait pour se divertir, elle le fit alors pour subsister. Elle s'arrêta proche d'une grande ville, dans une maison fort jolie ; elle y faisait des ragoûts merveilleux ; l'on était friand dans ce pays-là, de sorte que tout le monde accourait chez elle. L'on ne parlait que de la bonne fricasseuse, à peine lui donnait-on le temps de respirer. Cependant ses trois filles devenaient grandes ; et leur beauté n'aurait pas fait moins de bruit que les sauces de la princesse, si elle ne les avait cachées dans une chambre, d'où elles sortaient très rarement.

Un jour des plus beaux de l'année, il entra chez elle une petite vieille, qui paraissait bien lasse ; elle s'appuyait sur un bâton, son corps était tout courbé, et son visage plein de rides.

« Je viens, dit-elle, afin que vous me fassiez un bon repas, car je veux, avant que d'aller en l'autre monde, pouvoir m'en vanter en celui-ci. »

Elle prit une chaise de paille, se mit auprès du feu et dit à la princesse de se hâter. Comme elle ne pouvait pas tout faire, elle

appela ses trois filles : l'aînée avait nom Roussette, la seconde Brunette, et la dernière Blondine. Elle leur avait donné ces noms par rapport à la couleur de leurs cheveux. Elles étaient vêtues en paysannes, avec des corsets et des jupes de différentes couleurs. La cadette était la plus belle et la plus douce. Leur mère commanda à l'une d'aller quérir de petits pigeons dans la volière, à l'autre de tuer des poulets, à l'autre de faire la pâtisserie. Enfin, en moins d'un moment, elles mirent devant la vieille un couvert très propre, du linge fort blanc, de la vaisselle de terre bien vernissée, et on la servit à plusieurs services. Le vin était bon, la glace n'y manquait pas, les verres rincés à tous moments par les plus belles mains du monde ; tout cela donnait de l'appétit à la vieille petite bonne femme. Si elle mangea bien, elle but encore mieux. Elle se mit en pointe de vin ; elle disait mille choses, où la princesse, qui ne faisait pas semblant d'y prendre garde, trouvait beaucoup d'esprit.

Le repas finit aussi gaiement qu'il avait commencé ; la vieille se leva, elle dit à la princesse :

« Ma grande amie, si j'avais de l'argent, je vous paierais, mais il y a si longtemps que je suis ruinée ; j'avais besoin de vous trouver pour faire si bonne chère : tout ce que je puis vous promettre, c'est de vous envoyer de meilleures pratiques que la mienne. »

La princesse se prit à sourire, et lui dit gracieusement :

« Allez, ma bonne mère, ne vous inquiétez point, je suis toujours assez payée quand je fais quelque plaisir.

– Nous avons été ravies de vous servir, dit Blondine, et si vous vouliez souper ici, nous ferions encore mieux.

– Oh ! que l'on est heureux, s'écria la vieille, lorsqu'on est né avec un cœur si bienfaisant ! mais croyez-vous n'en pas recevoir la récompense ? Soyez certaines, continua-t-elle, que le premier souhait que vous ferez sans songer à moi, sera accompli. »

En même temps elle disparut, et elles n'eurent pas lieu de douter que ce ne fût une fée.

Cette aventure les étonna : elles n'en avaient jamais vu : elles étaient peureuses ; de sorte que pendant cinq ou six mois elles en parlèrent ; et sitôt qu'elles désiraient quelque chose, elles pensaient à elle. Rien ne réussissait, dont elles étaient fortement en colère contre la fée. Mais un jour que le roi allait à la chasse, il passa chez la bonne fricasseuse, pour voir si elle était aussi habile qu'on disait ; et comme il approchait du jardin avec grand bruit, les trois sœurs qui cueillaient des fraises l'entendirent.

« Ah ! dit Roussette, si j'étais assez heureuse pour épouser

monseigneur l'amiral, je me vante que je ferais avec mon fuseau et ma quenouille tant de fil, et de ce fil tant de toile, qu'il n'aurait plus besoin d'en acheter pour les voiles de ses navires.

– Et moi, dit Brunette, si la fortune m'était assez favorable pour me faire épouser le frère du roi, je me vante qu'avec mon aiguille, je lui ferais tant de dentelles, qu'il en verrait son palais rempli.

– Et moi, ajouta Blondine, je me vante que si le roi m'épousait, j'aurais, au bout de neuf mois, deux beaux garçons et une belle fille ; que leurs cheveux tomberaient par anneaux, répandant de fines pierres, avec une brillante étoile sur le front, et le cou entouré d'une riche chaîne d'or. »

Un des favoris du roi, qui s'était avancé pour avertir l'hôtesse de sa venue, ayant entendu parler dans le jardin, s'arrêta sans faire aucun bruit, et fut bien surpris de la conversation de ces trois belles filles. Il alla promptement la redire au roi pour le réjouir ; il en rit en effet, et commanda qu'on les fît venir devant lui.

Elles parurent aussitôt d'un air et d'une grâce merveilleux. Elles saluèrent le roi avec beaucoup de respect et de modestie ; et lorsqu'il demanda s'il était vrai qu'elles venaient de s'entretenir des époux qu'elles désiraient, elles rougirent et baissèrent les yeux : il les pressa encore davantage de l'avouer ; elles en convinrent, et il s'écria aussitôt :

« Certainement je ne sais quelle puissance agit sur moi, mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie épousé la belle Blondine.

– Sire, dit le frère du roi, je vous demande permission de me marier avec cette jolie brunette.

– Accordez-moi la même grâce, ajouta l'amiral, car la rousse me plaît infiniment. »

Le roi, bien aise d'être imité par les plus grands de son royaume, leur dit qu'il approuvait leur choix, et demanda à la mère si elle le voulait bien. Elle répondit que c'était la plus grande joie qu'elle pût jamais avoir. Le roi l'embrassa, le prince et l'amiral n'en firent pas moins.

Quand le roi fut prêt à dîner, on vit descendre par la cheminée une table de sept couverts d'or, et tout ce qu'on peut imaginer de plus délicat pour faire un bon repas. Cependant le roi hésitait à manger, il craignait que l'on n'eût accommodé les viandes au sabbat ; et cette manière de servir par la cheminée lui était un peu suspecte.

Le buffet s'arrangea, l'on ne voyait que bassins et vases d'or, dont le travail surpassait la matière. En même temps un essaim de mouches à miel parut dans des ruches de cristal, et commença la plus

charmante musique qui se puisse imaginer. Toute la salle était pleine de frelons, de mouches, de guêpes et de moucherons, et d'autres bestiolinettes de cette espèce, qui servaient le roi avec une adresse surnaturelle. Trois ou quatre mille bibets lui apportaient à boire, sans qu'un seul osât se noyer dans le vin, ce qui est d'une modération et d'une discipline étonnantes. La princesse et ses filles pénétraient assez que tout ce qui se passait ne pouvait s'attribuer qu'à la petite vieille : elles bénissaient l'heure où elles l'avaient connue.

Après le repas, qui fut si long que la nuit surprit la compagnie à table, dont sa majesté ne laissa pas d'avoir un peu de honte, car il semblait que dans cet hymen, Bacchus avait pris la place de Cupidon, le roi se leva, et dit :

« Achéons la fête par où elle devait commencer. »

Il tira sa bague de son doigt, et la mit dans celui de Blondine, le prince et l'amiral l'imitèrent. Les abeilles redoublèrent leurs chants. L'on dansa, l'on se réjouit ; et tous ceux qui avaient suivi le roi vinrent saluer la reine et la princesse. Pour l'amirale, on ne lui faisait pas tant de cérémonies, dont elle se désespérait, car elle était l'aînée de Brunette et de Blondine, et se trouvait moins bien mariée.

Le roi envoya son grand écuyer apprendre à la reine sa mère ce qui venait de se passer, et pour faire venir ses plus magnifiques chariots, afin d'emmener la reine Blondine avec ses deux sœurs. La reine-mère était la plus cruelle de toutes les femmes, et la plus emportée. Quand elle sut que son fils s'était marié sans sa participation, et surtout à une fille d'une naissance si obscure, et que le prince en avait fait autant, elle entra dans une telle colère, qu'elle effraya toute la cour. Elle demanda au grand écuyer quelle raison avait pu engager le roi à un si indigne mariage ? Il lui dit que c'était l'espérance d'avoir deux garçons et une fille dans neuf mois, qui naîtraient avec de grands cheveux bouclés, des étoiles sur la tête, et chacun une chaîne d'or au cou, et que des choses si rares l'avaient charmé. La reine-mère sourit dédaigneusement de la crédulité de son fils ; elle dit là-dessus bien des choses offensantes, qui marquaient assez sa fureur.

Les chariots étaient déjà arrivés à la petite maisonnette. Le roi convia sa belle-mère à le suivre, et lui promit qu'elle serait regardée avec toute sorte de distinction. Mais elle pensa aussitôt que la cour est une mer toujours agitée.

« Sire, lui dit-elle, j'ai trop d'expérience des choses du monde pour quitter le repos que je n'ai acquis qu'avec beaucoup de peine.

– Quoi ! répliqua le roi, voulez-vous continuer à tenir hôtellerie ?

– Non, dit-elle, vous me ferez quelque bien pour vivre.

– Souffrez au moins, ajouta-t-il, que je vous donne un équipage et des officiers.

– Je vous en rends grâce, dit-elle ; quand je suis seule, je n'ai point d'ennemis qui me tourmentent ; mais si j'avais des domestiques, je craindrais d'en trouver en eux. »

Le roi admira l'esprit et la modération d'une femme qui pensait et qui parlait comme un philosophe.

Pendant qu'il pressait sa belle-mère de venir avec lui, l'amirale Rousse faisait cacher au fond de son chariot tous les beaux bassins et les vases d'or du buffet, voulant en profiter sans rien laisser ; mais la fée qui voyait tout, bien que personne ne la vît, les changea en cruches de terre. Lorsqu'elle fut arrivée, et qu'elle voulut les emporter dans son cabinet, elle ne trouva rien qui en valût la peine.

Le roi et la reine embrassèrent tendrement la sage princesse, et l'assurèrent qu'elle pourrait disposer à sa volonté de tout ce qu'ils avaient. Ils quittèrent le séjour champêtre, et vinrent à la ville, précédés des trompettes, des hautbois, des timbales et des tambours qui se faisaient entendre bien loin. Les confidents de la reine-mère lui avaient conseillé de cacher sa mauvaise humeur, parce que le roi s'en offenserait, et que cela pourrait avoir des suites fâcheuses : elle se contraignit donc, et ne fit paraître que de l'amitié à ses deux belles-filles, leur donnant des pierreries et des louanges indifféremment sur tout ce qu'elles faisaient bien ou mal.

La reine Blondine et la princesse Brunette étaient étroitement unies ; mais à l'égard de l'amirale Rousse, elle les haïssait mortellement.

« Voyez, disait-elle, la bonne fortune de mes deux sœurs : l'une est reine, l'autre princesse du sang, leurs maris les adorent ; et moi, qui suis l'aînée, qui me trouve cent fois plus belle qu'elles, je n'ai qu'un amiral pour époux, dont je ne suis point chérie comme je devrais l'être. »

La jalousie qu'elle avait contre ses sœurs, la rangea du parti de la reine-mère ; car l'on savait bien que la tendresse qu'elle témoignait à ses belles-filles n'était qu'une feinte, et qu'elle trouverait avec plaisir l'occasion de leur faire du mal.

La reine et la princesse devinrent grosses, et par malheur une grande guerre étant survenue, il fallut que le roi partît pour se mettre à la tête de son armée. La jeune reine et la princesse étant obligées de rester sous le pouvoir de la reine-mère, la prièrent de trouver bon qu'elles retournassent chez leur mère, afin de se consoler avec elle d'une si cruelle absence. Le roi n'y put consentir. Il conjura sa femme

de rester au palais, il l'assura que sa mère en userait bien. En effet, il la pria avec la dernière instance d'aimer sa belle-fille, et d'en avoir soin. Il ajouta qu'elle ne pouvait l'obliger plus sensiblement, qu'il espérait lui avoir de beaux enfants, et qu'il en attendait les nouvelles avec beaucoup d'inquiétude. Cette méchante reine, ravie de ce que son fils lui confiait sa femme, lui promit de ne songer qu'à sa conservation, et l'assura qu'il pouvait partir avec un entier repos d'esprit. Ainsi il s'en alla dans une si forte envie de revenir bientôt, qu'il hasardait ses troupes en toutes rencontres ; et son bonheur faisait non seulement que sa témérité lui réussissait toujours, mais encore qu'il avançait fort ses affaires, la reine accoucha avant son retour. La princesse sa sœur eut le même jour un beau garçon, elle mourut aussitôt.

L'amirale Rousse était fort occupée des moyens de nuire à la jeune reine. Quand elle lui vit des enfants si jolis, et qu'elle n'en avait point, sa fureur augmenta ; elle prit la résolution de parler promptement à la reine-mère, car il n'y avait pas de temps à perdre.

« Madame, lui dit-elle, je suis si touchée de l'honneur que votre majesté m'a fait en me donnant quelque part dans ses bonnes grâces, que je me dépouille volontiers de mes propres intérêts pour ménager les vôtres ; je comprends tous les déplaisirs dont vous êtes accablée depuis les indignes mariages du roi et du prince. Voilà quatre enfants qui vont éterniser la faute qu'ils ont commise : notre pauvre mère est une pauvre villageoise qui n'avait pas de pain quand elle s'est avisée de devenir fricasseuse ; croyez-moi, madame, faisons une fricassée aussi de tous ces petits marmots, et les ôtons du monde avant qu'ils vous fassent rougir.

– Ah ! ma chère amirale, dit la reine en l'embrassant, que je t'aime d'être si équitable, et de partager, comme tu fais, mes justes déplaisirs ! J'avais déjà résolu d'exécuter ce que tu me proposes, il n'y a que la manière qui m'embarrasse.

– Que cela ne vous fasse point de peine, reprit la Rousse, ma doguine vient de faire deux chiens et une chienne ; ils ont chacun une étoile sur le front, avec une marque autour du cou, qui fait une espèce de chaîne. Il faut faire accroire à la reine qu'elle est accouchée de toutes ces petites bêtes, et prendre les deux fils, la fille et le fils de la princesse, que l'on fera mourir.

– Ton dessein me plaît infiniment, s'écria-t-elle, j'ai déjà donné des ordres là-dessus à Feintise, sa dame d'honneur, de sorte qu'il faut avoir les petits chiens.

– Les voilà, dit l'amirale, je les ai apportés. »

Aussitôt elle ouvrit une grande bourse qu'elle avait toujours à son

côté, elle en tira trois doguines bêtes, que la reine et elle emmaillotèrent comme les enfants de la reine auraient dû être, et tout ornées de dentelles et de langes brochés d'or. Elles les arrangèrent dans une corbeille couverte, puis cette méchante reine, suivie de la rousse, se rendit auprès de la reine.

« Je viens vous remercier, lui dit-elle, des beaux héritiers que vous donnez à mon fils, voilà des têtes bien faites pour porter une couronne. Je ne m'étonne pas si vous promettiez à votre mari deux fils et une fille avec des étoiles sur le front, de longs cheveux, et des chaînes d'or au cou. Tenez, nourrissez-les, car il n'y a point de femme qui veuille donner à téter à des chiens. »

La pauvre reine, qui était accablée du mal qu'elle avait souffert, pensa mourir de douleur quand elle aperçut ces trois chiennes de bêtes, et qu'elle vit cette espèce de doguinerie qui faisait sur son lit un bruit désespéré : elle se mit à pleurer amèrement, puis joignant ses mains :

« Hélas ! madame, dit-elle, n'ajoutez point des reproches à mon affliction, elle ne peut assurément être plus grande. Si les dieux avaient permis ma mort avant que j'eusse reçu l'affront de me voir mère de ces petits monstres, je me serais estimée trop heureuse : hélas ! que ferai-je ? Le roi va me haïr autant qu'il m'a aimée. »

Les soupirs et les sanglots étouffèrent sa voix, elle n'eut plus de force pour parler ; et la reine-mère, continuant à lui dire des injures, eut le plaisir de passer ainsi trois heures au chevet de son lit.

Elle s'en alla ensuite ; et sa sœur, qui feignait de partager ses déplaisirs, lui dit qu'elle n'était pas la première à qui semblable malheur était arrivé ; qu'on voyait bien que c'était là un tour de cette vieille fée qui leur avait promis tant de merveilles ; mais que comme il serait peut-être dangereux pour elle de voir le roi, elle lui conseillait de s'en aller chez leur pauvre mère avec ses trois enfants de chien. La reine ne lui répondit que par ses larmes. Il fallait avoir le cœur bien dur, pour n'être pas touché de l'état où elles la réduisaient ! Elle donna à téter à ces vilains chiens, croyant en être la mère.

La reine commanda à Feintise de prendre les enfants de la reine avec le fils de la princesse, de les étrangler et de les enterrer si bien, qu'on n'en sût jamais rien. Comme elle était sur le point d'exécuter cet ordre, et qu'elle tenait déjà le cordeau fatal, elle jeta les yeux sur eux, et les trouva si merveilleusement beaux, et vit qu'ils marquaient tant de choses extraordinaires par les étoiles qui brillaient à leur front, qu'elle n'osa porter ses criminelles mains sur un sang si auguste.

Elle fit amener une chaloupe au bord de la mer, elle y mit les quatre enfants dans un même berceau et quelques chaînes de

pierreries, afin que si la fortune les conduisait entre les mains d'une personne assez charitable pour les vouloir nourrir, elle en trouvât aussitôt sa récompense.

La chaloupe poussée par un grand vent s'éloigna si vite du rivage, que Feintise la perdit de vue ; mais en même temps les vagues s'enflèrent, et le soleil se cacha, les nues se fondirent en eau, mille éclats de tonnerre faisaient retentir tous les environs. Elle ne douta point que la petite barque ne fût submergée ; et elle ressentit de la joie de ce que ces pauvres innocents étaient péris, car elle aurait toujours appréhendé quelque événement extraordinaire en leur faveur.

Le roi, sans cesse occupé de sa chère épouse et de l'état où il l'avait laissée, ayant une trêve pour peu de temps, revint en poste : il arriva douze heures après qu'elle fut accouchée. Quand la reine-mère le sut, elle alla au-devant de lui avec un air composé de douleur ; elle le tint longtemps serré entre ses bras, lui mouillant le visage de larmes ; il semblait que sa douleur l'empêchait de parler. Le roi, tout tremblant, n'osait demander ce qui était arrivé, car il ne doutait pas que ce ne fussent de fort grands malheurs. Enfin elle fit un effort pour lui raconter que sa femme était accouchée de trois chiens : aussitôt Feintise les présenta, et l'amirale toute en pleurs se jetant aux pieds du roi, le supplia de ne point faire mourir la reine, et de se contenter de la renvoyer chez sa mère, qu'elle y était déjà résolue, et qu'elle recevrait ce traitement comme une grande grâce.

Le roi était si éperdu, qu'il pouvait à peine respirer : il regardait les doguins, et remarquait avec surprise cette étoile qu'ils avaient au milieu du front, et la couleur différente qui faisait le tour de leur cou. Il se laissa tomber sur un fauteuil, roulant dans son esprit mille pensées, et ne pouvant prendre une résolution fixe ; mais la reine-mère le pressa si fort, qu'il prononça l'exil de l'innocente reine. Aussitôt on la mit dans une litière avec ses trois chiens ; et sans avoir aucuns égards pour elle, on la conduisit chez sa mère, où elle arriva presque morte.

Les dieux avaient regardé d'un œil de pitié la barque où les trois princes étaient avec la princesse. La fée qui les protégeait fit tomber, au lieu de pluie, du lait dans leurs petites bouches ; ils ne souffrirent point de cet orage épouvantable qui s'était élevé si promptement. Enfin ils voguèrent sept jours et sept nuits ; ils étaient en pleine mer aussi tranquilles que sur un canal, lorsqu'ils furent rencontrés par un vaisseau corsaire. Le capitaine ayant été frappé, quoique d'assez loin, du brillant éclat des étoiles qu'ils avaient sur le front, aborda la chaloupe, persuadé qu'elle était pleine de pierreries. Il y en trouva en effet ; et ce qui le toucha davantage, ce fut la beauté des quatre merveilleux enfants. Le désir de les conserver l'engagea à retourner

chez lui pour les donner à sa femme qui n'en avait point, et qui en souhaitait depuis longtemps.

Elle s'inquiéta fort de le voir revenir si promptement, car il allait faire un voyage de long cours ; mais elle fut transportée de joie quand il remit entre ses mains un trésor si considérable ; ils admirèrent ensemble la merveille des étoiles, la chaîne d'or qui ne pouvait s'ôter de leur cou, et leurs longs cheveux. Ce fut bien autre chose lorsque cette femme les peigna, car il en tombait à tous moments des perles, des rubis, des diamants, des émeraudes de différentes grandeurs et toutes parfaites : elle en parla à son mari, qui ne s'en étonna pas moins qu'elle.

« Je suis bien las, lui dit-il, du métier de corsaire ; si les cheveux de ces petits enfants continuent à nous donner des trésors, je ne veux plus courir les mers, et mon bien sera aussi considérable que celui de nos plus grands capitaines. »

La femme du corsaire, qui se nommait Corsine, fut ravie de la résolution de son mari, elle en aima davantage ces quatre enfants ; elle nomme la princesse, Belle-Étoile ; son frère aîné, Petit-Soleil, le second, Heureux, et le fils aîné de la princesse, Chéri. Il était si fort au-dessus des deux autres pour sa beauté, qu'encore qu'il n'eût ni étoile, ni chaîne, Corsine l'aimait plus que les autres.

Comme elle ne pouvait les élever sans le secours de quelque nourrice, elle pria son mari, qui aimait beaucoup la chasse, de lui attraper des faons tout petits ; il en trouva le moyen, car la forêt où ils demeuraient était fort spacieuse. Corsine les ayant, elle les exposa du côté du vent ; les biches, qui les sentirent, accoururent pour leur donner à téter. Corsine les cacha, et mit à la place les enfants, qui s'accommodèrent à merveille du lait de biche. Tous les jours deux fois elles venaient quatre de compagnie jusque chez Corsine, chercher les princes et la princesse, qu'elles prenaient pour les faons.

C'est ainsi que se passa la tendre jeunesse des princes : le corsaire et sa femme les aimaient si passionnément qu'ils leur donnaient tous leurs soins. Cet homme avait été bien élevé : c'était moins par inclination que par bizarrerie de la fortune qu'il était devenu corsaire. Il avait épousé Corsine chez une princesse où son esprit s'était heureusement cultivé ; elle savait vivre, et quoiqu'elle se trouvât dans une espèce de désert, où ils ne subsistaient que des larcins qu'il faisait dans ses courses, elle n'avait point encore oublié l'usage du monde ; ils avaient la dernière joie de n'être plus en obligation de s'exposer à tous les périls attachés au métier de corsaire, ils devenaient assez riches sans cela. De trois en trois jours, il tombait, comme je l'ai déjà dit, des cheveux de la princesse et de ses frères, des pierreries considérables,

que Corsine allait vendre à la ville la plus proche, et elle en rapportait mille gentilleses pour ses quatre marmots.

Quand ils furent sortis de la première enfance, le corsaire s'appliqua sérieusement à cultiver le beau naturel dont le ciel les avait doués ; et comme il ne doutait point qu'il n'y eût de grands mystères cachés dans leur naissance et dans la rencontre qu'il en avait faite, il voulut reconnaître par leur éducation ce présent des dieux ; de sorte qu'après avoir rendu sa maison plus logeable, il attira chez lui des personnes de mérite, qui leur apprirent diverses sciences avec une facilité qui surprenait tous ces grands maîtres.

Le corsaire et sa femme n'avaient jamais dit l'aventure des quatre enfants. Ils passaient pour être les leurs, quoiqu'ils marquassent, par toutes leurs actions, qu'ils sortaient d'un sang plus illustre. Ils étaient très unis entre eux ; il s'y trouvait du naturel et de la politesse, mais le prince Chéri avait pour la princesse Belle-Étoile des sentiments plus empressés et plus vifs que les deux autres ; dès qu'elle souhaitait quelque chose, il tentait jusqu'à l'impossible pour la satisfaire ; il ne la quittait presque jamais ; lorsqu'elle allait à la chasse, il l'accompagnait ; quand elle n'y allait point, il trouvait toujours des excuses pour se défendre de sortir. Petit-Soleil et Heureux, qui étaient frères, lui parlaient avec moins de tendresse et de respect. Elle remarqua cette différence, elle en tint compte à Chéri, et elle l'aima plus que les autres.

À mesure qu'ils avançaient en âge, leur mutuelle tendresse augmentait ; ils n'en eurent d'abord que du plaisir.

« Mon tendre frère, lui disait Belle-Étoile, si mes désirs suffisaient pour vous rendre heureux, vous seriez un des plus grands rois de la terre.

– Hélas ! ma sœur, répliquait-il, ne m'enviez pas le bonheur que je goûte auprès de vous ; je préférerais de passer une heure où vous êtes à toute l'élévation que vous me souhaitez. »

Quand elle disait la même chose à ses frères, ils répondaient naturellement qu'ils en seraient ravis ; et pour les éprouver davantage, elle ajoutait :

« Oui, je voudrais que vous remplissiez le premier trône du monde, dussé-je ne vous voir jamais. »

Ils disaient aussitôt :

« Vous avez raison, ma sœur, l'un vaudrait bien mieux que l'autre.

– Vous consentiriez donc, répliquait-elle, à ne me plus voir ?

– Sans doute, disaient-ils, il nous suffirait d'apprendre quelquefois

de vos nouvelles. »

Lorsqu'elle se trouvait seule, elle examinait ces différentes manières d'aimer, et elle sentait son cœur disposé tout comme les leurs : car encore que Petit-Soleil et Heureux lui fussent chers, elle ne souhaitait point de rester avec eux toute sa vie ; et à l'égard de Chéri, elle fondait en larmes, quand elle pensait que leur père l'enverrait peut-être écumer les mers, ou qu'il le mènerait à l'armée. C'est ainsi que l'amour, masqué du nom spécieux d'un excellent naturel, s'établissait dans ces jeunes cœurs. Mais à quatorze ans Belle-Étoile commença de se reprocher l'injustice qu'elle croyait faire à ses frères, de ne les pas aimer également. Elle s'imagina que les soins et les caresses de Chéri en étaient la cause. Elle lui défendit de chercher davantage les moyens de se faire aimer.

« Vous ne les avez que trop trouvés, lui disait-elle agréablement, et vous êtes parvenu à me faire mettre une grande différence entre vous et eux. »

Quelle joie ne ressentait-il pas lorsqu'elle lui parlait ainsi ! Bien loin de diminuer son empressement, elle l'augmentait : il lui faisait chaque jour une galanterie nouvelle.

Ils ignoraient encore jusqu'où allait leur tendresse, et ils n'en connaissaient point l'espèce, lorsqu'un jour on apporta à Belle-Étoile plusieurs livres nouveaux : elle prit le premier qui tomba sous sa main ; c'était l'histoire de deux jeunes amants, dont la passion avait commencé se croyant frère et sœur, ensuite ils avaient été reconnus par leurs proches, et après des peines infinies ils s'étaient épousés. Comme Chéri lisait parfaitement bien, qu'il entendait tout finement, et qu'il se faisait entendre de même, elle le pria de lire auprès d'elle pendant qu'elle achèverait un ouvrage de lacs qu'elle avait envie de finir.

Il lut cette aventure, et ce ne fut pas sans une grande inquiétude qu'il y vit une peinture naïve de tous ses sentiments. Belle-Étoile n'était pas moins surprise ; il semblait que l'auteur avait lu tout ce qui se passait dans son âme. Plus Chéri lisait, plus il était touché ; plus la princesse l'écoutait, plus elle était attendrie ; quelque effort qu'elle pût faire, ses yeux se remplirent de larmes, et son visage en était couvert. Chéri se faisait de son côté une violence inutile ; il pâlisait, il changeait de couleur et de ton de voix : ils souffraient l'un et l'autre tout ce que l'on peut souffrir.

« Ah, ma sœur, s'écria-t-il en la regardant tristement, et laissant tomber son livre ! ah, ma sœur, qu'Hippolyte fut heureux de n'être pas le frère de Julie !

– Nous n'aurons pas une semblable satisfaction, répondit-elle.

Hélas, nous est-elle moins due ! »

En achevant ces mots, elle connut qu'elle en avait trop dit, elle demeura interdite ; et si quelque chose put consoler le prince, ce fut l'état où il la vit. Depuis ce moment ils tombèrent l'un et l'autre dans une profonde tristesse, sans s'expliquer davantage : ils pénétraient une partie de ce qui se passait dans leurs âmes ; ils s'étudièrent pour cacher à tout le monde un secret qu'ils auraient voulu ignorer eux-mêmes, et duquel ils ne s'entretenaient point. Cependant il est si naturel de se flatter, que la princesse ne laissait pas de compter pour beaucoup que Chéri seul n'eût point d'étoile ni de chaîne au cou ; car pour les longs cheveux et le don de répandre des pierreries quand on les peignait, il les avait comme ses cousins.

Les trois princes étant allés un jour à la chasse, Belle-Étoile s'enferma dans un petit cabinet, qu'elle aimait parce qu'il était sombre, et qu'elle y rêvait avec plus de liberté qu'ailleurs : elle ne faisait aucun bruit. Ce cabinet n'était séparé de la chambre de Corsine que par une cloison, et cette femme la croyait à la promenade ; elle l'entendit qui disait au corsaire :

« Voilà Belle-Étoile en âge d'être mariée : si nous savions qui elle est, nous tâcherions de l'établir d'une manière convenable à son rang ; ou si nous pouvions croire que ceux qui passent pour ses frères ne le sont pas, nous lui en donnerions un, car que peut-elle jamais trouver d'aussi parfait qu'eux ?

– Lorsque je les rencontrai, dit le corsaire, je ne vis rien qui pût m'instruire de leur naissance ; les pierreries qui étaient attachées sur leur berceau, faisaient connaître que ces enfants appartenaient à des personnes riches ; ce qu'il y aurait de singulier, c'est qu'ils fussent tous jumeaux : car ils paraissaient de même âge, et il n'est pas ordinaire qu'on en ait quatre.

– Je soupçonne aussi, dit Corsine, que Chéri n'est pas leur frère, il n'a ni étoile ni chaîne au cou.

– Il est vrai, répliqua son mari ; mais les diamants tombent de ses cheveux comme de ceux des autres, et après toutes les richesses que nous avons amassées par le moyen de ces chers enfants, il ne me reste plus rien à souhaiter que de découvrir leur origine.

– Il faut laisser agir les dieux, dit Corsine, ils nous les ont donnés, et sans doute quand il en sera temps ils développeront ce qui nous est caché. »

Belle-Étoile écoutait attentivement cette conversation. L'on ne peut exprimer la joie qu'elle eut de pouvoir espérer qu'elle sortait d'un sang illustre ; car encore qu'elle n'eût jamais manqué de respect pour ceux

dont elle croyait tenir le jour, elle n'avait pas laissé de ressentir de la peine d'être fille d'un corsaire. Mais ce qui flattait davantage son imagination, c'était de penser que Chéri n'était peut-être point son frère : elle brûlait d'impatience de l'entretenir, et de leur dire à tous une aventure si extraordinaire.

Elle monta sur un cheval isabelle, dont les crins noirs étaient rattachés avec des boucles de diamants, car elle n'avait qu'à se peigner une seule fois pour en garnir tout un équipage de chasse : sa housse de velours vert était chamarrée de diamants et brodée de rubis ; elle monta promptement à cheval, et fut dans la forêt chercher ses frères. Le bruit des cors et des chiens lui fit assez entendre où ils étaient : elle les joignit au bout d'un moment. À sa vue, Chéri se détacha et vint au-devant d'elle plus vite que les autres.

Quelle agréable surprise, lui cria-t-il, Belle-Étoile ! Vous venez enfin à la chasse, vous que l'on ne peut distraire pour un moment des plaisirs que vous donnent la musique et les sciences que vous apprenez ?

– J'ai tant de choses à vous dire, répliqua-t-elle, que voulant être en particulier, je suis venue vous chercher.

Hélas ! ma sœur, dit-il en soupirant, que me voulez-vous aujourd'hui ? Il semble qu'il y a longtemps que vous ne me voulez plus rien. »

Elle rougit, puis baissant les yeux, elle demeura sur son cheval, triste et rêveuse, sans lui répondre.

Enfin ses deux frères arrivèrent : elle se réveilla à leur vue comme d'un profond sommeil, et sauta à terre marchant la première : ils la suivirent tous ; et quand elle fut au milieu d'une petite pelouse ombragée d'arbres :

« Mettons-nous ici, leur dit-elle, et apprenez ce que je viens d'entendre. »

Elle leur raconta exactement la conversation du corsaire avec sa femme, et comme quoi ils n'étaient point leurs enfants. Il ne se peut rien ajouter à la surprise des trois princes : ils agitèrent entre eux ce qu'ils devaient faire. L'un voulait partir sans rien dire ; l'autre ne voulait point partir du tout, et l'autre voulait partir et le dire. Le premier soutenait que c'était le moyen le plus sûr, parce que le gain qu'ils faisaient en les peignant les obligerait de les retenir ; l'autre répondait qu'il aurait été bon de les quitter si l'on avait su un lieu fixe où aller, et de quelle condition l'on était, mais que le titre d'errants dans le monde n'était pas agréable ; le dernier ajoutait qu'il y aurait de l'ingratitude de les abandonner sans leur agrément ; qu'il y aurait

de la stupidité de vouloir rester davantage avec eux au milieu d'une forêt, où ils ne pourraient apprendre qui ils étaient, et que le meilleur parti c'était de leur parler, et de les faire consentir à leur éloignement. Ils goûtèrent tous cet avis. Aussitôt ils montèrent à cheval pour venir trouver le corsaire et Corsine.

Le cœur de Chéri était flatté par tout ce que l'espérance peut offrir de plus agréable pour consoler un amant affligé : son amour lui faisait deviner une partie des choses futures : il ne se croyait plus le frère de Belle-Étoile ; sa passion contrainte prenant un peu l'essor, lui permettait mille tendres idées qui le charmaient. Ils joignirent le corsaire et Corsine avec un visage mêlé de joie et d'inquiétude.

« Nous ne venons pas, dit Petit-Soleil (car il portait la parole), pour vous dénier l'amitié, la reconnaissance et le respect que nous vous devons ; bien que nous soyons informés de la manière que vous nous trouvâtes sur la mer, et que vous n'êtes ni notre père ni notre mère, la pitié avec laquelle vous nous avez sauvés, la noble éducation que vous nous avez donnée, tant de soins et de bontés que vous avez eus pour nous, sont des engagements si indispensables, que rien au monde ne peut nous affranchir de votre dépendance. Nous venons donc vous renouveler nos sincères remerciements ; vous supplier de nous raconter un événement si rare, et de nous conseiller, afin que nous conduisant par vos sages avis, nous n'ayons rien à nous reprocher. »

Le corsaire et Corsine furent bien surpris qu'une chose qu'ils avaient cachée avec tant de soin eût été découverte.

« On vous a trop bien informés, dirent-ils, et nous ne pouvons vous celer que vous n'êtes point en effet nos enfants, et que la fortune seule vous a fait tomber entre nos mains. Nous n'avons aucune lumière sur votre naissance ; mais les pierreries qui étaient dans votre berceau peuvent marquer que vos parents sont ou grands seigneurs ou fort riches : au reste, que pouvons-nous vous conseiller ? Si vous consultez l'amitié que nous avons pour vous, sans doute vous resterez avec nous, et vous consolerez notre vieillesse par votre aimable compagnie ; si le château que nous avons bâti en ces lieux ne vous plaît pas, ou que le séjour de cette solitude vous chagrine, nous irons où vous voudrez, pourvu que ce ne soit point à la cour ; une longue expérience nous en a dégoûtés, et vous en dégoûterait peut-être, si vous étiez informés des agitations continuelles, des feintes, de l'envie, des inégalités, des véritables maux et des faux biens que l'on y trouve : nous vous en dirions davantage, mais vous croiriez que nos conseils sont intéressés ; ils le sont aussi, mes enfants : nous désirons de vous arrêter dans cette paisible retraite, quoique vous soyez maîtres de la quitter quand vous le voudrez. Ne laissez pourtant pas de considérer que vous êtes au port, et que vous allez sur une mer orageuse ; que les peines y

surpassent presque toujours les plaisirs ; que le cours de la vie est limité ; qu'on la quitte souvent au milieu de sa carrière ; que les grandeurs du monde sont de faux brillants dont on se laisse éblouir par une fatalité étrange, et que le plus solide de tous les biens, c'est de savoir se borner, jouir de sa tranquillité, et se rendre sage. »

Le corsaire n'aurait pas fini si tôt ses remontrances, s'il n'eût été interrompu par le prince Heureux.

« Mon cher père, lui dit-il, nous avons trop d'envie de découvrir quelque chose de notre naissance, pour nous ensevelir au fond d'un désert : la morale que vous établissez est excellente, et je voudrais que nous fussions capables de la suivre, mais je ne sais quelle fatalité nous appelle ailleurs ; permettez que nous remplissions le cours de notre destinée, nous reviendrons vous revoir et vous rendre compte de toutes nos aventures. »

À ces mots le corsaire et sa femme se prirent à pleurer. Les princes s'attendrirent fort, particulièrement Belle-Étoile, qui avait un naturel admirable, et qui n'aurait jamais pensé à quitter le désert, si elle avait été sûre que Chéri fût toujours resté avec elle.

Cette résolution étant prise, ils ne songèrent plus qu'à faire leur équipage pour s'embarquer ; car ayant été trouvés sur la mer, ils avaient quelque espérance qu'ils y recevraient des lumières de ce qu'ils voulaient savoir. Ils firent entrer dans leur petit vaisseau un cheval pour chacun d'eux ; et après s'être peignés jusqu'à s'en écorcher pour laisser plus de pierreries à Corsine, ils la prièrent de leur donner en échange les chaînes de diamants qui étaient dans leur berceau. Elle alla les quérir dans son cabinet, où elle les avait soigneusement gardées, et elle les attacha toutes sur l'habit de Belle-Étoile qu'elle embrassait sans cesse, lui mouillant le visage de ses larmes.

Jamais séparation n'a été si triste : le corsaire et sa femme en pensèrent mourir : leur douleur ne provenait point d'une source intéressée ; car ils avaient amassé tant de trésors qu'ils n'en souhaïtaient plus. Petit-Soleil, Heureux, Chéri et Belle-Étoile montèrent dans le vaisseau. Le corsaire l'avait fait faire très bon et très magnifique : le mât était d'ébène et de cèdre ; les cordages de soie verte mêlée d'or ; les voiles de drap d'or et vert, et les peintures excellentes. Quand il commença à voguer, Cléopâtre avec son Antoine, et même toute la chiourme de Vénus, auraient baissé le pavillon devant lui. La princesse était assise sous un riche pavillon, vers la poupe, ses deux frères et son cousin se tenaient près d'elle, plus brillants que les astres, et leurs étoiles jetaient de longs rayons de lumière qui éblouissaient. Ils résolurent d'aller au même endroit où le

corsaire les avait trouvés, et en effet ils s'y rendirent. Ils se préparèrent à faire là un grand sacrifice aux dieux et aux fées, pour obtenir leur protection, et qu'ils fussent conduits dans le lieu de leur naissance. On prit une tourterelle pour l'immoler : la princesse pitoyable la trouva si belle qu'elle lui sauva la vie ; et pour la garantir de pareil accident, elle la laissa aller.

« Pars, lui dit-elle, petit oiseau de Vénus ; et si j'ai quelque jour besoin de toi, n'oublie pas le bien que je te fais. »

La tourterelle s'envola : le sacrifice étant fini, ils commencèrent un concert si charmant, qu'il semblait que toute la nature gardait un profond silence pour les écouter : les flots de la mer ne s'élevaient point ; le vent ne soufflait pas ; Zéphyre seul agitait les cheveux de la princesse, et mettait son voile un peu en désordre. Dans le moment il sortit de l'eau une Sirène qui chantait si bien que la princesse et ses frères l'admirèrent. Après avoir dit quelques airs, elle se tourna vers eux, et leur cria :

« Cessez de vous inquiéter ; laissez aller votre vaisseau ; descendez où il s'arrêtera, et que tous ceux qui s'aiment continuent de s'aimer. »

Belle-Étoile et Chéri ressentirent une joie extraordinaire de ce que la Sirène venait de dire. Ils ne doutèrent point que ce ne fût pour eux ; et se faisant un signe d'intelligence, leurs cœurs se parlèrent sans que Petit-Soleil et Heureux s'en aperçussent. Le navire voguait au gré des vents et de l'onde ; leur navigation n'eut rien d'extraordinaire ; le temps était toujours beau, et la mer toujours calme. Ils ne laissèrent pas de rester trois mois entiers dans leur voyage, pendant lesquels l'amoureux prince Chéri s'entretenait souvent avec la princesse.

« Que j'ai de flatteuses espérances, lui dit-il un jour, charmante Étoile ! Je ne suis point votre frère ; ce cœur qui reconnaît votre pouvoir, et qui n'en reconnaîtra jamais d'autre, n'est pas né pour les crimes : c'en serait un de vous aimer comme je fais, si vous étiez ma sœur ; mais la charitable Sirène qui nous est venue conseiller, m'a confirmé ce que j'avais là-dessus dans l'esprit.

– Ah ! mon frère, répliqua-t-elle, ne vous fiez point trop à une chose qui est encore si obscure que nous ne pouvons la pénétrer ! Quelle serait notre destinée, si nous irritions les dieux par des sentiments qui pourraient leur déplaire ? La Sirène s'est si peu expliquée, qu'il faut avoir bien envie de deviner pour nous appliquer ce qu'elle a dit.

– Vous vous en défendez, cruelle, dit le prince affligé, bien moins par le respect que vous avez pour les dieux, que par aversion pour moi. »

Belle-Étoile ne lui répliqua rien ; et levant les yeux au ciel, elle poussa un profond soupir, qu'il ne put s'empêcher d'expliquer en sa faveur.

Ils étaient dans la saison où les jours sont longs et brûlants : vers le soir la princesse et ses frères montèrent sur le tillac pour voir coucher le soleil dans le sein de l'onde ; elle s'assit, les princes se placèrent auprès d'elle ; ils prirent des instruments et commencèrent leur agréable concert. Cependant le vaisseau poussé par un vent frais semblait voguer plus légèrement, et se hâtait de doubler un petit promontoire qui cachait une partie de la plus belle ville du monde ; mais tout d'un coup elle se découvrit, son aspect étonna notre aimable jeunesse : tous les palais en étaient de marbre, les couvertures dorées, et le reste des maisons de porcelaines fort fines ; plusieurs arbres toujours verts mêlaient l'émail de leurs feuilles aux diverses couleurs du marbre, de l'or et des porcelaines ; de sorte qu'ils souhaitaient que leur vaisseau entrât dans le port ; mais ils doutaient d'y pouvoir trouver place, tant il y en avait d'autres dont les mâts semblaient composer une forêt flottante.

Leurs désirs furent accomplis, ils abordèrent, et le rivage en un moment se trouva couvert du peuple, qui avait aperçu la magnificence du navire : celui que les Argonautes avaient construit pour la conquête de la toison ne brillait pas tant ; les étoiles et la beauté des merveilleux enfants ravissaient ceux qui les voyaient ; l'on courut dire au roi cette nouvelle : comme il ne pouvait la croire, et que la grande terrasse du palais donnait jusqu'au bord de la mer, il s'y rendit promptement ; il vit que les princes Petit-Soleil et Chéri, tenant la princesse entre leurs bras, la portèrent à terre, qu'ensuite l'on fit sortir leurs chevaux, dont les riches harnais répondaient bien à tout le reste. Petit-Soleil en montait un plus noir que du jais ; celui d'Heureux était gris ; Chéri avait le sien blanc comme neige, et la princesse son isabelle. Le roi les admirait tous quatre sur leurs chevaux qui marchaient si fièrement qu'ils écartaient tous ceux qui voulaient s'approcher.

Les princes ayant entendu que l'on disait « voilà le roi », levèrent les yeux, et l'ayant vu d'un air plein de majesté, aussitôt ils lui firent une profonde révérence, et passèrent doucement, tenant les yeux attachés sur lui. De son côté, il les regardait, et n'était pas moins charmé de l'incomparable beauté de la princesse que de la bonne mine des jeunes princes. Il commanda à son écuyer de leur aller offrir sa protection, et toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin dans un pays où ils étaient apparemment étrangers. Ils reçurent l'honneur que le roi leur faisait avec beaucoup de respect et de reconnaissance, et lui dirent qu'ils n'avaient besoin que d'une maison où ils pussent

être en particulier ; qu'ils seraient bien aises qu'elle fût à une ou deux lieues de la ville, parce qu'ils aimaient fort la promenade. Sur-le-champ le premier écuyer leur en fit donner une des plus magnifiques où ils logèrent commodément avec tout leur train.

Le roi avait l'esprit si rempli des quatre enfants qu'il venait de voir, que sur-le-champ il alla dans la chambre de la reine sa mère lui dire la merveille des étoiles qui brillaient sur leurs fronts, et tout ce qu'il avait admiré en eux. Elle en fut tout interdite ; elle lui demanda sans aucune affectation quel âge ils pouvaient avoir ; il répondit quinze ou seize ans : elle ne témoigna point son inquiétude, mais elle craignait terriblement que Feintise ne l'eût trahie. Cependant le roi se promenait à grands pas, et disait :

« Qu'un père est heureux d'avoir des fils si parfaits et une fille si belle ! Pour moi, infortuné souverain, je suis père de trois chiens ; voilà d'illustres successeurs, et ma couronne est bien affermie ! »

La reine-mère écoutait ces paroles avec une inquiétude mortelle. Les étoiles brillantes, et l'âge à peu près de ces étrangers, avaient tant de rapport à celui des princes et de leur sœur, qu'elle eut de grands soupçons d'avoir été trompée par Feintise, et qu'au lieu de tuer les enfants du roi, elle ne les eût sauvés. Comme elle se possédait beaucoup, elle ne témoigna rien de ce qui se passait dans son âme ; elle ne voulut pas même envoyer ce jour-là s'informer de bien des choses qu'elle avait envie de savoir ; mais le lendemain elle commanda à son secrétaire d'y aller, et que sous prétexte de donner des ordres dans la maison pour leur commodité, il examinât tout, et s'ils avaient des étoiles sur le front.

Le secrétaire partit assez matin ; il arriva comme la princesse se mettait à sa toilette : en ce temps-là l'on n'achetait point son teint chez les marchands ; qui était blanche restait blanche ; qui était noire ne devenait point blanche ; de sorte qu'il la vit décoiffée. On la peignait ; ses cheveux blonds, plus fins que des filets d'or, descendaient par boucles jusqu'à terre ; il y avait plusieurs corbeilles autour d'elle, afin que les pierreries qui tombaient de ses cheveux ne fussent pas perdues ; son étoile sur le front jetait des feux qu'on avait peine à soutenir ; et la chaîne d'or de son cou n'était pas moins extraordinaire que les précieux diamants qui roulaient du haut de sa tête. Le secrétaire avait bien de la peine à croire ce qu'il voyait ; mais la princesse ayant choisi la plus grosse perle, elle le pria de la garder pour se souvenir d'elle ; c'est la même que les rois d'Espagne estiment tant sous le nom de *Peregrina*, qui veut dire Pèlerine, parce qu'elle vient d'une voyageuse.

Le secrétaire, confus d'une si grande libéralité, prit congé d'elle, et

salua les trois princes, avec lesquels il demeura longtemps pour être informé d'une partie de ce qu'il désirait savoir. Il retourna en rendre compte à la reine-mère, qui se confirma dans les soupçons qu'elle avait déjà. Il lui dit que Chéri n'avait point d'étoile, mais qu'il tombait des pierreries de ses cheveux comme de ceux de ses frères, et qu'à son gré c'était le mieux fait ; qu'ils venaient de fort loin ; que leur père et leur mère ne leur avaient donné qu'un certain temps, afin de voir les pays étrangers. Cet article déroutait un peu la reine, et elle se figurait quelquefois que ce n'était point les enfants du roi.

Elle flottait ainsi entre la crainte et l'espérance, quand le roi, qui aimait fort la chasse, alla du côté de leur maison ; le grand écuyer, qui l'accompagnait, lui dit en passant que c'était là qu'il avait logé Belle-Étoile et ses frères par son ordre.

« La reine m'a conseillé, repartit le roi, de ne les pas voir ; elle appréhende qu'ils viennent de quelque pays infecté de la peste, et qu'ils n'en apportent le mauvais air.

– Cette jeune étrangère, repartit le premier écuyer, est en effet très dangereuse ; mais, Sire, je craindrais plus ses yeux que le mauvais air.

– En vérité, dit le roi, je le crois comme vous. »

Et poussant aussitôt son cheval, il entendit des instruments et des voix ; il s'arrêta proche d'un grand salon, dont les fenêtres étaient ouvertes ; et après avoir admiré la douceur de cette symphonie, il s'avança.

Le bruit des chevaux obligea les princes à regarder ; dès qu'ils virent le roi, ils le saluèrent respectueusement, et se hâtèrent de sortir, l'abordant avec un visage gai et tant de marques de soumission qu'ils embrassaient ses genoux ; la princesse lui baisait les mains comme s'ils l'eussent reconnu pour être leur père. Il les caressa fort, et sentait son cœur si ému qu'il n'en pouvait deviner la cause. Il leur dit qu'ils ne manquassent pas de venir au palais, qu'il voulait les entretenir et les présenter à sa mère. Ils le remercièrent de l'honneur qu'il leur faisait, et lui dirent qu'aussitôt que leurs habits et leurs équipages seraient achevés, ils ne manqueraient pas de lui faire leur cour.

Le roi les quitta pour achever la chasse qui était commencée ; il leur en envoya obligeamment la moitié, et porta l'autre à la reine sa mère.

« Quoi ! lui dit-elle, est-il possible que vous ayez fait une si petite chasse ? Vous tuez ordinairement trois fois plus de gibier.

– Il est vrai, repartit le roi, mais j'en ai regalé les beaux étrangers ; je sens pour eux une inclination si parfaite, que j'en suis surpris moi-même, et si vous aviez moins peur de l'air contagieux, je les aurais

déjà fait venir loger dans le palais. »

La reine-mère se fâcha beaucoup : elle l'accusait de manquer d'égards pour elle, et lui fit des reproches de s'exposer si légèrement.

Dès qu'il l'eut quittée, elle envoya dire à Feintise de lui venir parler ; elle s'enferma avec elle dans son cabinet, et la prit d'une main par les cheveux, lui portant un poignard sur la gorge :

« Malheureuse, dit-elle, je ne sais quel reste de bonté m'empêche de te sacrifier à mon juste ressentiment : tu m'as trahie ; tu n'as point tué les quatre enfants que j'avais remis entre tes mains pour en être défaite ; avoue au moins ton crime, et peut-être que je te le pardonnerai. »

Feintise, demi-morte de peur, se jeta à ses pieds, et lui dit comme la chose s'était passée ; qu'elle croyait impossible que les enfants fussent encore en vie, parce qu'il s'était élevé une tempête si effroyable, qu'elle avait pensé être accablée de la grêle ; mais qu'enfin elle lui demandait du temps, et qu'elle trouverait le moyen de la défaire d'eux l'un après l'autre, sans que personne au monde pût l'en soupçonner.

La reine, qui ne voulait que leur mort, s'apaisa un peu ; elle lui dit de n'y perdre pas un moment ; et en effet la vieille Feintise, qui se voyait en grand péril, ne négligea rien de ce qui dépendait d'elle : elle épia le temps que les trois princes étaient à la chasse, et portant sous son bras une guitare, elle alla s'asseoir vis-à-vis des fenêtres de la princesse, où elle chanta ces paroles :

La beauté peut tout surmonter,

Heureux qui sait en profiter !

La beauté s'efface,

L'âge de glace

Vient en ternir toutes les fleurs.

Qu'on a de douleurs

Quand on repasse

Les attraits que l'on a perdus !

On se désespère,

Et l'on prend pour plaire

Des soins superflus.

Jeunes cœurs, laissez-vous charmer ;

Dans le bel âge l'on doit aimer.

La beauté s'efface,

*L'âge de glace
Vient en ternir toutes les fleurs.
Qu'on a de douleurs
Quand on repasse
Les attraits que l'on a perdus !
On se désespère,
Et l'on prend pour plaire
Des soins superflus.*

Belle-Étoile trouva ces paroles assez plaisantes ; elle s'avança sur un balcon pour voir celle qui les chantait ; aussitôt qu'elle parut, Feintise, qui s'était habillée fort proprement, lui fit une grande révérence ; la princesse la salua à son tour ; et comme elle était gaie, elle lui demanda si les paroles qu'elle venait d'entendre avaient été faites pour elle.

« Oui, charmante personne, répliqua Feintise, elles sont pour moi ; mais afin qu'elles ne soient jamais pour vous, je viens vous donner un avis dont vous ne devez pas manquer de profiter.

– Et quel est-il ? dit Belle-Étoile.

– Dès que vous m'aurez permis de monter dans votre chambre, ajouta-t-elle, vous le saurez.

– Vous y pouvez venir », repartit la princesse.

Aussitôt la vieille se présenta avec un certain air de cour que l'on ne perd point quand on l'a une fois.

« Ma belle fille, dit Feintise, sans perdre un moment (car elle craignait qu'on ne vînt l'interrompre), le ciel vous a faite tout aimable ; vous êtes douée d'une étoile brillante sur votre front, et l'on raconte bien d'autres merveilles de vous ; mais il vous manque encore une chose qui vous est essentiellement nécessaire ; si vous ne l'avez, je vous plains.

– Et que me manque-t-il ? répliqua-t-elle.

– L'eau qui danse, ajouta notre maligne vieille : si j'en avais eu, vous ne verriez pas un cheveu blanc sur ma tête, pas une ride sur mon front ; j'aurais les plus belles dents du monde, avec un air enfantin qui charmerait. Hélas ! j'ai su ce secret trop tard, mes attraits étaient déjà effacés ; profitez de mes malheurs, ma chère enfant, ce sera une consolation pour moi, car je me sens pour vous des mouvements de tendresse extraordinaires.

– Mais où prendrai-je cette eau qui danse ? repartit Belle-Étoile.

– Elle est dans la forêt lumineuse, dit Feintise : vous avez trois frères, est-ce que l'un d'eux ne vous aimera pas assez pour l'aller quérir ? Vraiment ils ne seraient guère tendres ; enfin il n'y va pas de moins que d'être belle cent ans après votre mort.

– Mes frères me chérissent, dit la princesse, il y en a un entre autres qui ne me refusera rien. Certainement si cette eau fait tout ce que vous dites, je vous donnerai une récompense proportionnée à son mérite. »

La perfide vieille se retira en diligence, ravie d'avoir si bien réussi ; elle dit à Belle-Étoile qu'elle serait soigneuse de la venir voir.

Les princes revinrent de la chasse, l'un apporta un marcassin, l'autre un lièvre, et l'autre un cerf ; tout fut mis aux pieds de leur sœur ; elle regarda cet hommage avec une espèce de dédain ; elle était occupée de l'avis de Feintise, elle en paraissait même inquiète, et Chéri, qui n'avait point d'autre occupation que de l'étudier, ne fut pas un quart d'heure, avec elle sans le remarquer.

« Qu'avez-vous, ma chère Étoile, lui dit-il, le pays où nous sommes n'est peut-être pas à votre gré ? Si cela est, partons-en tout à l'heure ; peut-être encore que notre équipage n'est pas assez grand, les meubles assez beaux, la table assez délicate : parlez, de grâce, afin que j'aie le plaisir de vous obéir le premier, et de vous faire obéir par les autres.

– La confiance que vous me donnez de vous dire ce qui se passe dans mon esprit, répliqua-t-elle, m'engage à vous déclarer que je ne saurais plus vivre, si je n'ai l'eau qui danse ; elle est dans la forêt lumineuse ; je n'aurai avec elle rien à craindre de la fureur des ans.

– Ne vous chagrinez point, mon aimable Étoile, ajouta-t-il, je vais partir et je vous en apporterai, ou vous saurez par ma mort qu'il est impossible d'en avoir.

– Non, dit-elle, j'aimerais mieux renoncer à tous les avantages de la beauté ; j'aimerais mieux être affreuse que de hasarder une vie si chère ; je vous conjure de ne plus penser à l'eau qui danse, et même, si j'ai quelque pouvoir sur vous, je vous le défends. »

Le prince feignit de lui obéir ; mais aussitôt qu'il la vit occupée, il monta sur son cheval blanc, qui n'allait que par bonds et par courbettes ; il prit de l'argent et un riche habit ; pour des diamants, il n'en avait pas besoin, car ses cheveux lui en fournissaient assez, et trois coups de peigne en faisaient tomber quelquefois pour un million. À la vérité cela n'était pas toujours égal ; l'on a même su que la disposition de leur esprit et celle de leur santé réglaient assez l'abondance des pierreries ; il ne mena personne avec lui pour être

plus en liberté, et afin que si l'aventure était périlleuse, il pût se hasarder sans essuyer les remontrances d'un domestique zélé et craintif.

Quand l'heure du souper fut venue, et que la princesse ne vit point paraître son frère Chéri, l'inquiétude la saisit à tel point qu'elle ne pouvait ni boire ni manger : elle donna des ordres pour le faire chercher partout. Les deux princes, ne sachant rien de l'eau qui danse, lui disaient qu'elle se tourmentait trop, qu'il ne pouvait être éloigné, qu'elle savait qu'il s'abandonnait volontiers à de profondes rêveries, et que sans doute il s'était arrêté dans la forêt. Elle prit donc un peu de tranquillité jusqu'à minuit ; mais alors elle perdit toute patience, et dit en pleurant à ses frères que c'était elle qui était cause de l'éloignement de Chéri, qu'elle lui avait témoigné un désir extrême d'avoir l'eau qui danse de la forêt lumineuse, que sans doute il en avait pris le chemin. À ces nouvelles ils résolurent d'envoyer après lui plusieurs personnes, et elle les chargea de lui dire qu'elle le conjurait de revenir.

Cependant la méchante Feintise était fort intriguée pour savoir l'effet de son conseil, lorsqu'elle apprit que Chéri était déjà en campagne ; elle en eut une sensible joie, ne doutant pas qu'il ne fît plus de diligence que ceux qui le suivaient, et qu'il ne lui en arrivât malheur ; elle courut au palais, toute fière de cette espérance ; elle rendit compte à la reine-mère de ce qui s'était passé.

« J'avoue, madame, lui dit-elle, que je ne puis douter que ce ne soient les trois princes et leur sœur ; ils ont des étoiles sur le front, des chaînes, d'or au cou ; leurs cheveux sont d'une beauté ravissante, il en tombe à tous moments des pierreries ; j'en ai vu à la princesse que j'avais mises sur son berceau, dont elle se pare, quoiqu'elles ne vaillent pas celles qui tombent de ses cheveux : de sorte qu'il m'est pas permis de douter de leur retour, malgré les soins que je croyais avoir pris pour l'empêcher ; mais, madame, je vous en délivrerai ; et comme c'est le seul moyen qui me reste de réparer ma faute, je vous supplie seulement de m'accorder du temps ; voilà déjà un des princes qui est parti pour aller chercher l'eau qui danse, il périra sans doute dans cette entreprise ; ainsi je leur prépare plusieurs occasions de se perdre.

– Nous verrons, dit la reine, si le succès répondra à votre attente, mais comptez que cela seul peut vous dérober à ma juste fureur. »

Feintise se retira plus alarmée que jamais, cherchant dans son esprit tout ce qui pouvait les faire périr.

Le moyen qu'elle en avait trouvé à l'égard du prince Chéri, était un des plus certains, car l'eau qui danse ne se puisait pas aisément ; elle avait fait tant de bruit par les malheurs qui étaient arrivés à ceux qui la cherchaient, qu'il n'y avait personne qui n'en sût le chemin. Son

cheval blanc allait d'une vitesse surprenante ; il le pressait sans quartier, parce qu'il voulait revenir promptement auprès de Belle-Étoile, et lui donner la satisfaction qu'elle se promettait de son voyage. Il ne laissa pas de marcher huit nuits de suite sans se reposer ailleurs que dans le bois, sous le premier arbre, sans manger autre chose que les fruits qu'il trouvait sur son chemin, et sans laisser à son cheval qu'à peine le temps de brouter l'herbe. Enfin au bout de ce temps-là, il se trouva dans un pays dont l'air était si chaud, qu'il commença de souffrir beaucoup : ce n'était pas que le soleil eût plus d'ardeur ; il ne savait à quoi en attribuer la cause, lorsque du haut d'une montagne il aperçut la forêt lumineuse ; tous les arbres brûlaient sans se consumer, et jetaient des flammes en des lieux si éloignés, que la campagne était aride et déserte : l'on entendait dans cette forêt siffler les serpents et rugir les lions, ce qui étonna beaucoup le prince ; car il semblait qu'aucun animal, excepté la salamandre, ne pouvait vivre dans cette espèce de fournaise.

Après avoir considéré une chose si épouvantable, il descendit, rêvant à ce qu'il allait faire, et il se dit plus d'une fois qu'il était perdu. Comme il approchait de ce grand feu, il mourait de soif ; il trouva une fontaine qui sortait de la montagne, et qui tombait dans un grand bassin de marbre ; il mit pied à terre, s'en approcha, et se baissait pour puiser de l'eau dans un petit vase d'or qu'il avait apporté, afin d'y mettre celle que la princesse souhaitait, quand il aperçut une tourterelle qui se noyait dans cette fontaine ; ses plumes étaient toutes mouillées ; elle n'avait plus de force, et coulait au fond du bassin. Chéri en eut pitié, il la sauva ; il la pendit d'abord par les pieds ; elle avait tant bu, qu'elle en était enflée ; ensuite il la réchauffa ; il essuya ses ailes avec un mouchoir fin, il la secourut si bien que la pauvre tourterelle se trouva au bout d'un moment plus gaie qu'elle n'avait été triste.

« Seigneur Chéri, lui dit-elle d'une voix douce et tendre, vous n'avez jamais obligé petit animal plus reconnaissant que moi ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reçu des faveurs essentielles de votre famille, je suis ravie de pouvoir vous être utile à mon tour. Ne croyez donc pas que j'ignore le sujet de votre voyage ; vous l'avez entrepris un peu témérairement, car l'on ne saurait nombrer les personnes qui sont périées ici. L'eau qui danse est la huitième merveille du monde pour les dames ; elle embellit, elle rajeunit, elle enrichit ; mais si je ne vous sers de guide, vous n'y pourrez arriver, car la source sort à gros bouillons du milieu de la forêt, et s'y précipite dans un gouffre : le chemin est couvert de branches d'arbres qui tombent tout embrasées, et je ne vois guère d'autre moyen que d'y aller par-dessous terre ; reposez-vous donc ici sans inquiétude, je vais ordonner ce qu'il faut. »

En même temps la tourterelle s'élève en l'air, va, vient, s'abaisse, vole et revole tant et tant, que sur la fin du jour elle dit au prince que tout était prêt. Il prend l'officieux oiseau, il le baise, il le caresse, le remercie, et le suit sur son beau cheval blanc. À peine eut-il fait cent pas, qu'il voit deux longues files de renards, blaireaux, taupes, escargots, fourmis, et de toutes les sortes de bêtes qui se cachent dans la terre : il y en avait une si prodigieuse quantité, qu'il ne comprenait point par quel pouvoir ils s'étaient ainsi rassemblés.

« C'est par mon ordre, lui dit la tourterelle, que vous voyez en ces lieux ce petit peuple souterrain ; il vient de travailler pour votre service, et faire une extrême diligence ; vous me ferez plaisir de les en remercier. »

Le prince les salua, et leur dit qu'il voudrait les tenir dans un lieu moins stérile, qu'il les régalerait avec plaisir : chaque bestiole parut contente.

Chéri étant à l'entrée de la voûte, y laissa son cheval ; puis, demi-courbé, il chemina avec la bonne tourterelle, qui le conduisit très heureusement jusqu'à la fontaine : elle faisait un si grand bruit, qu'il en serait devenu sourd, si elle ne lui avait pas donné deux de ses plumes blanches dont il se boucha les oreilles. Il fut étrangement surpris de voir que cette eau dansait avec la même justesse que si Favier et Pecout lui avaient montré. Il est vrai que ce n'était que de vieilles danses, comme la Bocane, la Mariée et la Sarabande. Plusieurs oiseaux qui voltigeaient en l'air chantaient les airs que l'eau voulait danser. Le prince en puisa plein son vase d'or, il en but deux traits, qui le rendirent cent fois plus beau qu'il n'était, et qui le rafraîchirent si bien, qu'il s'apercevait à peine que de tous les endroits du monde le plus chaud c'est la forêt lumineuse.

Il en partit par le même chemin par lequel il était venu : son cheval s'était éloigné ; mais fidèle à sa voix, dès qu'il l'appela il vint au grand galop. Le prince se jeta légèrement dessus, tout fier d'avoir l'eau qui danse.

« Tendre tourterelle, dit-il à celle qu'il tenait, j'ignore encore par quel prodige vous avez tant de pouvoir en ces lieux ; les effets que j'en ai ressentis m'engagent à beaucoup de reconnaissance ; et comme la liberté est le plus grand des biens, je vous rends la vôtre, pour égaler par cette faveur celles que vous m'avez faites. »

En achevant ces mots, il la laissa aller. Elle s'envola d'un petit air aussi farouche que si elle eût resté avec lui contre son gré.

« Quelle inégalité ! dit-il alors, tu tiens plus de l'homme que de la tourterelle ; l'un est inconstant, l'autre ne l'est point. »

La tourterelle lui répondit du haut des airs :

« Eh ! savez-vous qui je suis ? »

Chéri s'étonna que la tourterelle eût répondu ainsi à sa pensée, il jugea bien qu'elle était très habile ; il fut fâché de l'avoir laissée aller : « Elle m'aurait peut-être été utile, disait-il, et j'aurais appris par elle bien des choses qui contribueraient au repos de ma vie. » Cependant il convint avec lui-même qu'il ne faut jamais regretter un bienfait accordé ; il se trouvait son redevable, quand il pensait aux difficultés qu'elle lui avait aplanies pour avoir l'eau qui danse. Son vase d'or était fermé de manière que l'eau ne pouvait ni se perdre, ni s'évaporer. Il pensait agréablement au plaisir qu'aurait Belle-Étoile en la recevant et la joie qu'il aurait de la revoir, lorsqu'il vit venir à toute bride plusieurs cavaliers, qui ne l'eurent pas plus tôt aperçu, que poussant de grands cris, ils se le montrèrent les uns aux autres. Il n'eut point de peur, son âme avait un caractère d'intrépidité qui s'alarmait peu des périls. Cependant il ressentit beaucoup de chagrin que quelque chose l'arrêtât ; il poussa brusquement son cheval vers eux, et resta agréablement surpris de reconnaître une partie de ses domestiques qui lui présentèrent de petits billets, ou pour mieux dire des ordres dont la princesse les avait chargés pour lui, afin qu'il ne s'exposât point aux dangers de la forêt lumineuse : il baisa l'écriture de Belle-Étoile ; il soupira plus d'une fois, et se hâtant de retourner vers elle, il la retira de la plus sensible peine que l'on puisse éprouver.

Il la trouva en arrivant assise sous quelques arbres, où elle s'abandonnait à toute son inquiétude. Quand elle le vit à ses pieds, elle ne savait quel accueil lui faire ; elle voulait le gronder d'être parti contre ses ordres ; elle voulait le remercier du charmant présent qu'il lui faisait ; enfin sa tendresse fut la plus forte ; elle embrassa son cher frère, et les reproches qu'elle lui fit n'eurent rien de fâcheux.

La vieille Feintise, qui ne s'endormait pas, sut par ses espions que Chéri était de retour plus beau qu'il n'était avant son départ ; et que la princesse ayant mis sur son visage l'eau qui danse, était devenue si excessivement belle, qu'il n'y avait pas moyen de soutenir le moindre de ses regards, sans mourir de plus d'une demi-douzaine de morts.

Feintise fut bien étonnée et bien affligée, car elle avait fait son compte que le prince périrait dans une si grande entreprise ; mais il n'était pas temps de se rebuter : elle chercha le moment que la princesse allait à un petit temple de Diane, peu accompagnée ; elle l'aborda, et lui dit d'un air plein d'amitié :

« Que j'ai de joie, madame, de l'heureux effet de mes avis ! Il ne faut que vous regarder pour savoir que vous avez à présent l'eau qui danse ; mais si j'osais vous donner un conseil, vous songeriez à vous

rendre maîtresse de la pomme qui chante. C'est tout autre chose encore ; car elle embellit l'esprit à tel point, qu'il n'y a rien dont on ne soit capable : veut-on persuader quelque chose ? il n'y a qu'à tenir la pomme qui chante ; veut-on parler en public, faire des vers, écrire en prose, divertir, faire rire ou faire pleurer ? la pomme a toutes ces vertus ; et elle chante si bien et si haut, qu'on l'entend de huit lieues sans en être étourdi.

– Je n'en veux point, s'écria la princesse, vous avez pensé faire périr mon frère avec votre eau qui danse, vos conseils sont trop dangereux.

– Quoi ! madame, répliqua Feintise, vous seriez fâchée d'être la plus savante et la plus spirituelle personne du monde ? En vérité vous n'y pensez pas.

– Ah ! qu'aurais-je fait, continua Belle-Étoile, si l'on m'avait rapporté le corps de mon cher frère mort ou mourant ?

– Celui-là, dit la vieille, n'ira plus, les autres sont obligés de vous servir à leur tour, et l'entreprise est moins périlleuse.

– N'importe, ajouta la princesse, je ne suis pas d'humeur à les exposer.

– En vérité, je vous plains, dit Feintise, de perdre une occasion si avantageuse, mais vous y ferez réflexion ; adieu, madame. »

Elle se retira aussitôt, très inquiète du succès de sa harangue, et Belle-Étoile demeura aux pieds de la statue de Diane, irrésolue sur ce qu'elle devait faire ; elle aimait ses frères, elle s'aimait bien aussi ; elle comprenait que rien ne pouvait lui faire un plus sensible plaisir que d'avoir la pomme qui chante.

Elle soupira longtemps, puis elle se prit à pleurer. Petit-Soleil revenait de la chasse, il entendit du bruit dans le temple, il y entra, et vit la princesse qui se couvrait le visage de son voile, parce qu'elle était honteuse d'avoir les yeux tout humides ; il avait déjà remarqué ses larmes, et s'approchant d'elle, il la conjura instamment de lui dire pourquoi elle pleurait. Elle s'en défendit, répliquant qu'elle en avait honte elle-même ; mais plus elle lui refusait son secret, plus il avait envie de le savoir.

Enfin elle lui dit que la même vieille qui lui avait conseillé d'envoyer à la conquête de l'eau qui danse, venait de lui dire que la pomme qui chante était encore plus merveilleuse, parce qu'elle donnait tant d'esprit, qu'on devenait une espèce de prodige ! qu'à la vérité elle aurait donné la moitié de sa vie pour une telle pomme, mais qu'elle craignait qu'il n'y eût trop de danger à l'aller chercher.

« Vous n'aurez pas peur pour moi, je vous en assure, lui dit son

frère en souriant, car je ne me trouve aucune envie de vous rendre ce bon office ; hé quoi ! n'avez-vous pas assez d'esprit ? Venez, venez, ma sœur, continua-t-il, et cessez de vous affliger. »

Belle-Étoile le suivit, aussi triste de la manière dont il avait reçu sa confiance, que de l'impossibilité qu'elle trouvait à posséder la pomme qui chante. L'on servit le souper, ils se mirent tous quatre à table ; elle ne pouvait manger. Chéri, l'aimable Chéri, qui n'avait d'attention que pour elle, lui servit ce qui était de meilleur, et la pressa d'en goûter : au premier morceau son cœur se grossit ; les larmes lui vinrent aux yeux ; elle sortit de table en pleurant. Belle-Étoile pleurait ! ô dieux, quel sujet d'inquiétude pour Chéri ! Il demanda donc ce qu'elle avait : Petit-Soleil le lui dit, en raillant d'une manière assez désobligeante pour sa sœur ; elle en fut si piquée qu'elle se retira dans sa chambre et ne voulut parler à personne de tout le soir.

Dès que Petit-Soleil et Heureux furent couchés, Chéri monta sur son excellent cheval blanc, sans dire à personne où il allait ; il laissa seulement une lettre pour Belle-Étoile, avec ordre de la lui donner à son réveil ; et tant que la nuit fut longue, il marcha à l'aventure, ne sachant point où il prendrait la pomme qui chante.

Lorsque la princesse fut levée, on lui présenta la lettre du prince : il est aisé de s'imaginer tout ce qu'elle ressentit d'inquiétude et de tendresse dans une occasion comme celle-là : elle courut dans la chambre de ses frères leur en faire la lecture, ils partagèrent ses alarmes, car ils étaient fort unis ; et aussitôt ils envoyèrent presque tous leurs gens après lui, pour l'obliger de revenir sans tenter cette aventure, qui sans doute devait être terrible.

Cependant le roi n'oubliait point les beaux enfants de la forêt, ses pas le guidaient toujours de leur côté, et quand il passait proche de chez eux, et qu'il les voyait, il leur faisait des reproches de ce qu'ils ne venaient point à son palais ; ils s'en étaient excusés, d'abord, sur ce qu'ils faisaient travailler à leur équipage : ils s'en excusèrent sur l'absence de leur frère, et l'assurèrent qu'à son retour ils profiteraient soigneusement de la permission qu'il leur donnait, de lui rendre leurs très humbles respects.

Le prince Chéri était trop pressé de sa passion pour manquer à faire beaucoup de diligence ; il trouva à la pointe du jour un jeune homme bien fait, qui se reposant sous des arbres, lisait dans un livre ; il l'aborda d'un air civil, et lui dit :

« Trouvez bon que je vous interrompe pour vous demander si vous ne savez point en quel lieu est la pomme qui chante. »

Le jeune homme haussa les yeux, et souriant gracieusement :

« En voulez-vous faire la conquête ? lui dit-il.

– Oui, s'il m'est possible, répartit le prince.

– Ah ! Seigneur, ajouta l'étranger, vous n'en savez donc pas tous les périls : voilà un livre qui en parle, sa lecture effraye.

– N'importe, dit Chéri, le danger ne sera point capable de me rebuter, enseignez-moi seulement où je pourrai la trouver.

– Le livre marque, continua cet homme, qu'elle dans un vaste désert en Libye ; qu'on l'entend chanter de huit lieues, et que le dragon qui la garde a déjà dévoré cinq cent mille personnes qui ont eu la témérité d'y aller.

– Je serai la cinq cent mille et unième », répondit prince en souriant à son tour.

Et le saluant, il prit son chemin du côté des déserts de Libye ; son beau cheval qui était de race zéphyrienne, car Zéphyre était son aïeul, allait aussi vite que le vent, de sorte qu'il fit une diligence incroyable.

Il avait beau écouter, il n'entendait d'aucun côté chanter la pomme ; il s'affligeait de la longueur du chemin, de l'inutilité du voyage, lorsqu'il aperçut une pauvre tourterelle qui tombait à ses pieds ; elle n'était pas encore morte, mais il ne s'en fallait guère. Comme il ne voyait personne qui pût l'avoir blessée, il crut qu'elle était peut-être à Vénus, et que s'étant échappée de son colombier, ce petit mutin d'Amour, pour essayer ses flèches, l'avait tirée. Il en eut pitié, il descendit de cheval ; il la prit, il essuya ses plumes blanches, déjà teintes de sang vermeil ; et tirant de sa poche un flacon d'or, où il portait un baume admirable pour les blessures, il en eut à peine mis sur celle de la tourterelle malade, qu'elle ouvrit les yeux, leva la tête, déploya les ailes, s'éplucha ; puis regardant le prince :

« Bonjour, beau Chéri, lui dit-elle, vous êtes destiné à me sauver la vie, et je le suis peut-être à vous rendre de grands services. Vous venez pour conquérir la pomme qui chante ; l'entreprise est difficile et digne de vous, car elle est gardée par un dragon affreux, qui a douze pieds, trois têtes, six ailes, et tout le corps de bronze.

– Ah ! ma chère tourterelle, lui dit le prince, quelle joie pour moi de te revoir, et dans un temps où ton secours m'est si nécessaire ! Ne me le refuse pas, ma belle petite, car je mourrais de douleur, si j'avais la honte de retourner sans la pomme qui chante ; et puisque j'ai eu l'eau qui danse par ton moyen, j'espère que tu en trouveras encore quelqu'un pour me faire réussir dans mon entreprise.

– Vous me touchez, répartit tendrement la tourterelle, suivez-moi, je vais voler devant vous, j'espère que tout ira bien. »

Le prince la laissa aller ; après avoir marché tout le jour, ils arrivèrent proche d'une montagne de sable.

« Il faut creuser ici », lui dit la tourterelle.

Le prince aussitôt, sans se rebuter de rien, se mit à creuser, tantôt avec ses mains, tantôt avec son épée. Au bout de quelques heures il trouva un casque, une cuirasse, et le reste de l'armure, avec l'équipage pour son cheval, entièrement de miroirs.

« Armez-vous, dit la tourterelle, et ne craignez point le dragon ; quand il se verra dans tous ces miroirs, il aura tant de peur, que, croyant que ce sont des monstres comme lui, il s'enfuira. »

Chéri approuva beaucoup cet expédient, il s'arma des miroirs, et reprenant la tourterelle, ils allèrent ensemble toute la nuit. Au point du jour, ils entendirent une mélodie ravissante. Le prince pria la tourterelle de lui dire ce que c'était.

« Je suis persuadée, dit-elle, qu'il n'y a que la pomme qui puisse être si agréable, car elle fait seule toutes les parties de la musique, et sans toucher aucuns instruments, il semble qu'elle en joue d'une manière ravissante. »

Ils s'approchaient toujours ; le prince pensait en lui-même qu'il voudrait bien que la pomme chantât quelque chose qui convînt à la situation où il était ; en même temps il entendit ces paroles :

L'amour peut surmonter le cœur le plus rebelle :

Ne cessez point d'être amoureux,

Vous qui suivez les lois d'une beauté cruelle,

Aimez, persévérez, et vous serez heureux.

« Ah ! s'écria-t-il, répondant à ces vers, quelle charmante prédiction ! Je puis espérer d'être un jour plus content que je ne le suis ; l'on vient de me l'annoncer. »

La tourterelle ne lui dit rien là-dessus, elle n'était pas née babillarde, et ne parlait que pour les choses indispensablement nécessaires. À mesure qu'il avançait, la beauté de la musique augmentait ; et quelque empressement qu'il eût, il était quelquefois si ravi, qu'il s'arrêtait sans pouvoir penser à rien qu'à écouter : mais la vue du terrible dragon, qui parut tout d'un coup avec ses douze pieds et plus de cent griffes, les trois têtes et son corps de bronze, le retira de cette espèce de léthargie : il avait senti le prince de fort loin, et l'attendait pour le dévorer comme tous les autres, dont il avait fait des repas excellents ; leurs os étaient rangés autour du pommier où était la belle pomme ; ils s'élevaient si haut qu'on ne pouvait la voir.

L'affreux animal s'avança en bondissant ; il couvrit la terre d'une

écume empoisonnée très dangereuse ; il sortait de sa gueule infernale du feu et de petits dragonneaux, qu'il lançait comme des dards dans les yeux et les oreilles des chevaliers errants qui voulaient emporter la pomme. Mais lorsqu'il vit son effrayante figure, multipliée cent et cent fois dans tous les miroirs du prince, ce fut lui à son tour qui eut peur ; il s'arrêta, et regardant fièrement le prince chargé de dragons, il ne songea plus qu'à s'enfuir. Chéri s'apercevant de l'heureux effet de son armure, le poursuivit jusqu'à l'entrée d'une profonde caverne, où il se précipita pour l'éviter : il en ferma bien vite l'entrée, et se dépêcha de retourner vers la pomme qui chante.

Après avoir monté par-dessus tous les os qui l'entouraient, il vit ce bel arbre avec admiration ; il était d'ambre, les pommes de topaze ; et la plus excellente de toutes, qu'il cherchait avec tant de soins et de périls, paraissait au haut, faite d'un seul rubis, avec une couronne de diamants dessus. Le prince, transporté de joie de pouvoir donner un trésor si parfait et si rare à Belle-Étoile, se hâta de casser la branche d'ambre ; et tout fier de sa bonne fortune, il monta sur son cheval blanc, mais il ne trouva plus la tourterelle ; dès que ses soins lui furent inutiles, elle s'envola. Sans perdre de temps en regrets superflus, comme il craignait que le dragon, dont il entendait les sifflements, ne trouvât quelque route pour venir à ces pommes, il retourna avec la sienne vers la princesse.

Elle avait perdu l'usage de dormir depuis son absence ; elle se reprochait sans cesse son envie d'avoir plus d'esprit que les autres ; elle craignait plus la mort de Chéri que la sienne. « Ah ! malheureuse ! s'écriait-elle, en poussant de profonds soupirs, fallait-il que j'eusse cette vaine gloire ? Ne me suffisait-il pas de penser et de parler assez bien, pour ne faire et ne dire rien d'impertinent ? Je serai bien punie de mon orgueil, si je perds ce que j'aime ! Hélas, continua-t-elle, peut-être que les dieux, irrités des sentiments que je ne puis me défendre d'avoir pour Chéri, veulent me l'ôter par une fin tragique. »

Il n'y avait rien que son cœur affligé n'imaginât, quand, au milieu de la nuit, elle entendit une musique si merveilleuse, qu'elle ne put s'empêcher de se lever, et de se mettre à sa fenêtre pour l'écouter mieux ; elle ne savait que s'imaginer. Tantôt elle croyait que c'était Apollon et les Muses, tantôt Vénus, les Grâces et les Amours ; la symphonie s'approchait toujours, et Belle-Étoile écoutait.

Enfin le prince arriva ; il faisait un grand clair de lune ; il s'arrêta sous le balcon de la princesse qui s'était retirée, quand elle aperçut de loin un cavalier ; la pomme chanta aussitôt :

Réveillez-vous, belle endormie.

La princesse, curieuse, regarda promptement qui pouvait chanter si

bien, et reconnaissant son cher frère, elle pensa se précipiter de sa fenêtre en bas pour être plus tôt auprès de lui ; elle parla si haut, que tout le monde s'étant éveillé, l'on vint ouvrir la porte à Chéri. Il entra avec un empressement que l'on peut assez se figurer. Il tenait dans sa main la branche d'ambre, au bout de laquelle était le merveilleux fruit ; et comme il l'avait sentie souvent, son esprit était augmenté à tel point, que rien dans le monde ne pouvait lui être comparable.

Belle-Étoile courut au-devant de lui avec une grande précipitation.

Pensez-vous que je vous remercie, mon cher frère ? lui dit-elle, en pleurant de joie. Non, il n'est point de bien que je n'achète trop cher quand vous vous exposez pour me l'acquérir.

– Il n'est point de périls, lui dit-il, auxquels je ne veuille toujours me hasarder pour vous donner la plus petite satisfaction. Recevez, Belle-Étoile, continua-t-il, recevez ce fruit unique, personne au monde ne le mérite si bien que vous ; mais, que vous donnera-t-il que vous n'ayez déjà ! »

Petit-Soleil et son frère vinrent interrompre cette conversation ; ils eurent un sensible plaisir de revoir le prince, il leur raconta son voyage, et cette relation les mena jusqu'au jour.

La mauvaise Feintise était revenue dans sa petite maison, après avoir entretenu la reine-mère de ses projets, elle avait trop d'inquiétude pour dormir tranquillement ; elle entendit le doux chant de la pomme, que rien dans la nature ne pouvait égaler. Elle ne douta point que la conquête n'en fût faite ! Elle pleura, elle gémit, elle s'égratigna le visage, elle s'arracha les cheveux ; sa douleur était extrême, car au lieu de faire du mal aux beaux enfants, comme elle l'avait projeté, elle leur faisait du bien, quoiqu'il n'entrât que de la perfidie dans ses conseils.

Dès qu'il fut jour, elle apprit que le retour du prince n'était que trop vrai ; elle retourna chez la reine-mère.

« Hé bien, lui dit cette princesse, Feintise, m'apportes-tu de bonnes nouvelles ? Les enfants ont-ils péri ?

– Non, madame, dit-elle, en se jetant à ses pieds, mais que Votre Majesté ne s'impatiente point, il me reste des moyens infinis de vous en délivrer.

– Ah ! malheureuse, dit la reine, tu n'es au monde que pour me trahir, tu les épargnes. »

La vieille protesta bien le contraire ; et quand elle l'eut un peu apaisée, elle s'en revint pour rêver à ce qu'il fallait faire.

Elle laissa passer quelques jours sans paraître, au bout desquels elle

épia si bien, qu'elle trouva dans une route de la forêt la princesse qui se promenait seule, attendant le retour de ses frères.

« Le ciel vous comble de biens, lui dit cette scélérate en l'abordant : charmante Étoile, j'ai appris que vous possédez la pomme qui chante : certainement quand cette bonne fortune me serait arrivée, je n'en aurais pas plus de joie ; car il faut avouer que j'ai pour vous une inclination qui m'intéresse à tous vos avantages : cependant, continuat-elle, je ne peux m'empêcher de vous donner un nouvel avis.

– Ah ! gardez vos avis, s'écria la princesse en s'éloignant d'elle, quelques biens qu'ils m'apportent, ils ne sauraient me payer l'inquiétude qu'ils m'ont causée.

– L'inquiétude n'est pas un si grand mal, repartit-elle en souriant, il en est de douces et de tendres.

– Taisez-vous, ajouta Belle-Étoile, je tremble quand j'y pense.

Il est vrai, dit la vieille, que vous êtes fort à plaindre, d'être la plus belle et la plus spirituelle fille de l'univers ; je vous en fais mes excuses.

– Encore un coup, répliqua la princesse, je sais suffisamment l'état où l'absence de mon frère m'a réduite.

– Il faut malgré cela que je vous dise, continua Feintise, qu'il vous manque encore le petit oiseau Vert qui dit tout ; vous seriez informée par lui de votre naissance, des bons et des mauvais succès de la vie ; il n'y a rien de si particulier qu'il ne nous découvre ; et lorsqu'on dira dans le monde : Belle-Étoile a l'eau qui danse, et la pomme qui chante ; l'on dira en même temps : elle n'a pas le petit oiseau Vert qui dit tout ; et il vaudrait presque autant qu'elle n'eût rien. »

Après avoir débité ainsi ce qu'elle avait dans l'esprit, elle se retira. La princesse, triste et rêveuse, commença à soupirer amèrement : « Cette femme a raison, disait-elle ; de quoi me servent les avantages que je reçois de l'eau et de la pomme, puisque j'ignore d'où je suis, qui sont mes parents, et par quelle fatalité mes frères et moi avons été exposés à la fureur des ondes ? Il faut qu'il y ait quelque chose de bien extraordinaire dans notre naissance pour nous abandonner ainsi, et une protection bien évidente du ciel pour nous avoir sauvés de tant de périls : quel plaisir n'aurai-je point de connaître mon père et ma mère, de les chérir, s'ils sont encore vivants, et d'honorer leur mémoire s'ils sont morts ! » Là-dessus les larmes vinrent avec abondance couvrir ses joues, semblables aux gouttes de la rosée qui paraît le matin sur les lys et sur les roses.

Chéri, qui avait toujours plus d'impatience de la voir que les autres, s'était hâté après la chasse de revenir ; il était à pied, son arc pendait

négligemment à son côté, sa main était armée de quelques flèches, ses cheveux rattachés ensemble ; il avait en cet état un air martial qui plaisait infiniment. Dès que la princesse l'aperçut, elle entra dans une allée sombre, afin qu'il ne vît pas les impressions de douleur qui étaient sur son visage ; mais une maîtresse ne s'éloigne pas si vite, qu'un amant bien empressé ne la joigne. Le prince l'aborda ; il eut à peine jeté les yeux sur elle, qu'il connut qu'elle avait quelque peine. Il s'en inquiète, il la prie, il la presse de lui en apprendre le sujet ; elle s'en défend avec opiniâtreté : enfin il tourne la pointe d'une de ses flèches contre son cœur :

« Vous ne m'aimez point, Belle-Étoile, lui dit-il, je n'ai plus qu'à mourir. »

La manière dont il lui parla la jeta dans la dernière alarme ; elle n'eut plus la force de lui refuser son secret : mais elle ne le lui dit qu'à condition qu'il ne chercherait de sa vie les moyens de satisfaire le désir qu'elle avait ; il lui promit tout ce qu'elle exigeait, et ne marqua point qu'il voulût entreprendre ce dernier voyage.

Aussitôt qu'elle se fut retirée dans sa chambre, et les princes dans les leurs, il descendit en bas, tira son cheval de l'écurie, monta dessus, et partit sans en parler à personne. Cette nouvelle jeta la belle famille dans une étrange consternation. Le roi, qui ne pouvait les oublier, les envoya prier de venir dîner avec lui ; ils répondirent que leur frère venait de s'absenter, qu'ils ne pouvaient avoir de joie ni de repos sans lui, et qu'à son retour, ils ne manqueraient pas d'aller au palais. La princesse était inconsolable : l'eau qui danse et la pomme qui chante n'avaient plus de charmes pour elle ; sans Chéri, rien ne lui était agréable.

Le prince s'en alla, errant par le monde ; il demandait à ceux qu'il rencontrait où il pourrait trouver le petit oiseau Vert qui dit tout : la plupart l'ignoraient ; mais il rencontra un vénérable vieillard, qui l'ayant fait entrer dans sa maison, voulut bien prendre la peine de regarder sur un globe qui faisait une partie de son étude et de son divertissement. Il lui dit ensuite qu'il était dans un climat glacé, sur la pointe d'un rocher affreux, et il lui enseigna la route qu'il devait tenir. Le prince, par reconnaissance, lui donna plein un petit sac de grosses perles qui étaient tombées de ses cheveux, et prenant congé de lui, il continua son voyage.

Enfin, au lever de l'aurore, il aperçut le rocher, fort haut et fort escarpé ; et sur le sommet, l'oiseau qui parlait comme un oracle, disant des choses admirables. Il comprit qu'avec un peu d'adresse il était aisé de l'attraper, car il ne paraissait point farouche ; il allait et venait, sautant légèrement d'une pointe sur l'autre. Le prince

descendit de cheval ; et montant sans bruit, malgré l'âpreté de ce mont, il se promettait le plaisir d'en faire un sensible à Belle-Étoile. Il se voyait si proche de l'oiseau Vert, qu'il croyait le prendre, lorsque le rocher s'ouvrant tout d'un coup, il tomba dans une spacieuse salle, aussi immobile qu'une statue ; il ne pouvait ni remuer, ni se plaindre de sa déplorable aventure. Trois cents chevaliers qui l'avaient tentée comme lui, étaient au même état ; ils s'entre-regardaient, c'était la seule chose qui leur était permise.

Le temps semblait si long à Belle-Étoile, que ne voyant point revenir son Chéri, elle tomba dangereusement malade. Les médecins connurent bien qu'elle était dévorée par une profonde mélancolie ; ses frères l'aimaient tendrement ; ils lui parlèrent de la cause de son mal : elle leur avoua qu'elle se reprochait nuit et jour l'éloignement de Chéri, qu'elle sentait bien qu'elle mourrait, si elle n'apprenait pas de ses nouvelles : ils furent touchés de ses larmes, et pour la guérir, Petit-Soleil résolut d'aller chercher frère.

Le prince partit, il sut en quel lieu était le fameux oiseau ; il y fut, il le vit, il s'en approcha avec les mêmes espérances ; et dans ce moment le rocher l'engloutit, il tomba dans la grande salle ; la première chose qui arrêta ses regards, ce fut Chéri, mais il ne put lui parler.

Belle-Étoile était un peu convalescente ; elle espérait à chaque moment de voir revenir ses deux frères : mais ses espérances étant déçues, son affliction prit de nouvelles forces : elle ne cessait plus jour et nuit de se plaindre ; elle s'accusait du désastre de ses frères ; et le prince Heureux n'ayant pas moins pitié d'elle, que d'inquiétude pour les princes, prit à son tour la résolution de les aller chercher. Il le dit à Belle-Étoile ; elle voulut d'abord s'y opposer : mais il répliqua qu'il était bien juste qu'il s'exposât pour trouver les personnes du monde qui lui étaient les plus chères ; là-dessus il partit après avoir fait de tendres adieux à la princesse : elle resta seule en proie à la plus vive douleur.

Quand Feintise sut que le troisième prince était en chemin, elle se réjouit infiniment ; elle en avertit la reine-mère, et lui promit plus fortement que jamais de perdre toute cette infortunée famille : en effet, Heureux eut une aventure semblable à Chéri et à Petit-Soleil ; il trouva le rocher, il vit le bel oiseau, et il tomba comme une statue dans la salle, où il reconnut les princes qu'il cherchait, sans pouvoir leur parler ; ils étaient tous arrangés dans des niches de cristal ; ils ne dormaient jamais, ne mangeaient point, et restaient enchantés d'une manière bien triste, car ils avaient seulement la liberté de rêver, et de déplorer leur aventure.

Belle-Étoile, inconsolable, ne voyant revenir aucun de ses frères, se reprocha d'avoir tardé si longtemps à les suivre. Sans hésiter davantage, elle donna ordre à tous ses gens de l'attendre six mois : mais que si ses frères ou elle ne revenaient pas dans ce temps, ils retournassent apprendre leur mort au corsaire et à sa femme ; ensuite elle prit un habit d'homme, trouvant qu'il y avait moins à risquer pour elle, ainsi travestie dans son voyage, que si elle était allée en aventurière courir le monde. Feintise la vit partir dessus son beau cheval ; elle se trouva alors comblée de joie, et courut au palais régaler la reine-mère de cette bonne nouvelle.

La princesse s'était armée seulement d'un casque, dont elle ne levait presque jamais la visière, car sa beauté était si délicate et si parfaite, qu'on n'aurait pas cru, comme elle le voulait, qu'elle était un cavalier. La rigueur de l'hiver se faisait ressentir, et le pays où était le petit oiseau qui dit tout, ne recevait en aucune saison les heureuses influences du soleil.

Belle-Étoile avait un étrange froid, mais rien ne pouvait la rebuter, lorsqu'elle vit une tourterelle qui n'était guère moins blanche et guère moins froide que la neige, laquelle était étendue. Malgré toute son impatience d'arriver au rocher, elle ne voulut pas la laisser mourir, et descendant de cheval, elle la prit entre ses mains, la réchauffa de son haleine, puis la mit dans son sein ; la pauvre petite ne remuait plus. Belle-Étoile pensait qu'elle était morte, elle y avait regret ; elle la tira, et la regardant, elle lui dit, comme si elle eût pu l'entendre :

« Que ferai-je, bien aimable tourterelle, pour te sauver la vie ?

– Belle-Étoile, répondit la bestiole, un doux baiser de votre bouche peut achever ce que vous avez si charitablement commencé.

– Non pas un, dit la princesse, mais cent, s'il les faut. »

Elle la baisa ; et la tourterelle, reprenant courage, lui dit gaiement :

« Je vous connais, malgré votre déguisement ; sachez que vous entreprenez une chose qui vous serait impossible sans mon secours ; faites donc ce que je vais vous conseiller. Dès que vous serez arrivée au rocher, au lieu de chercher le moyen d'y monter, arrêtez-vous au pied, et commencez la plus belle chanson et la plus mélodieuse que vous sachiez. L'oiseau Vert qui dit tout, vous écoutera, et remarquera d'où vient cette voix, ensuite vous feindrez de vous endormir : je resterai auprès de vous ; quand il me verra, il descendra de la pointe du rocher pour me béqueter : c'est dans ce moment que vous le pourrez prendre. »

La princesse, ravie de cette espérance, arriva presque aussitôt au rocher ; elle reconnut les chevaux de ses frères qui brouaient l'herbe :

cette vue renouvela toutes ses douleurs ; elle s'assit, et pleura longtemps amèrement. Mais le petit oiseau Vert disait de si belles choses, et si consolantes pour les malheureux, qu'il n'y avait point de cœur affligé qu'il ne réjouît ; de sorte qu'elle essuya ses larmes, et se mit à chanter si haut et si bien, que les princes au fond de leur salle enchantée eurent le plaisir de l'entendre.

Ce fut le premier moment où ils sentirent quelque espérance. Le petit oiseau Vert qui dit tout écoutait et regardait d'où venait cette voix ; il aperçut la princesse, qui avait ôté son casque pour dormir plus commodément, et la tourterelle qui voltigeait autour d'elle. À cette vue, il descendit doucement, et vint la béqueter ; mais il ne lui avait pas arraché trois plumes, qu'il était déjà pris.

« Ah ! que me voulez-vous ? lui dit-il. Que vous ai-je fait pour venir de si loin me rendre si malheureux ? Accordez-moi ma liberté, je vous en conjure ; voyez ce que vous souhaitez en échange, il n'y a rien que je ne fasse.

– Je désire, lui dit Belle-Étoile, que tu me rendes mes trois frères, je ne sais où ils sont, mais leurs chevaux qui paissent près de ce rocher me font connaître que tu les retiens en quelque lieu.

– J'ai, sous l'aile gauche, une plume incarnate ; arrachez-la, lui dit-il, servez-vous-en pour toucher le rocher. »

La princesse fut diligente à ce qu'il lui avait commandé ; en même temps elle vit des éclairs, et elle entendit un bruit de vents et de tonnerre mêlés ensemble, qui lui firent une crainte extrême. Malgré sa frayeur, elle tint toujours l'oiseau Vert, craignant qu'il ne lui échappât ; elle toucha encore le rocher avec la plume incarnate, et la troisième fois, il se fendit depuis le sommet jusqu'au pied ; elle entra d'un air victorieux dans la salle où les trois princes étaient avec beaucoup d'autres : elle courut vers Chéri, il ne la reconnaissait point avec son habit et son casque, et puis l'enchantement n'était pas encore fini, de sorte qu'il ne pouvait ni parler ni agir. La princesse, qui s'en aperçut, fit de nouvelles questions à l'oiseau Vert, auxquelles il répondit qu'il fallait avec la plume incarnate frotter les yeux et la bouche de tous ceux qu'elle voudrait désenchanter : elle rendit ce bon office à plusieurs rois, à plusieurs souverains, et particulièrement à nos trois princes.

Touchés d'un si grand bienfait, ils se jetèrent tous à ses genoux, le nommant le libérateur des rois. Elle s'aperçut alors que ses frères, trompés par ses habits, ne la reconnaissaient point ; elle ôta promptement son casque, elle leur tendit les bras, les embrassa cent fois, et demanda aux autres princes avec beaucoup de civilité, qui ils étaient ; chacun lui dit son aventure particulière, et ils s'offrirent à

l'accompagner partout où elle voudrait aller. Elle répondit qu'encore que les lois de la chevalerie pussent lui donner quelque droit sur la liberté qu'elle venait de leur rendre, elle ne prétendait point s'en prévaloir. Là-dessus elle se retira avec les princes, pour se rendre compte les uns aux autres de ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

Le petit oiseau Vert qui dit tout les interrompit pour prier Belle-Étoile de lui accorder sa liberté ; elle chercha aussitôt la tourterelle, afin de lui en demander avis, mais elle ne la trouva plus. Elle répondit à l'oiseau qu'il lui avait coûté trop de peines et d'inquiétudes pour jouir si peu de sa conquête. Ils montèrent tous quatre à cheval, et laissèrent les empereurs et les rois à pied, car depuis deux ou trois cents ans qu'ils étaient là, leurs équipages avaient péri.

La reine-mère, débarrassée de toute l'inquiétude que lui avait causée le retour des beaux enfants, renouvela ses instances auprès du roi pour le faire remarier, et l'importuna si fort, qu'elle lui fit choisir une princesse de ses parentes. Et comme il fallait casser le mariage de la pauvre reine Blondine, qui était toujours demeurée auprès de sa mère, à leur petite maison de campagne, avec les trois chiens qu'elle avait nommés Chagrin, Mouron et Douleur, à cause de tous les ennuis qu'ils lui avaient causés, la reine-mère l'envoya quérir ; elle monta en carrosse, et prit les doguins, étant vêtue de noir, avec un long voile qui tombait jusqu'à ses pieds.

En cet état, elle parut plus belle que l'astre du jour, quoiqu'elle fût devenue pâle et maigre, car elle ne dormait point, et ne mangeait que par complaisance. Pour sa mère, tout le monde en avait grande pitié ; le roi en fut si attendri qu'il n'osait jeter les yeux sur elle ; mais quand il pensait qu'il courait risque de n'avoir point d'autres héritiers que des doguins, il consentait à tout.

Le jour étant pris pour la noce, la reine-mère, priée par l'amirale Rousse (qui haïssait toujours son infortunée sœur), dit qu'elle voulait que la reine Blondine parût à la fête ; tout était préparé pour la faire grande et somptueuse ; et comme le roi n'était pas fâché que les étrangers vissent sa magnificence, il ordonna à son premier écuyer d'aller chez les beaux enfants, les convier à venir, et lui commanda qu'en cas qu'ils ne fussent pas encore venus, il laissât de bons ordres afin qu'on les avertît à leur retour.

Le premier écuyer les alla chercher, et ne les trouva point ; mais sachant le plaisir que le roi aurait de les voir, il laissa un de ses gentilshommes pour les attendre, afin de les amener sans aucun retardement. Cet heureux jour venu, qui était celui du grand banquet, Belle-Étoile et les trois princes arrivèrent ; le gentilhomme leur apprit

l'histoire du roi, comme il avait autrefois épousé une pauvre fille, parfaitement belle et sage, qui avait eu le malheur d'accoucher de trois chiens ; qu'il l'avait chassée pour ne la plus voir ; que, cependant, il l'aimait tant, qu'il avait passé quinze ans sans vouloir écouter aucune proposition de mariage ; que la reine-mère et ses sujets l'ayant fortement pressé, il s'était résolu à épouser une princesse de la cour, et qu'il fallait promptement y venir pour assister à toute la cérémonie.

En même temps Belle-Étoile prit une robe de velours, couleur de rose, toute garnie de diamants brillants ; elle laissa tomber ses cheveux par grosses boucles sur les épaules ; ils étaient renoués de rubans, l'étoile qu'elle avait sur le front jetait beaucoup de lumière, et la chaîne d'or qui tournait autour de son cou, sans qu'on la pût ôter, semblait être d'un métal plus précieux que l'or même. Enfin jamais rien de si beau ne parut aux yeux des mortels. Ses frères n'étaient pas moins bien, entre autres le prince Chéri ; il avait quelque chose qui le distinguait très avantageusement. Ils montèrent tous quatre dans un chariot d'ébène et d'ivoire, dont le dedans était de drap d'or, avec des carreaux de même, brodés de pierreries ; douze chevaux blancs le traînaient : le reste de leur équipage était incomparable. Lorsque Belle-Étoile et ses frères parurent, le roi ravi les vint recevoir avec toute sa cour, au haut de l'escalier. La pomme qui chante se faisait entendre d'une manière merveilleuse, l'eau qui danse, dansait, et le petit oiseau qui dit tout, parlait mieux que les oracles : ils se baissèrent tous quatre jusqu'aux genoux du roi, et lui prenant la main, ils la baisèrent avec autant de respect que d'affection. Il les embrassa, et leur dit :

« Je vous suis obligé, aimables étrangers, d'être venus aujourd'hui ; votre présence me fait un plaisir sensible. »

En achevant ces mots, il entra avec eux dans un grand salon, où les musiciens jouaient de toutes sortes d'instruments, et plusieurs tables servies splendidement ne laissaient rien à souhaiter pour la bonne chère.

La reine-mère vint, accompagnée de sa future belle-fille, de l'amirale Rousse, et de toutes les dames, entre lesquelles on amenait la pauvre reine, liée par le cou, avec une longe de cuir, et les trois chiens attachés de même. On la fit avancer jusqu'au milieu du salon, où était un chaudron plein d'os et de mauvaises viandes, que la reine-mère avait ordonnés pour leur dîner.

Quand Belle-Étoile et les princes la virent si malheureuse, bien qu'ils ne la connussent point, les larmes leur vinrent aux yeux, soit que la révolution des grandeurs du monde les touchât, ou qu'ils fussent émus par la force du sang qui se fait souvent ressentir. Mais que pensa

la mauvaise reine d'un retour si peu espéré et si contraire à ses desseins ? Elle jeta un regard furieux sur Feintise, qui désirait ardemment alors que la terre s'ouvrît pour s'y précipiter.

Le roi présenta les beaux enfants à sa mère, lui disant mille biens d'eux ; et malgré l'inquiétude dont elle était saisie, elle ne laissa pas de leur parler avec un air riant, et de leur jeter des regards aussi favorables que si elle les eût aimés, car la dissimulation était en usage dès ce temps-là. Le festin se passa fort gaiement, quoique le roi eût une extrême peine de voir manger sa femme avec ses doguins, comme la dernière des créatures ; mais ayant résolu d'avoir de la complaisance pour sa mère, qui l'obligeait à se remarier, il la laissait ordonner de tout.

Sur la fin du repas, le roi adressant la parole à Belle-Étoile :

« Je sais, lui dit-il, que vous êtes en possession de trois trésors qui sont incomparables ; je vous en félicite, et je vous prie de nous raconter ce qu'il a fallu faire pour les conquérir.

– Sire, dit-elle, je vous obéirai avec plaisir : l'on m'avait dit que l'eau qui danse me rendrait belle, et que la pomme qui chante me donnerait de l'esprit ; j'ai souhaité les avoir par ces deux raisons. À l'égard du petit oiseau Vert qui dit tout, j'en ai eu une autre ; c'est que nous ne savons rien de notre fatale naissance : nous sommes des enfants abandonnés de nos proches, qui n'en connaissons aucun ; j'ai espéré que ce merveilleux oiseau nous éclaircirait sur une chose qui nous occupe jour et nuit.

– À juger de votre naissance par vous, répliqua le roi, elle doit être des plus illustres ; mais parlez sincèrement, qui êtes-vous ?

– Sire, lui dit-elle, mes frères et moi avons différé de l'interroger jusqu'à notre retour : en arrivant nous avons reçu vos ordres pour venir à vos noces ; tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de vous apporter ces trois raretés pour vous divertir.

– J'en suis très aise, s'écria le roi, ne différons pas une chose si agréable.

Vous vous amusez à toutes les bagatelles qu'on vous propose, dit la reine-mère en colère ; voilà de plaisants marmousets, avec leurs raretés : en vérité, le nom seul fait assez connaître que rien n'est plus ridicule : fi ! fi ! je ne veux pas que de petits étrangers, apparemment de la lie du peuple, aient l'avantage d'abuser de votre crédulité ; tout cela consiste en quelques tours de gibecière et de gobelets ; et sans vous, ils n'auraient pas eu l'honneur d'être assis à ma table. »

Belle-Étoile et ses frères entendant un discours si désobligeant, ne savaient que devenir ; leur visage était couvert de confusion et de

désespoir, d'essuyer un tel affront devant toute cette grande cour. Mais le roi ayant répondu à sa mère que son procédé l'outrait, pria les beaux enfants de ne s'en point chagriner, et leur tendit la main en signe d'amitié. Belle-Étoile prit un bassin de cristal de roche, dans lequel elle versa toute l'eau qui danse ; on vit aussitôt que cette eau s'agitait, sautait en cadence, allait et venait, s'élevait comme une petite mer irritée, changeait de mille couleurs, et faisait aller le bassin de cristal le long de la table du roi ; puis il s'en élança tout d'un coup quelques gouttes sur le visage du premier écuyer, à qui les enfants avaient de l'obligation. C'était un homme d'un mérite rare, mais sa laideur ne l'était pas moins, et il en avait même perdu un œil. Dès que l'eau l'eut touché, il devint si beau qu'on ne le reconnaissait plus, et son œil se trouva guéri. Le roi, qui l'aimait chèrement, eut autant de joie de cette aventure que la reine-mère en ressentit de déplaisir, car elle ne pouvait entendre les applaudissements qu'on donnait aux princes. Après que le grand bruit fut cessé, Belle-Étoile mit sur l'eau qui danse la pomme qui chante, faite d'un seul rubis, couronnée de diamants, avec sa branche d'ambre ; elle commença un concert si mélodieux que cent musiciens se seraient fait moins entendre. Cela ravit le roi et toute sa cour, et l'on ne sortait point d'admiration, quand Belle-Étoile tira de son manchon une petite cage d'or, d'un travail merveilleux, où était l'oiseau Vert qui dit tout ; il ne se nourrissait que de poudre de diamants, et ne buvait que de l'eau de perles distillées. Elle le prit bien délicatement, et le posa sur la pomme, qui se tut par respect, afin de lui donner le temps de parler : il avait ses plumes d'une si grande délicatesse, qu'elles s'agitaient quand on fermait les yeux et qu'on les rouvrait proche de lui ; elles étaient de toutes les nuances de vert que l'on peut imaginer : il s'adressa au roi, et lui demanda ce qu'il voulait savoir.

« Nous souhaitons tous d'apprendre, répliqua le roi, qui sont cette belle fille et ces trois cavaliers.

– Ô roi, répondit l'oiseau Vert, avec une voix forte et intelligible, elle est ta fille, et deux de ces princes sont tes fils ; le troisième, appelé Chéri, est ton neveu. »

Là-dessus il raconta avec une éloquence incomparable toute l'histoire, sans négliger la moindre circonstance.

Le roi fondait en larmes, et la reine affligée, qui avait quitté son chaudron, ses os et ses chiens, s'était approchée doucement : elle pleurait de joie et d'amour pour son mari et pour ses enfants ; car pouvait-elle douter de la vérité de cette histoire, quand elle leur voyait toutes les marques qui pouvaient les faire reconnaître ? Les trois princes et Belle-Étoile se levèrent à la fin de leur histoire ; ils vinrent se jeter aux pieds du roi, ils embrassaient ses genoux, ils baisaient ses

maines ; il leur tendait les bras, il les serrait contre son cœur ; l'on n'entendait que des soupirs, hélas ! des cris de joie. Le roi se leva, et voyant la reine sa femme qui demeurait toujours craintive proche de la muraille, d'un air humilié, il alla à elle, et lui faisant mille caresses, il lui présenta lui-même un fauteuil auprès du sien, et l'obligea de s'y asseoir.

Ses enfants lui baisèrent mille fois les pieds et les mains ; jamais spectacle n'a été plus tendre ni plus touchant : chacun pleurait en son particulier, et levait les mains et les yeux au ciel, pour lui rendre grâce d'avoir permis que des choses si importantes et si obscures fussent connues. Le roi remercia la princesse qui avait eu le dessein de l'épouser, il lui laissa une grande quantité de pierreries. Mais à l'égard de la reine-mère, de l'amirale et de Feintise, que n'aurait-il pas fait contre elles, s'il n'avait écouté que son ressentiment ? Le tonnerre de sa colère commençait à gronder, lorsque la généreuse reine, ses enfants et Chéri le conjurèrent de s'apaiser, et de vouloir rendre contre elles un jugement plus exemplaire que rigoureux : il fit enfermer la reine-mère dans une tour ; mais pour l'amirale et Feintise, on les jeta ensemble dans un cachot noir et humide, où elles ne mangeaient qu'avec les trois doguins appelés Chagrin, Mouron et Douleur, lesquels, ne voyant plus leur bonne maîtresse, mordaient celles-ci à tous moments ; elles y finirent leur vie, qui fut assez longue pour leur donner le temps de se repentir de tous leurs crimes.

Dès que la reine-mère, l'amirale Rousse et Feintise eurent été emmenées, chacune dans le lieu que le roi avait ordonné, les musiciens recommencèrent à chanter et à jouer des instruments. La joie était sans pareille ; Belle-Étoile et Chéri en ressentaient plus que tout le reste du monde ensemble ; ils se voyaient à la veille d'être heureux. En effet, le roi trouvant son neveu le plus beau et le plus spirituel de toute sa cour, lui dit qu'il ne voulait pas qu'un si grand jour se passât sans faire des noces, et qu'il lui accordait sa fille. Le prince, transporté de joie, se jeta à ses pieds, Belle-Étoile ne témoigna guère moins de satisfaction.

Mais il était bien juste que la vieille princesse, qui vivait dans la solitude depuis tant d'années, la quittât pour partager l'allégresse publique. Cette même petite fée, qui était venue dîner chez elle et qu'elle reçut si bien, y entra tout d'un coup, pour lui raconter ce qui se passait à la cour.

« Allons-y, continua-t-elle, je vous apprendrai pendant le chemin les soins que j'ai pris de votre famille. »

La princesse reconnaissante monta dans son chariot ; il était brillant d'or et d'azur, précédé par des instruments de guerre, et suivi

de six cents gardes du corps, qui paraissaient de grands seigneurs. Elle raconta à la princesse toute l'histoire de ses petits-fils, et lui dit qu'elle ne les avait point abandonnés ; que sous la forme d'une sirène, sous celle d'une tourterelle, enfin, de mille manières, elle les avait protégés.

« Vous voyez, ajouta la fée, qu'un bienfait n'est jamais perdu. »

La bonne princesse voulait à tous moments baiser ses mains pour lui marquer sa reconnaissance ; elle ne trouvait point de termes qui ne fussent au-dessous de sa joie. Enfin elles arrivèrent. Le roi les reçut avec mille témoignages d'amitié. La reine Blondine et les beaux enfants s'empressèrent, comme on le peut croire, à témoigner de l'amitié à cette illustre dame ; et lorsqu'ils surent ce que la fée avait fait en leur faveur, et qu'elle était la gracieuse tourterelle qui les avait guidés, il ne se peut rien ajouter à tout ce qu'ils lui dirent. Pour achever de combler le roi de satisfaction, elle lui apprit que sa belle-mère, qu'il avait toujours prise pour une pauvre paysanne, était née princesse souveraine. C'était peut-être la seule chose qui manquait au bonheur de ce monarque. La fête s'acheva par le mariage de Belle-Étoile avec le prince Chéri. L'on envoya quérir le corsaire et sa femme, pour les récompenser encore de la noble éducation qu'ils avaient donnée aux beaux enfants. Enfin, après de longues peines, tout le monde fut satisfait.

*L'amour, n'en déplaît aux censeurs,
Est l'origine de la gloire ;
Il fait animer les grands cœurs
À braver le péril, à chercher la victoire.
C'est lui, qui, dans tout l'univers,
A du prince Chéri conservé la mémoire ;
Et qui lui fit tenter tous les exploits divers
Que l'on remarque en son histoire.
Du moment qu'au beau sexe on veut faire sa cour,
Il faut se préparer à servir ses caprices ;
Mais un cœur ne craint pas les plus grands précipices,
S'il a, pour l'animer, et la gloire et l'amour.*

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le
groupe :

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Décembre 2005

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Claire, PhilippeC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu...**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES
LITTÉRAIRES.